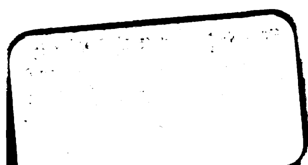

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



CATHERINE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE, nouvelle édition. . 1 vol.
CATHERINE, nouvelle édition. . . . . 1 —
UN HÉRITAGE, nouvelle édition. . . . . 1 —
NOUVELLES, nouvelle édition. . . . . 1 —
SACS ET PARCHEMINS, nouvelle édition. . . . . 1 —
LE JOUR SANS LENDEMAIN, nouvelle édition. . . . . . . 1 —
MADEMOISELLE DE KÉROUARE, nouvelle édition. . . . . 1 —
LA MAISON DE PENARVAN, nouvelle édition. . . . . . . 1 —
LE CHATEAU DE MONTSABREY. . . . . 1 —
JEAN DE THOMMERAY . . . . 1 —

THÉATRE

LE GENDRE DE M. POIRIER, comédie en quatre actes.
MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE, comédie en quatre actes.
LA PIERRE DE TOUCHE, comédie en cinq actes.
LA MAISON DE PENARVAN, comédie en quatre actes.
MARCEL, drame en un acte.
LA CHASSE AU ROMAN, comédie en trois actes.
JEAN DE THOMMERAY, comédie en cinq actes.

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

CATHERINE

PAR

JULES SANDEAU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883


THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 APR. 1943

A

MADAME LOUISE DE LAPLACE

MADAME,

Votre bienveillance est si précieuse qu'elle suffit à donner du prix aux moindres choses. Il m'a semblé qu'en daignant sourire à ce petit livre, vous l'aviez éclairé d'un reflet de votre grâce et de votre esprit. C'est ce qui m'enhardit à le mettre à vos pieds, avec l'expression respectueuse de mes sentiments les plus tendres et les plus dévoués.

JULES SANDEAU.

Paris, 15 novembre 1845.

CATHERINE

I

LE PRESBYTÈRE

Saint-Sylvain est un pauvre village en pays Marchois. Vous voyez d'ici quelques toits de chaume groupés autour d'une église rustique, comme des enfants en guenille autour de leur mère qui les rassemble avec amour et les presse contre son sein pour les réchauffer. Ce petit pays est pauvre, mais pittoresque; ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est ignoré et que nul touriste indiscret n'en a jamais trahi le mystère. L'hiver, vous diriez une Sibérie; mais vienne le printemps, tout s'égaie, verdoie, chante e fleurit. Le village cache sa misère sous le manteau de feuillage qu'avril et mai lui jettent sur les épaules; les liserons étoilent les haies, les cerisiers secouent leur neige odorante sur la marche des sentiers, les toits de chaume se transforment eux-mêmes en parterres où croissent et

vivent en bonne intelligence des familles de violiers et de joubarbes, de campanules et de pariétaires.

Sur la place de l'église, plantée de tilleuls et d'ormeaux, s'élève une maison d'assez chétive apparence, mais qui, au milieu des masures étendues à ses pieds, a tout l'air d'un petit château seigneurial. Ce n'est, à vrai dire, qu'un corps de logis à moitié ruiné, entre cour et jardin, avec une terrasse ombragée de grands marronniers et d'où l'on découvre la vallée qu'arrose le Creuse. A l'époque où commence ce récit, cette maison était habitée par Jean-François Paty, depuis près de vingt ans curé de ce hameau. Voici près de vingt ans qu'il était venu, par un rude hiver, s'y installer avec sa sœur, jeune encore, et sa nièce âgée de quelques mois. Sa sœur étant morte peu de temps après, il avait confié l'orpheline aux soins d'une paysanne du bourg, se réservant de l'envoyer plus tard dans une pension de la ville voisine; mais lorsqu'on en fut là, la petite cria si fort, et se cramponna si bien à la soutane de son oncle, que celui-ci ne se sentit pas le courage de s'en séparer. C'était une âme douce et tendre en qui l'amour de Dieu, au lieu de l'étouffer, avait fécondé, tout en l'épurant, le germe des affections humaines. Il prit sa nièce entre ses bras, et tous deux allèrent ainsi faire dételer la carriole d'osier qui attendait à la porte pour emmener Catherine à la ville. Ce fut une grande joie, pour l'enfant d'abord, puis pour les paysans du bourg qui l'aimaient déjà; pour la bonne Marthe surtout qui l'avait nourrie; enfin pour le curé lui-même dont elle égayait à la fois, le cœur, l'esprit, la table et le foyer. D'ailleurs les revenus de la cure, à peine suffisants, passaient presque

tous aux pauvres; encore restait-il bien des misères à soulager. Pour faire élever sa nièce dans un pensionnat, le curé aurait dû grapiller nécessairement sur le budget des indigents. Tout pesé, tout vu, tout calculé, il se décida, par raison autant que par faiblesse, à garder Catherine auprès de lui et à faire son éducation.

Cette éducation fut ce qu'elle devait et tout ce qu'elle pouvait être. Bonne et primitive nature, aimant le bien jusqu'à la passion, ne croyant pas au mal, ne le soupçonnant même pas, François Paty était aussi, à son insu, une âme poétique et charmante dans sa simplicité native. Sorti des rangs du peuple, voué dès sa jeunesse à la prêtrise, il avait embrassé le service des autels par vocation sincère et fervente; jamais ses vœux ni ses ambitions n'avaient rien entrevu au delà des humbles et austères devoirs qui lui étaient échus au fond de ces pauvres campagnes. A plusieurs reprises, on lui avait offert une cure plus importante; mais il avait toujours refusé, disant qu'il ne pourrait jamais consentir à résigner en d'autres mains la garde de ses ouailles, et suppliant pour qu'on le laissât vivre et mourir dans son obscurité. Cependant, une fois, les ordres de l'évêque avait été si pressants et même si formels, que François Paty avait dû, pour le coup, songer sérieusement à s'y soumettre. En effet, un dimanche, après vêpres, il monta en chaire pour annoncer à ses paroissiens la triste nouvelle et leur faire en même temps ses adieux. Maître d'abord de son émotion, il commença d'une voix ferme; mais en remarquant malgré lui le douloureux étonnement qui, à mesure qu'il parlait, se peignait sur tous les visages; en voyant rassemblés autour de

lui, pour la dernière fois, ces braves gens dont il était depuis plus de douze ans le pasteur, le guide, le soutien et le père, gagné par l'attendrissement général que contenait à peine le respect du saint lieu, il fut obligé de se retirer précipitamment pour cacher ses pleurs et pour étouffer ses sanglots. Les choses ne devaient pas en rester là. Dans la soirée du même jour, le presbytère fut envahi par une députation, composée des notables du pays et présidée par le digne M. Noirel, qui cumulait à Saint-Sylvain les triples fonctions de maître d'école, de marguillier et de chantre au lutrin. Ce fut lui qui porta la parole : il s'en acquitta d'une façon plus naïve et plus touchante qu'on n'aurait pu raisonnablement l'espérer. Comme il se trouvait lui-même sous le coup d'une impression vraie et d'un sentiment sincère, le maître d'école n'abusa pas trop de son érudition, ne s'embrouilla pas trop dans ses phrases, et, pour un homme qui ne le savait pas, ne cita pas trop de latin. Le but de sa harangue était d'exprimer à François Paty les regrets, l'amour et la reconnaissance du village et de la commune : il en était à la péroraison, et le bon curé, touché autant que confus des belles choses qu'il s'entendait adresser et qu'il sentait méritées peut-être, ne cherchait plus à retenir ses pleurs qui coulaient silencieusement le long de ses joues, quand soudain M. Noirel, au plus magnifique endroit de son discours, fut interrompu par ces cris qui partirent de tous les côtés : « Restez, ne nous quittez pas ! vivez au milieu de nous ! » Vainement l'orateur, furieux de se voir arrêté court précisément au passage pour lequel il avait réservé toutes les ressources de son éloquence, essaya-t-il d'im-

poser silence à la foule : on se pressa autour du curé, on lui prit les mains, on répéta : « Ne nous quittez pas ! » Les uns lui disaient : « Vous avez enterré mon père et baptisé mon enfant. » Les autres : « Vous avez béni mon mariage. » Ceux-là : « Vous m'avez sauvé de la misère. » Ceux-ci : « Vous m'avez aidé dans la peine. » Et tous en chœur : « Restez ! vivez au milieu de nous ! » Si bien que François Paty, n'y tenant plus, déclara qu'il irait se jeter aux pieds de son évêque, et lui demander, à mains jointes, d'être maintenu dans sa cure. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il partit le lendemain et se rendit au siége de l'évêché, monté sur une petite jument d'un gris sale, mais d'un trot solide et d'une rare sobriété. Il revint au bout de quelques jours, plus fier et plus heureux que s'il eût obtenu un chapeau de cardinal ; il avait obtenu de rester le plus pauvre curé du plus pauvre de tous les diocèses. La nouvelle s'en répandit aussitôt, et je laisse à penser si ce fut pour Saint-Sylvain et les environs un sujet de réjouissance. On peut aisément, d'après ce court épisode, se faire une idée de François Paty et deviner quelle âme c'était là. C'était en même temps, ainsi que je l'ai dit déjà, un esprit charmant qui ne manquait pas de culture, tolérant, affectueux, rêveur, profondément épris, sans s'en douter, des beautés de la nature extérieure ; saisissant, sans le chercher, le côté poétique de son ministère ; allant tour à tour de son bréviaire à ses poëtes favoris, et confondant parfois, dans sa riante imagination, les psaumes et l'églogue, les chants bibliques et les mélodies païennes.

Catherine grandit en plein air, au milieu des enfants du village, tandis que sa jeune intelligence se développa

et s'épanouit, comme une fleur sauvage, sous les angéliques influences de son bien-aimé précepteur. En grandissant, elle devint l'orgueil de son oncle, l'amour de tous, l'ange familier du presbytère. A seize ans, c'était une belle, pieuse et bonne fille, agréable à Dieu, aidant son oncle à faire le bien et répandant la vie, le bonheur, la joie autour d'elle. On l'avait surnommée dans le village, les uns la petite fée pour son adresse merveilleuse à tous les travaux de l'aiguille; les autres la petite vierge, à cause de sa ressemblance avec un portrait dont François Paty avait fait présent à l'église. Il est très-vrai qu'elle offrait dans toute sa personne un singulier mélange de finesse et de candeur, de coquetterie souriante et de suavité virginale, de gaieté pétulante et de douce mélancolie. Le dimanche, à la messe, avec ses traits longs et fins, d'une régularité parfaite, grave, sereine, recueillie, ses beaux yeux noirs frangés de cils soyeux, on eût dit en effet une image de la sainte Vierge; puis, lorsqu'elle traversait le hameau, les joues fraîches et veloutées comme la pulpe d'une pêche, la taille petite et mince, souple et flexible comme un jonc, on eût dit alors une fée échappée du calice d'une rose, tant il y avait en elle de grâce mignonne, de prestesse et d'agilité. Elle était bonne pour tous, et tous l'aimaient. François Paty ne se gênait pas pour dire à qui voulait l'entendre, que cette aimable enfant était, pour le pays, une bénédiction du ciel. Lorsqu'il y avait à Saint-Sylvain ou aux alentours quelque misère à soulager, et que la bourse de François Paty était à sec aussi bien que le tronc des pauvres, Catherine envoyait vendre à la ville voisine les broderies qu'elle confectionnait elle-même,

ou bien, montée sur Annette, la jument de son oncle, elle allait quêter dans les environs et ne rentrait jamais au gîte sans quelques pièces dans son escarcelle. Aussitôt qu'on la voyait paraître, soit dans la cour d'une ferme, soit à la porte d'un château, on s'écriait : « Voici la petite vierge en quête pour les indigents ! » et chacun de bien l'accueillir et de mettre la main au gousset. On la connaissait à six lieues à la ronde, et partout l'on regardait son apparition comme un présage de bonheur. C'était elle qui parait l'église aux jours de fête, tantôt avec les fleurs qu'elle cultivait dans le jardin de la cure, tantôt avec les fleurs qui s'épanouissaient dans ses jolis doigts. Et il fallait voir avec quel soin elle tenait la maison de son oncle, et quelles savantes reprises elle savait faire à l'unique surplis et à l'unique soutane du bon pasteur ! François Paty affirmait que sa nièce avait doublé les revenus de la commune, et c'était vrai.

— Convenez, disait-il parfois à son vieil ami Noirel, convenez que c'est là une sage et adroite fille et que le garçon qui l'épousera pourra se passer de la pitié d'autrui. Avez-vous vu les broderies que le petit Jean est allé vendre à la ville? Personne dans le bourg n'est capable d'y faire un point. Et comme elle pare l'église, le dimanche, avec goût ! Et que de reprises ne fait-elle pas à ma soutane ! Grâce à elle, malgré notre pauvreté, l'honneur est toujours sauvé. Voisin, cette petite fille a sa dot au bout de ses doigts, l'honnête garçon qui la prendra pour femme aura son bon ange visible à sa table et à son foyer.

Bien loin de contrarier François Paty dans son admiration pour sa nièce, M. Noirel prisait fort l'adresse et les

talents de Catherine, qu'il destinait secrètement à son fils Claude, grand gars de vingt ans, appelé à remplacer un jour son bonhomme de père dans la triple charge de maître d'école, de marguillier et de chantre au lutrin. Claude montrait déjà pour cette dernière fonction une aptitude remarquable, et la façon dont il chantait les vêpres en faux-bourdon lui avait valu plus d'une fois les compliments de son curé. Le fait est qu'il avait une voix de stentor et que l'église en tressaillait du faîte à la base. C'était d'ailleurs un garçon timide, silencieux, n'ouvrant la bouche qu'au lutrin. Il chantait le dimanche et se taisait le reste de la semaine. Long et maigre comme un piquet, les cheveux plats et d'un blond fade, les yeux tournant quelque peu au vert, le teint pâle, le nez en trompette, il avait avec tout cela un air si bon, si humble et si doux, surtout lorsqu'il regardait Catherine, qu'il était impossible de n'en être point touché et qu'on finissait par ne plus remarquer sa laideur. Malgré ses formes grêles et presque chétives, il était doué d'une force herculéenne qu'on n'aurait point soupçonnée, sans la circonstance que voici.

Tels étaient les sentiments de respect, d'amour et même d'adoration qu'inspiraient dans la contrée François Paty et sa nièce, que celle-ci, seule, à travers champs, était en sûreté tout autant qu'elle aurait pu l'être à Saint-Sylvain, sous le toit et sous la garde de son oncle. Jamais elle n'avait recueilli sur son chemin que des regards amis et des sourires bienveillants. Les gens de la campagne se découvraient sur son passage, et, du plus loin qu'ils la voyaient venir, les petits pâtres ôtaient leur bonnet et la saluaient avec vénération ; leurs chiens mêmes la connais-

saient et allaient lui lécher les pieds. Cependant il arriva qu'un jour Catherine fut rencontrée par une bande de cinq à six drôles, qui, n'étant pas du pays, et voyant cette belle enfant qui chevauchait seule le long des traînes, n'imaginèrent rien de mieux que de l'assaillir de quolibets grossiers. La petite vierge s'arrêta interdite, et les insultes redoublaient autour d'elle, quand tout d'un coup la tête de Claude apparut comme par enchantement au-dessus d'une haie. Plus prompt que la foudre, lui ordinairement si lent et si paisible, le jeune Noirel se rua sur les six drôles, saisit par une jambe le plus robuste et le plus vigoureux; puis, l'enlevant comme une plume en le faisant tourner comme un bâton, il s'en servit pour attaquer, rosser et mettre les autres en fuite. Cela fait, il le jeta, plus mort que vif, dans un fossé bourbeux, et s'éloigna tranquillement sans avoir dit une parole, après avoir remis dans la main de Catherine la bride qu'elle avait laissé échapper.

Catherine et Claude avaient grandi et s'étaient élevés ensemble; le bruit courait dans le village qu'ils étaient promis l'un à l'autre. En effet, on ne voyait à Saint-Sylvain que le jeune Noirel, qui, par sa belle éducation et par sa haute position sociale, pût raisonnablement prétendre à la main de la petite fée. Il est certain que ç'avait été de tout temps le secret espoir du maître d'école, qui finit par s'en ouvrir au bon curé. Or, il se trouva que, de son côté, François Paty caressait depuis longues années le même espoir et le même rêve. Mais l'on va voir par quels orages furent traversées ces modestes destinées et ces honnêtes existences.

Un soir de mai, le curé et sa nièce, le maître d école et son fils étaient réunis tous quatre dans la salle du presbytère, autour d'un feu de fagots qui pétillaient et flambaient dans l'âtre; car, bien qu'on fût en plein printemps, les soirées étaient encore très-fraîches et se ressentaient de la fonte des neiges, toujours tardive en ce doux mais un peu froid pays de la Creuse. Assise auprès d'un guéridon que Claude avait façonné lui-même, car lui non plus ne manquait pas d'adresse dans les arts d'agrément, à la lueur vacillante d'une lampe de fer, Catherine tournait entre ses doigts plusieurs papiers aux mille nuances qui se changeaient insensiblement en belles et lourdes grappes de passe-roses qu'elle destinait à l'ornement de l'autel. Ses joues étaient encadrées par deux grosses nattes qui s'allaient perdre dans une profusion de cheveux noirs aux reflets marron, formant comme une corbeille derrière sa tête. Son cou blanc, un peu mince peut-être pour cette jolie tête surchargée de cheveux opulents, était caché par un fichu de mousseline unie, croisé chastement sur son sein virginal; une robe d'indienne brune, serrée en gerbe autour de sa taille, en faisait ressortir l'élégance et la ténuité. Blotti sous le manteau de la cheminée, les mains sur ses genoux, les pieds sur le bâton de sa chaise de paille, Claude contemplait en silence et d'un air d'admiration stupide la jeune fille qui levait de temps en temps les yeux pour le regarder en souriant, car elle aimait ce pauvre Claude qu'elle avait toujours vu bon pour elle. Le curé et le maître d'école occupaient le milieu du foyer. N'oublions pas la nourrice de Catherine, la vieille Marthe qui filait dans un coin sa quenouille de chanvre, tout en

se mêlant de loin en loin à la conversation de ses maîtres. Il s'agissait de choses plus graves et plus sérieuses qu'on ne pourrait l'imaginer. La fête patronale du village approchait, et l'on se demandait avec une anxiété visible de quelle façon on allait s'y prendre pour célébrer dignement cette solennité. L'hiver avait été rude et la cure était au bout de ses ressources.

— Mes pauvres amis, disait François Paty en promenant ses mains sur ses bas de laine noire, je ne sais ce que nous allons devenir. La maladie et la mort de Lucas m'ont ruiné; sa veuve reste avec cinq enfants dans la plus profonde misère. Mon vicaire me demande à grands cris un surplis neuf. Ce digne garçon m'a fait depuis deux mois l'abandon de ses chétifs appointements, et je ne puis même pas lui donner le surplis auquel il aspire. Le mien est criblé de reprises et mon aube ne tient plus. A la grâce de Dieu! Catherine parera l'autel de ses plus belles fleurs, Claude chantera de sa plus belle voix, et il faudra bien que le bon saint Sylvain soit content. Nous ferons nos efforts pour le mieux fêter l'an prochain.

Comme il achevait ces mots, la porte de la salle s'ouvrit et l'on vit entrer le facteur rural qui remit au curé une lettre sous enveloppe avec un large cachet de cire aux armes de l'évêché. François Paty brisa le cachet avec respect, mais à peine eut-il pris connaissance de la lettre du grand vicaire, que cette lettre s'échappa de ses mains et qu'il resta consterné sur sa chaise, sans qu'il fût possible de lui tirer une parole. Catherine ramassa la lettre et se prit à lire d'un regard inquiet; mais à peine l'eût-elle achevée qu'elle se laissa glisser sur son siége, plus pâle,

plus tremblante et plus consternée que son oncle. A son tour, M. Noirel lut la lettre fatale; mais à peine en eut-il parcouru le premier feuillet qu'il demeura foudroyé sur place. Claude lui-même, l'impassible Claude ne put lire cette lettre étrange sans être frappé d'épouvante et de stupeur. Lorsqu'on saura que le grand vicaire annonçait à François Paty la visite pastorale de monseigneur l'évêque précisément pour le jour de la Saint-Sylvain, pour ce grand jour déjà cause innocente de tant de trouble et de tant d'embarras, on se pourra faire aisément une idée de la consternation qui dut suivre la nouvelle d'un si rare honneur.

Heureusement, François Paty était d'un caractère si imprévoyant et si insouciant dans tout ce qui touchait aux réalités et aux vanités de ce monde, qu'il eut pris bientôt son parti.

— Allons, allons, dit-il en se levant, il ne convient pas que la visite de Monseigneur soit ici un sujet de trouble et de désolation. Nous ferons de notre mieux, et Monseigneur ne se montrera pas plus exigeant que le bon saint Sylvain.

Là-dessus, comme il avait trotté toute la journée par monts et par vaux, il se retira pour s'aller coucher, après avoir serré la main des Noirel, dit bonsoir à Marthe, et baisé Catherine au front.

— Bonté divine! s'écria Marthe lorsqu'il fut sorti, fêter saint Sylvain, recevoir monseigneur l'évêque, et pas une bouteille de vin au cellier! pas une paire de poulets ou de canards, dans la basse-cour! pas dix écus dans notre poche! Le surplis du vicaire est en guenilles, l'aube de

monsieur le curé tombe en loques. Justice du ciel! qu'allons-nous devenir?

— Il est certain que le cas est grave, dit M. Noirel en hochant la tête.

— Que faire? ajouta Catherine. L'argent de mes dernières broderies a passé aux pauvres. J'ai tenté hier une quête dans les environs; mais presque tous les riches propriétaires sont absents, et j'ai recueilli si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Mon cher monsieur Noirel, ne voyez-vous personne qui pourrait nous venir en aide?

M. Noirel aurait pu s'offrir lui-même, car il avait des écus, le vieux marguillier. On en parlait du moins, mais on ne les voyait guère. Si son amour-propre de fidèle souffrait de la pénurie de l'église, son avarice restait la plus forte. Il avait pour habitude de donner deux sols à la quête de chaque dimanche, et lorsqu'il voyait Catherine aux expédients, il lui disait de la meilleure foi du monde : Je fais ce que je puis, je donne tous les huit jours. Cependant la visite de Monseigneur le plongeait dans une vive perplexité; il se rappelait une à une les reprises du surplis du vicaire, et peut-être songeait-il, bon gré mal gré, à s'exécuter pour sauver l'honneur de la paroisse, quand tout d'un coup Catherine, qui, depuis quelques instants, se tenait muette et pensive, bondit sur sa chaise comme un faon sur les vertes pelouses.

— Il me reste un espoir, s'écria-t-elle. Hier, j'ai passé devant le vieux château de Bigny. Les volets que j'avais toujours vus fermés jusqu'alors, en étaient tout grands ouverts et je me suis laissé dire que les maîtres étaient de retour. Je ne les connais pas, puisqu'ils ont quitté le pays

depuis plus de vingt ans; mais quelque chose me dit là qu'ils sont généreux, bons et charitables. Je partirai demain matin sur Annette, j'irai leur présenter ma bourse de quêteuse, et nous aurons bien du malheur s'il n'y tombe pas une ou deux pièces blanches.

— C'est une idée, s'écria M. Noirel en se hâtant de rengaîner ses bonnes intentions et tout joyeux d'en être quitte à si bon compte. Voilà vingt ans, le comte des Songères ne passait pas précisément pour un seigneur bien généreux et bien charitable; il n'avait pas de religion, et l'on ne se souvient pas de l'avoir jamais vu, le dimanche, à la messe; mais il faut croire que Dieu et le temps auront amolli le cœur du pécheur.

Le lendemain, au point du jour, Catherine s'habilla du mieux qu'elle put. Elle natta ses beaux cheveux avec soin et tira d'une haute armoire d'où s'exhalait un doux parfum de fleurs séchées, un frais chapeau de paille qui ne prenait l'air que dans les grandes occasions. Claude l'attendait à la porte du presbytère, en compagnie d'Annette, qu'il avait bridée et sellée lui-même, aux premières blancheurs de l'aube. La petite fée se mit en selle, vive et légère comme un oiseau, et disparut bientôt au détour du chemin, non sans avoir détourné plus d'une fois la tête pour voir et saluer de la main le pauvre Claude qui la suivait des yeux d'un air triste et charmé.

Il faisait une matinée magnifique. Catherine glissait le long des haies, au pas allongé de sa bête, s'enivrant des vertes senteurs que lui apportaient les folles brises, et pleine de confiance dans le résultat de la démarche qu'elle allait tenter. Cependant, à mesure qu'elle approchait du

but de sa course, elle sentait pâlir son espoir et sa confiance chanceler. Tous les gens qu'elle questionnait sur la route s'accordaient à dire que le château de Bigny n'était pas un lieu sûr, et que le comte des Songères était un homme dur et méchant. En découvrant la sombre façade du château, qui s'élevait tristement, avec ses tours et ses bastions, au fond d'un grand parc planté d'ifs, de cyprès, de sapins et de mélèzes, Catherine éprouva un vague sentiment de terreur, et fut sur le point de faire tourner bride à Annette ; mais elle songea à la visite de Monseigneur, à la fête de saint Sylvain, à l'aube de son oncle, au surplis du vicaire, et prenant, comme on dit, son courage à deux mains, elle donna de son petit pied deux ou trois coups dans le flanc de sa monture, qui prit un trot tout gaillard et ne s'arrêta qu'à la grille.

II

LE CHATEAU

Une fois à la grille du parc, Catherine sauta gentiment à bas de sa monture, qu'elle s'occupa sur-le-champ d'attacher par la bride à la tige d'un bouleau voisin. Les arbres n'avaient plus d'ombre ; il était l'heure de midi. La petite vierge était partie au soleil levant ; mais, outre que l'on compte cinq bonnes lieues de Saint-Sylvain au château de Bigny, Annette n'avait pas précisément des ailes,

et encore avait-elle flâné le long des haies, s'arrêtant çà et là pour tondre les pousses nouvelles et l'herbe tendre qui tapissait les marges du chemin. Après avoir donné un coup d'œil à sa toilette et s'être examinée des pieds à la tête, la jolie quêteuse ouvrit la porte, non sans émotion; mais, comme elle allait en franchir le seuil, elle aperçut Claude qui venait à elle, tout essoufflé et tout haletant. Catherine pensa qu'il était arrivé quelque malheur au presbytère; elle pâlit, et faisant quelques pas vers l'honnête garçon :

— Claude, qu'y a-t-il? demanda-t-elle aussitôt d'un air effaré.

— Tiens, Catherine, répliqua le fils de maître Noirel, si tu veux m'en croire, tu vas remonter sur Annette et t'en revenir sans pousser plus loin l'aventure. Décidément de mauvais bruits circulent sur le château. Il n'y avait pas trois heures que tu étais partie, quand j'ai rencontré le père Radigois qui m'a dit : Je viens de voir passer la petite vierge qui s'en va quêter à Bigny; mieux vaudrait qu'elle allât quêter chez le diable. La mère Simon m'en a dit autant, et tous ceux qui t'ont vue passer m'ont répété la même chose. Alors, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru pour te rattraper. Dieu soit béni, j'arrive à temps. Catherine, ne va pas plus avant, c'est l'avis de tout le village.

— Bon, bon! s'écria Catherine demi-souriante et demi-effrayée; quel mal veux-tu qu'il m'advienne? Le pire sera de me voir congédiée et de m'en retourner comme je suis venue, mains vides et bourse légère. A la grâce de Dieu! Mais, si dur et méchant qu'il soit, j'ai bien peine à croire

que le comte des Songères repousse sans pitié une pauvre petite créature comme moi. Quoi qu'on dise, ce n'est pas un ogre, et nous ne sommes point ici à la porte du château de M. Barbe-Bleue.

A ces mots, Claude appuya un doigt sur ses lèvres et promena autour de lui un regard craintif et mystérieux. Après s'être assuré qu'il n'y avait là personne qui l'épiât ni qui pût l'entendre :

— Catherine, dit-il à voix basse, pour n'avoir pas la barbe bleue, pour l'avoir blanche, noire ou grise, le comte des Songères n'en vaut guère mieux et son château n'en est pas plus sûr. Reviens-t'en, Catherine; les fauvettes ne s'aventurent pas dans le nid des orfraies, les biches ne se risquent point dans la tanière des loups et des renards.

— Tu vas me persuader, s'écria Catherine, que ce comte des Songères mange les petites filles!

— Dame! répliqua Claude, on dit bien qu'il a tué sa femme, et que c'est pour cela qu'il a quitté le pays voilà vingt ans. Depuis un mois qu'il est de retour, il n'a vu personne, n'a parlé à personne, et tous ceux qui l'ont aperçu à travers les arbres de son parc assurent qu'il paraît plus sombre et plus terrible qu'il ne l'était avant son départ. Sans compter que son intendant, M. Robineau, n'a déjà pas l'air si bon ni si commode. Je le connais, celui-là; c'est un sournois qui, depuis vingt ans qu'il est au château, n'a pas donné une miche aux pauvres ni un rouge liard à la paroisse. Encore une fois, reviens t'en, Catherine; j'ai là comme un pressentiment qu'il t'arriverait malheur en ce lieu.

— Mais, Claude, répondit la jeune fille en s'asseyant

découragée sur un tertre vert, que veux-tu que nous devenions? Pense à la Saint-Sylvain, à la visite de l'évêque. Marthe n'a rien exagéré hier soir; le poulailler et le cellier sont vides, et pas dix écus dans l'armoire! L'aube de mon oncle n'en peut plus, et quant au surplis du vicaire, ça fend le cœur, rien que d'y penser.

— C'est vrai, dit Claude, ça déchire l'âme. Dimanche dernier en chantant les vêpres, je regardais ce malheureux surplis, et j'en avais des chats dans la gorge.

— Eh bien! ajouta Catherine, quelle idée Monseigneur prendra-t-il de l'ordre du presbytère? Comment l'allons-nous recevoir? Quelle opinion emportera-t-il de nous tous?

— Bah! bah! s'écria Claude, Marthe fera des crêpes de blé noir que tu serviras toi-même; un verre de cidre par là-dessus, et Monseigneur sera bien difficile si, de retour à Limoges, il ne se vante pas d'avoir mangé les meilleures crêpes de son diocèse, servies par la plus brave fille du pays.

— Mon pauvre Claude, dit Catherine en souriant tristement, tu ne me parais pas te douter seulement de la gravité des circonstances. Tiens, par exemple, suppose que ton père reçoive de Paris une lettre qui lui annonce que le roi va venir visiter son école. Il n'est pas probable que ça se présente jamais; mais enfin ça pourrait arriver. Est-ce que M. Noirel ne s'ingénierait pas de cent façons pour faire fête à un tel hôte? Toi-même, resterais-tu les bras croisés? Garderais-tu ta veste trouée au coude? Croirais-tu pouvoir te dispenser de mettre ce jour-là une oie à la broche? Eh bien! Claude, c'est plus qu'un roi qui

nous est annoncé, c'est plus qu'un empereur qui doit venir s'asseoir à notre table et se reposer sous notre humble toit; c'est un prince de la sainte Église, c'est un homme de Dieu, c'est un représentant de la Divinité sur la terre.

A ces mots, Claude fit machinalement le signe de la croix, et tous deux, Catherine et lui, se regardèrent l'un l'autre en silence.

— Allons, allons, dit enfin Catherine en se levant tout d'un coup d'un air résolu, je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'avoir rien omis ou rien négligé pour sauver l'honneur du village. Je jurerais que ce comte n'est pas si mauvais qu'on le dit; j'ai là, moi, comme un pressentiment qu'il sera touché de ma prière. Voyons, est-ce que je ne suis pas bien gentille comme cela? ajouta-t-elle en s'examinant avec la grâce d'une bergeronnette qui fait sa toilette au soleil. Supposons un instant que tu es le comte des Songères et que je te présente ma bourse de quêteuse avec un petit compliment : est-ce que tu refuserais d'y laisser tomber quelque chose?

— O ma Catherine! répondit d'une voix émue le digne garçon, en lui prenant une main qu'il pressa dans les siennes; si j'étais le comte des Songères et si tu me présentais ta bourse de quêteuse, j'y mettrais mon château, et mon parc, et mes terres, et mes fermes, et mon cœur avec.

— Tu vois donc bien que je réussirai! s'écria la petite fée en sautant avec effusion au cou du bon Claude.

— Que Dieu t'entende et qu'il veille sur toi! dit Claude; mais, pour plus de sûreté je t'accompagnerai.

— Non, répondit Catherine après quelques instants de

réflexion; d'abord ce serait indiscret, ensuite cela pourrait passer avec raison pour un signe de défiance. J'irai seule, tu m'attendras à cette place.

— Que ta volonté soit faite! dit Claude en étouffant un soupir de résignation. Dans tous les cas, prends ce sifflet, ajouta-t-il en lui donnant un sifflet qu'il avait fabriqué lui-même avec une petite branche d'érable. Je vais rôder autour du parc; si tu as besoin de mon assistance, siffle bien fort, et je te promets que mon secours ne se fera pas attendre longtemps.

— Merci, Claude, merci! dit Catherine en lui serrant la main par un brusque mouvement de familiarité affectueuse. Je sais que tu es brave autant que bon, doux comme un agneau et vaillant comme un lion. Je n'oublierai jamais de quelle façon tu m'as un jour protégée contre ces vilains hommes qui m'insultaient, me croyant seule et sans défense. Il faut convenir que, quand tu t'en mêles, Claude, tu n'y vas de main morte; avec toi, j'irais sans peur jusqu'au bout du monde. Mais sois sûr qu'ici aucun danger ne me menace et que tu peux, en toute sécurité, laisser dormir tes deux poings dans tes poches. Attends-moi, veille sur Annette, prie Dieu pour le succès de mon entreprise, et songe à la joie, si je réussis, d'aller ensemble à la ville pour acheter une aube et un surplis, avec quelques friandises pour le dîner de Monseigneur.

A cette douce perspective, Claude ne put s'empêcher de sourire; mais en voyant Catherine s'enfoncer dans le parc et gagner l'avenue du château, son visage s'assombrit de nouveau et son cœur se serra, comme s'il eût pressenti que c'était de cette visite que devaient résulter la ruine

de ses espérances et le désespoir du reste de sa vie.

Ainsi que je l'ai fait observer déjà, ce parc était planté d'arbres du nord. On n'y voyait ni le tremble au feuillage toujours agité, ni le bouleau en robe de satin, ni le marronnier aux blancs panaches, ni le saule aux cheveux flottants; ce n'étaient que sapins et cyprès à la ramure immobile et sombre. On eût dit que le soleil ne pénétrait qu'à regret sous ces mornes ombrages que n'égayait pas une fleur, que n'animait pas un chant d'oiseau, et d'où tombait cette asmosphère humide et froide qu'on respire autour des tombeaux, comme l'haleine de la mort. Au dehors, tout n'était que joie et lumière, parfums et gazouillements. Les insectes bruissaient dans les sillons, ou semaient l'air de rubis, d'améthystes et d'émeraudes; l'alouette montait comme une flèche dans le beau ciel; les troupeaux bondissaient sur le flanc des coteaux; les haies étaient remplies de mille cris charmants; la nature entière se réjouissait, et la terre, verte et parée, tressaillait comme une jeune fiancée, sous les étreintes du printemps. Au dedans, tout n'était qu'ombre, silence, solitude, et l'on aurait pu croire qu'il existait, autour de ce parc, un rempart invisible qui en interdisait l'entrée aux fêtes de la création. Tout s'y ressentait de la longue absence du maître. Les ronces obstruaient les allées disparues sous les grandes herbes. Dans les bassins, une eau verdâtre croupissait. Les bancs vermoulus et rompus gisaient à demi cachés sous le gazon : les pelouses s'étaient transformées en champs de broussailles. Rien ne révélait la vie dans cette enceinte désolée, si ce n'est quelques lézards qui frétillaient dans les herbages et quelques engoulevents qui s'é-

chappaient de loin en loin des épais fourrés en poussant un cri rauque et sauvage.

Au fond de ce parc dévasté, le château de Bigny s'élevait triste et sombre, avec ses tours et ses créneaux noircis et ruinés par le temps. La façade était mutilée sans que le lierre en cachât les blessures; les volets fracassés pendaient à la muraille; les pierres du perron étaient disjointes; les girouettes râlaient sur leur tige rouillée. La brise qui chantait ailleurs pleurait autour de ce manoir à l'aspect fatal et sinistre. Catherine, qui n'avait pu se défendre d'une vague impression de terreur en traversant le parc, sentit son effroi redoubler, lorsqu'elle se trouva devant cette habitation féodale d'où le mouvement et la vie semblaient s'être retirés entièrement. Après avoir rôdé à l'entour, sans réussir à dépister une âme ni la trace d'un pas humain, elle se décida à tirer d'une main tremblante une lourde chaîne de fer qui paraissait devoir aboutir à une sonnette. En effet, un carillon lugubre et formidable retentit aussitôt à l'intérieur. A ce bruit inusité sans doute, une nuée de corbeaux et d'oiseaux de proie s'envolèrent du haut des bastions, et Catherine, glacée d'épouvante, pressa sa poitrine à deux mains pour comprimer les palpitations de son cœur. La cloche vibrait encore sous la voûte sonore, lorsqu'un pas lourd se fit entendre, accompagné d'un grognement sourd. Pour le coup, la petite fée s'apprêtait à tourner bravement les talons et à s'enfuir sans demander, comme on dit, son reste; mais, au même instant la porte massive roula péniblement sur ses gonds, et Catherine vit paraître, comme un ours mal léché qui sort de son antre, un personnage qu'elle reconnut sur-le-

champ pour l'avoir quelquefois rencontré dans ses excursions.

C'était un laid et petit vieillard dont la physionomie tenait de la fouine et du chacal. Il était chaussé de gros sabots, vêtu d'une longue redingote de castorine qui l'enveloppait des pieds à la tête, et coiffé d'une casquette de loutre qu'il se garda bien d'ôter en apercevant Catherine.

— Qu'est cela? demanda-t-il d'un ton dur et sec. Qui vous a permis de carillonner à cette porte? Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Passez votre chemin; on ne sonne pas ainsi chez les gens.

— Mon bon monsieur Robineau... balbutia Catherine d'une mourante voix.

— Je ne suis pas bon, dit brutalement le vieillard. Vite, au fait; quel sujet vous amène?

— Mon bon monsieur Robineau, reprit Catherine de plus en plus troublée, je suis la nièce du curé de Saint-Sylvain...

— Qu'est-ce que ça me fait? répliqua le butor en l'interrompant.

— Et je désirerais parler à monsieur le comte des Songères, qu'on m'a dit être de retour dans ses domaines depuis près d'un mois, ajouta Catherine qui se soutenait à peine.

— J'y suis, j'y suis, s'écria tout d'un coup Robineau après avoir examiné quelques instants la petite vierge d'un air insultant et narquois. Vous êtes cette coureuse d'aventures qui s'en va trottant, seule, à travers champs, et mendiant de porte en porte. Pardieu! je me souviens de vous avoir rencontrée plus d'une fois dans les environs. Vous

faites là un joli métier, ma mignonne : recevez-en mes compliments.

— C'est vrai, monsieur, dit Catherine avec fierté, je mendie souvent et n'en rougis pas, parce que les indigents de la commune savent seuls où passent les aumônes que je récolte. Si vous avez pensé m'humilier ainsi, vous vous êtes trompé, monsieur. Je ne suis en effet qu'une pauvre mendiante; c'est le seul mérite dont je me glorifie devant Dieu.

— Je conçois, repartit le vieux faune avec un sourire diabolique, je comprends qu'avec un si frais minois vous ne trouviez point de cruels; grâce à vous, la charité doit être dans le canton une vertu facile et qui coûte moins qu'elle ne rapporte à ceux qui l'exercent un peu largement. Mais ici, vous perdez votre temps, la belle.

— Vous êtes un vilain homme, dit Catherine, qui, sans rien comprendre au sens de ces paroles outrageantes, avait pourtant senti le rouge de la pudeur et de l'indignation lui monter au visage; vous êtes un méchant homme, et moi, je ne mérite pas que vous me traitiez si indignement. D'ailleurs ce n'est point à vous que je suis venue m'adresser; conduisez-moi vers votre maître.

— D'abord, répondit l'intendant, mon maître ne reçoit point les filles de votre espèce; ensuite, M. le comte est absent, et c'est tant mieux pour vous, ma mignonne, car malgré vos yeux noirs, vos dents blanches et votre fine taille, s'il était ici, M. des Songères vous aurait déjà fait jeter par ses gens hors de ses domaines. Allez, la belle, allez gueuser ailleurs. Le gibier de votre sorte n'a rien à brouter sur nos terres.

A ces mots, l'abominable Robineau rentra dans le château et ferma violemment la porte au nez de Catherine, qui demeura sur le perron, pâle, interdite, clouée sur place, le front couvert de rougeur, le sein gonflé de sanglots et les yeux remplis de larmes. Elle était là depuis quelques instants, debout, immobile et comme scellée à la pierre, quand l'affreuse tête de Robineau parut tout d'un coup à une fenêtre.

— Eh bien ! cria-t-il d'une voix menaçante, allez-vous rester là jusqu'à demain? Détalons, et vite, sinon je lâche les dogues à vos trousses.

Dévorant ses pleurs, étouffant ses sanglots, la pauvre petite descendit les marches du perron et s'achemina vers la grille; mais lorsqu'elle fut arrivée au milieu de l'avenue, ne se sentant pas le courage d'aller plus loin, elle se laissa tomber de honte et de désespoir au pied d'un mélèze, et là ses larmes se prirent à couler avec abondance. Ce n'était pas seulement l'orgueil indigné qui se plaignait en elle; elle pensait surtout à la pénurie de son oncle, au surplis du vicaire, à la visite de Monseigneur, et la belle enfant pleurait son dernier espoir envolé.

Elle pleurait ainsi depuis plus d'une heure, et déjà le soleil allongeait démesurément l'ombre des pins et des cyprès, lorsqu'elle entendit des aboiements retentir autour d'elle. Elle se leva tout effarée, pensant que c'étaient les dogues que venait de lâcher Robineau; mais elle se rassura bientôt, en voyant de beaux chiens, doux et carressants, gambader autour d'elle et lui lécher les mains. Presque aussitôt elle aperçut un jeune homme en costume de chasse élégant et simple, qui s'avançait, le fusil sur l'épaule. Il

était grand, mince, élancé. Une redingote à boutons de métal pressait sa taille presque aussi souple que celle de Catherine; une casquette de velours noir ne cachait qu'à moitié ses cheveux blonds comme l'or des épis; la distinction de ses traits et la blancheur de son visage révélaient suffisamment l'héritier d'une race aristocratique. Il salua la jeune fille avec politesse et respect; puis, remarquant ses joues baignées de pleurs, il s'informa avec grâce de la cause d'un si grand chagrin.

— Voici ce que c'est, monsieur, répondit Catherine en sanglotant et en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier. Je suis la nièce du curé de Saint-Sylvain. Mon oncle est un excellent homme qui ne pense qu'à Dieu et aux pauvres, si bien qu'il n'est dans le hameau personne qui soit plus pauvre et plus nécessiteux que lui. C'est dans une semaine la fête patronale de la commune, et nous avons reçu hier une lettre de l'évêché qui nous annonce précisément pour ce jour-là la visite pastorale de Monseigneur.

— C'est un grand honneur pour la commune, dit le jeune homme, et surtout pour monsieur votre oncle, qui, d'après ce que j'entends, m'en paraît digne à tous égards.

— Hélas! monsieur, c'est un grand embarras, dit Catherine avec désespoir. L'hiver a été bien rude; mon oncle a épuisé toutes ses ressources : son aube ne tient plus, sa soutane tombe de vétusté, et pour comble de misère, son vicaire n'a pas un surplis présentable.

A ces mots, les sanglots de Catherine redoublèrent et ses larmes recommencèrent à couler.

— De grâce, calmez-vous, mademoiselle, dit le jeune homme avec bonté. Je reconnais avec vous que monsieur

votre oncle se trouve dans un cas fort embarrassant; mais peut-être qu'en cherchant bien, nous trouverions un moyen de le tirer de là.

— Il n'en est plus, monsieur, dit Catherine en secouant la tête. Voilà quelques heures, un dernier espoir me restait. En apprenant le retour du propriétaire de ce château, j'avais pensé que, puisqu'il s'agissait de sauver l'honneur de la paroisse, M. le comte des Songères ne refuserait peut-être pas de nous venir en aide. J'ai donc pris ce matin ma bourse de quêteuse et je suis partie sur Annette.

— Qu'est-ce qu'Annette? demanda le jeune homme.

— C'est la jument de mon oncle, monsieur, une bien bonne bête, qui n'a que le tort de flâner un peu trop le long des haies vives. Toujours est-il que je vais m'en retourner comme je suis venue, avec l'espérance de moins, car M. le comte des Songères est absent, et son intendant m'a reçue si durement, que j'en suis encore tremblante, et que vous m'en voyez tout en larmes.

— Comment, mademoiselle, demanda le jeune chasseur d'un ton sévère, M. Robineau ne vous a pas reçue avec les égards qui vous sont dus?

— Il m'a traitée de mendiante, répliqua la jeune fille en essuyant de nouveau ses yeux; il m'a dit de vilaines choses, et m'a menacée de lâcher ses dogues après moi. Je dois ajouter, monsieur, que je ne suis pas habituée à de pareils traitements; on est bon pour moi dans le pays, je crois même qu'à cause de mon oncle, on m'aime généralement.

— J'en suis convaincu, mademoiselle, dit le jeune homme en attachant sur la jolie créature un regard sur-

pris et charmé; de votre côté, soyez persuadée que le comte des Songères ressentira aussi vivement que je la ressens moi-même l'injure qui vous a été faite en sa maison. Maître Robineau est un vieux drôle à qui je vous promets de laver la tête. Quant au sujet de votre visite, rien n'est plus simple ni plus légitime. Il n'est pas juste d'ailleurs que vous n'ayez mis les pieds sur ces terres que pour y laisser l'espérance : c'est déjà trop des pleurs que vous y avez versés.

Ainsi parlant, il avait ouvert négligemment sa redingote, et tiré d'une poche de côté un petit portefeuille de velours incarnat, dans lequel il glissa deux doigts blancs et fins, tandis que Catherine, qui observait tous ses mouvements, souriant à travers ses larmes et plus rouge qu'une cerise, tirait sa bourse de la poche de son tablier. Le jeune homme y déposa silencieusement son offrande et s'éloigna presque aussitôt, comme pour échapper aux remercîments de l'aimable quêteuse.

Catherine le suivit des yeux, ne doutant pas que ce ne fût quelque bon ange qui venait de lui apparaître en habit de chasse; puis, lorsqu'il eut disparu au tournant de l'allée, elle vida sa bourse dans le creux de sa petite main, où tombèrent cinq étoiles d'or. Qu'on juge de sa joie et de ses transports ! Elle vit son oncle officiant en aube fraîche, le vicaire en surplis neuf, l'autel rajeuni, l'église parée comme une cathédrale, Marthe plumant une oie magnifique, et Monseigneur s'asseyant à une table somptueusement servie.

A ce dernier tableau, elle bondit d'allégresse et prit sa volée vers la grille, sans songer seulement à se demander

quel était ce jeune homme qui venait de la faire riche et joyeuse, de triste et pauvre qu'elle était. Elle franchit d'un pas léger le seuil de la porte; mais vainement elle chercha Claude pour lui montrer son trésor, Claude n'était plus là, et Annette, tourmentée par les mouches, avait si bien entortillé sa bride autour du bouleau auquel elle était attachée, que Catherine, pour la dégager, se consumait depuis quelques instants en efforts impuissants, quand le jeune chasseur, qui avait rabattu de ce côté, par hasard sans doute et sans y songer, lui vint encore une fois en aide. Il dénoua lentement la bride, tandis que Catherine, debout auprès de lui, examinait et remarquait enfin, sans doute par reconnaissance, la grâce et l'élégance de son mystérieux bienfaiteur. Annette rendue à la liberté, la petite fée voulut sauter d'un bond sur la bête, mais ayant glissé à deux reprises différentes, elle fut obligée, pour se mettre en selle, de poser son pied mignon sur la main blanche du jeune homme. Près de partir :

— Monsieur, lui dit-elle, que je sache du moins votre nom, pour que je le mette dans mes prières.

— Je m'appelle Roger, répondit l'étranger en la saluant d'un doux sourire.

— Roger, répéta Catherine; c'est un joli nom, quoiqu'il ne soit pas dans le calendrier.

Et, disant adieu de la main, elle partit au trot d'Annette, qui, exaltée par les mouches au delà de toute expression, prit, sans en être priée, l'allure d'un petit vent.

Cependant, caché derrière une haie, Claude avait tout

vu et tout observé. Il eut bientôt rejoint Catherine, qui raconta ce qui s'était passé et montra ses cinq pièces d'or.

— Ce sont des louis, dit Claude. C'est égal, ajouta-t-il en hochant la tête, rien ne m'ôterait de l'idée que cette journée nous portera malheur.

Ils firent ensemble le trajet de Bigny à Saint-Sylvain. Claude marchait auprès d'Annette, sombre, silencieux, le front baissé, tandis que Catherine, sans remarquer l'attitude pensive de son muet compagnon, jasait, riait, babillait et ne se lassait pas de raconter les détails de son aventure, y revenant sans cesse, ne tarissant point en éloges sur le jeune et bel inconnu, et ne voyant pas, la cruelle et naïve enfant, que chacune de ses paroles entrait comme la lame d'un couteau dans le cœur du malheureux Noirel.

— Tu ne dis rien, Claude, ajoutait-elle de temps en temps en le réveillant d'un petit coup d'une branche de saule qu'elle tenait en guise de cravache.

— Je dis, répétait Claude, que tout ceci tournera mal et que cette journée ne nous rapportera rien de bon.

Et Catherine alors de partir d'un frais éclat de rire, et de faire sauter dans la fossette de sa main les cinq pièces d'or qui brillaient aux rayons du soleil couchant, comme la fleur des genêts sur les bords du chemin

Lorsque nos deux pèlerins arrivèrent à Saint-Sylvain, il faisait depuis longtemps nuit close. On était dans une vive inquiétude sur le sort de la petite vierge, non-seulement à la cure, mais encore dans tout le village. Aussi, quand on entendit le pas d'Annette, tout le monde se mit

aux portes, et Catherine fit une entrée véritablement triomphale. Au presbytère, ce fut bien une autre fête! François Paty, qui n'avait pas vu sa nièce de tout le jour, la pressa tendrement entre ses bras, et Marthe, qui l'avait crue perdue pour jamais, l'embrassa en pleurant comme une fontaine. Pour ménager une surprise à son oncle, Catherine lui cacha le résultat de sa quête, se réservant de ne l'en instruire que le jour même de la visite de l'évêque.

— Hélas! dit-elle en s'arrachant des bras du pasteur, je ne rapporte rien, mon oncle. — Mensonge innocent dont elle s'accusa plus tard au tribunal de la pénitence.

— Enfant, tu me rapportes la joie de mon cœur, s'écria le bon curé en l'attirant de nouveau sur son sein avec amour. Nous ferons des économies cet été, ajouta-t-il, et peut-être, l'année prochaine, pourrai-je, Dieu aidant, donner un surplis neuf à mon vicaire. Le fait est que le pauvre garçon en a grand besoin.

Le reste de la soirée, il ne fut question que de Robineau; mais quand François Paty se fut retiré pour s'aller coucher, demeurée seule avec Marthe et les deux Noirel, la petite fée se prit à bondir comme un chevreau autour de sa nourrice et du marguillier, en leur montrant ses pièces d'or :

— Voyez! voyez! s'écria-t-elle; en voici des aubes, et des surplis, et des soutanes!

Et encore une fois elle raconta son aventure avec le jeune homme.

— Il s'appelle Roger, dit-elle, et ce doit être un fils de roi.

L'entretien se prolongea bien avant dans la nuit.

Cette nuit-là, Catherine fit de doux rêves et Claude ne dormit pas.

III

ROGER

Ce jeune et beau Roger, que la petite vierge, dans sa naïveté villageoise, avait pris tour à tour pour un bon ange et pour un fils de roi, était tout simplement le fils du comte des Songères. Né au château de Bigny, il n'était encore qu'un enfant quand son père quitta brusquement le pays; voilà pourquoi nul ne se souvenait de lui sous ce coin de ciel qui l'avait vu naître. On n'a jamais bien su pourquoi le comte des Songères partit subitement après la mort de sa femme, sans avoir pris seulement le temps de voir l'herbe du cimetière pousser sur la tombe qui venait de se fermer. Le bruit courut alors que le comte avait tué sa femme; le fait est que la jeune comtesse mourut de tristesse et d'ennui. C'était une blanche et frêle créature qu'on vit en quelques années pâlir, décliner et s'éteindre; l'amour maternel lui-même ne put la rattacher à la vie. Le lendemain des funérailles, par une journée d'hiver, le comte partit, emmenant Roger et laissant derrière lui peu de regrets, comme on l'a pu voir. Il était généralement haï, à cause de son caractère dur, hautain,

impitoyable. Après avoir quelque temps voyagé, se sentant peu porté vers la France, d'humeur bizarre, taciturne et sombre, il s'installa dans une petite ville d'Allemagne, où Roger acheva de grandir, et qui devint pour lui comme une seconde patrie, moins chère pourtant que la première, dont il avait emporté, quoique enfant, un durable et pieux souvenir. Nature tendre et poétique, il s'éleva timidement comme une fleur maladive sous le joug inflexible qui avait brisé sa mère. Il avait dix-huit ans quand, folie ou raison, son père se remaria. Une sourde antipathie qui, pour être inavouée, n'en était ni moins réelle ni moins profonde, avait existé de tout temps entre le comte des Songères et son fils. Dès lors cette antipathie éclata, non pas chez Roger, que son père avait toujours tenu muet et tremblant sous une volonté de fer, mais chez le comte, qui ne vit plus désormais dans ce jeune homme qu'une gêne et qu'un embarras. Ce jeune homme rappelait d'ailleurs toutes les grâces de sa mère, et le comte n'avait jamais supporté près de lui qu'avec une farouche impatience cette vivante image de l'angélique créature qu'il avait plongée au tombeau. Des enfants étant nés du second lit, la position devenait de moins en moins tenable, quand M. des Songères, sans expliquer ses vues et prenant prétexte d'un procès qui nécessitait sa présence à Paris, se décida tout d'un coup à retourner en France avec Roger. Il est très-vrai que le comte poursuivait depuis plusieurs années un procès de famille qui remettait en question la meilleure partie de ses propriétés en pays marchois. Arrivé à Bigny, il n'y resta que quelques jours et partit presque immédiatement pour la capitale, sans em-

mener son fils, qui demeura seul au logis, en compagnie de maître Robineau.

En se retrouvant seul dans ce vieux manoir où il était né, où sa mère était morte, sur cette terre qu'après vingt ans d'absence il avait reconnue au parfum, au milieu de cette belle et poétique nature dont le vague souvenir l'avait accompagné partout; en se voyant là, seul et libre, maître enfin de lui-même, Roger, n'étant plus comprimé par la présence de son père, sentit une vie nouvelle éclore en son sein. Il se fit en lui comme une de ces matinées de printemps, quand les bourgeons éclatent et que la séve, longtemps captive, monte et déborde de toutes parts sous les premiers baisers du soleil. Précisément on était alors en avril; il mêla les chants de son être aux concerts de la création; pour la première fois il aspira à pleins poumons l'air enivrant de la liberté. Cependant ces premiers transports apaisés, il s'abandonna insensiblement et à son insu au secret penchant vers la rêverie qu'il tenait de sa mère d'abord, puis de l'Allemagne où il avait grandi, qu'avait développé l'isolement dans lequel s'étaient écoulées les premières années de sa jeunesse, et qu'achevèrent d'exalter le silence et la solitude des champs. Chaste et pur, étranger à la passion comme à toutes choses, il fut bientôt pris de cette ardente mélancolie qu'engendrent chez les jeunes âmes les vagues aspirations et l'inquiétude des sens qui s'éveillent. Il ne savait rien de l'amour et n'aurait pu s'expliquer à lui-même ce qui l'agitait et le troublait ainsi; mais il sentait en lui comme une digue rompue et comme un flot qui cherchait à s'épandre. On comprend que maître Robineau n'était guère fait pour occuper ou pour détourner la turbu-

lente activité de ce cœur qui venait enfin de s'ouvrir à la vie. Roger partait le matin aux premières blancheurs de l'aube, escorté de ses chiens, le fusil sur l'épaule, et ne rentrait le plus souvent que le soir, à la tombée de la nuit; encore que de fois la nuit le surprit-elle errant au fond des bois, ou bien assis sur le bord de la Creuse, à la pâle clarté des étoiles

Il était dans ces dispositions d'esprit, lorsqu'un jour, en traversant le parc, il rencontra Catherine éplorée. Depuis plus d'un mois qu'il vivait solitaire au fond de ces pauvres campagnes, on pense bien que ce jeune homme n'avait rien vu ni rien rencontré qui pût être comparé à la petite fée; je puis même affirmer qu'il n'avait rien rêvé de plus gracieux ni de plus charmant. Les larmes de la belle enfant le touchèrent; sa gentillesse le frappa; sa naïveté le fit sourire. A la campagne, quand on est seul, tout est distraction, la fleur qui pousse, la feuille qui tombe, l'oiseau qui vole et la nuée qui passe. A ce compte, l'apparition de Catherine dut être dans l'existence de Roger quelque chose de solennel, un événement véritable; toutefois il est vrai d'ajouter qu'après avoir tancé vertement maître Robineau, le jeune vicomte ne s'en préoccupa point davantage.

Le lendemain il partit au point du jour, non plus à pied, le fusil sur l'épaule, ainsi qu'il en avait l'habitude, mais à cheval, sur une petite bête du pays, qui, pour n'être pas un pur sang limousin, ne manquait pas d'une certaine finesse ni même de quelque grâce. En la sellant lui-même, car tout le monde dormait encore au château, excepté les chiens qui bondissaient autour de leur jeune maître et les

coqs qui réveillaient l'aurore paresseuse, Roger se rappela Annette, la nièce du curé, le surplis du vicaire, et il ne put s'empêcher de sourire. En traversant le parc au pas de sa monture, il reconnut la place où il avait trouvé la petite fée tout en larmes; à la grille, il reconnut le bouleau autour duquel Annette, tourmentée par les mouches, avait si bien entortillé sa bride. Il se rappela le petit pied qu'il avait tenu un instant dans sa main, il vit Catherine glissant le long des haies, et il sourit encore une fois.

Puis il se demanda ce que c'était que Saint-Sylvain, car jamais sa rêverie ne l'avait poussé de ce côté, et quoique ce village ne fût qu'à cinq lieues, de pays, il est vrai, de ces petites lieues qui ne finissent pas et qui font bien dix bonnes lieues de poste, Roger en ignorait la latitude, et, la veille encore, n'en soupçonnait même pas l'existence. Sans songer seulement à se rendre compte du charme qui l'attirait, il eut la fantaisie de visiter ce hameau dont le vicaire n'avait pas de surplis, mais dont le curé, en revanche, avait une si jolie nièce. Il prit donc le sentier le long duquel il avait, la veille, suivi des yeux Catherine; mais arrivé à un carrefour où quatre chemins aboutissaient, après avoir cherché vainement autour de lui quelqu'un qui pût le renseigner, Roger fut obligé de lâcher la bride et de laisser aller son cheval à l'aventure.

— Le chemin de Saint-Sylvain? demanda-t-il d'une voix douce et avec politesse à une vieille femme qui filait sa quenouille, assise sur le revers d'un fossé, qu'abritait un buisson d'aubépine, tandis que ses moutons paissaient autour d'elle sous la garde d'un chien vigilant.

— Le chemin de Saint-Sylvain, répéta la bonne femme

en regardant Roger d'un air demi-naïf et demi-railleur; allez, mon gentil monsieur, vous le connaissez mieux que moi le chemin qui mène à Saint-Sylvain.

Vainement Roger insista, affirmant qu'il était étranger et ne connaissait pas le pays; convaincue qu'il se moquait et n'imaginant pas d'ailleurs qu'on pût ne pas savoir le chemin d'un bourg si important et qui a joué un si grand rôle dans l'histoire, la paysanne, à toutes les questions de Roger, se contenta de branler la tête, et le jeune homme dut continuer d'aller au hasard, à travers l'océan de verdure qui l'enveloppait de toutes parts. A quelque temps de là :

— Mon brave homme, le chemin de Saint-Sylvain? demanda-t-il en s'adressant avec une cordiale familiarité à un laboureur qui s'était arrêté sur le bord d'un sillon pour le regarder passer.

— Le chemin de Saint-Sylvain? répéta le paysan d'un ton gouailleur. Allez, allez, mon beau monsieur, je voudrais connaître la route du paradis aussi bien que vous le connaissez, le chemin de Saint-Sylvain.

Et là-dessus il piqua ses bœufs et tourna le dos à Roger.

Le jeune vicomte allait ainsi depuis plusieurs heures à la recherche de Saint-Sylvain, s'informant à tous les passants et recevant de tous le même accueil, le même compliment et la même réponse, quand tout d'un coup, du haut d'une éminence où il s'était arrêté pour essayer de s'orienter, il aperçut au loin un clocher noir et pointu qui perçait le feuillage, et quelques filets de fumée bleuâtre qui s'élevaient à l'entour, au-dessus des cerisiers, des pommiers et des poiriers en fleurs; la Creuse coulait au

bas sous un berceau d'aulnes et de trembles, et de l'endroit où se tenait Roger, on entendait le frais gazouillement des belles ondes qui babillaient avec les cailloux blancs de leur lit.

Roger eut comme un pressentiment qu'il tenait enfin Saint-Sylvain et que c'était sous ces ombrages que la nièce du curé avait fait son nid. Il piqua des deux, fit siffler sa cravache et s'enfonça gaiement dans un sentier couvert qui devait le conduire au village. Il venait, lui aussi, sans autre révélation que celle du génie, de découvrir son Amérique.

En un temps de galop rapide il eut franchi la distance qui le séparait du hameau, et déjà il apercevait les toits de chaume et l'église rustique, lorsqu'il rencontra Claude Noirel qui flânait là par aventure, le nez en l'air et ses mains dans les poches.

— Mon ami, demanda-t-il au fils du marguillier qui l'avait reconnu du plus loin qu'il l'avait vu venir, ayez la bonté de m'apprendre si le village que voici est bien Saint-Sylvain comme je le suppose. Quoique né dans ce pays, j'y suis à peu près étranger.

Claude regarda Roger d'un air sournois, et sentit une vive démangeaison de lui tordre le cou. Il se contint pourtant, et se tira de là, non sans esprit, tant il est vrai qu'il n'est pas d'oison dont l'amour au besoin ne puisse faire un aigle.

— Saint-Sylvain ! s'écria-t-il tout d'un coup en détonnant comme s'il eût été au lutrin ; eh ! monsieur, vous lui tournez le dos, à Saint-Sylvain ! Quelle idée vous a pris de venir chercher Saint-Sylvain à la Hachère ! c'est

comme si vous cherchiez l'est à l'ouest et le nord au midi.

— Ainsi, demanda Roger avec un mouvement d'humeur et d'impatience, je suis ici au village de la Hachère?

— A preuve, ajouta Claude, que voici l'église et la maison de M. le curé.

— Eh bien! s'écria Roger, qui se sentait en vif appétit, je déjeunerai à la Hachère. Dites-moi, l'ami, y a-t-il de quoi manger, ici?

— Eh! mon cher monsieur, vous ne trouveriez pas seulement, dans tout le village, un verre de cidre et une galette de blé noir; vous offririez un écu de six livres pour un morceau de miche blanche, que vous ne l'y trouveriez pas. L'hiver nous a ruinés, mon cher monsieur; nous ne sommes plus ici qu'un tas de gueux et de crève-de-faim.

— Comment! demanda Roger, il n'est personne ici qui puisse me donner une jatte de lait et une tranche de pain bis?

— Du lait! s'écria Claude; eh! mon bon monsieur, où le prendriez-vous, s'il ne nous reste plus une vache? Toutes nos bêtes sont mortes de froid; vous n'en verriez pas seulement, dans tout le hameau, la queue d'une. D'ailleurs, regardez-moi, monsieur, ajouta-t-il d'un air piteux : vous pouvez juger, d'après ma personne, de quelle façon on se nourrit dans notre endroit. Voilà plus de six semaines que je n'ai enfourné dans mon pauvre corps que des croûtes de pain bis moisi et barbu comme un capucin.

— Il est certain, mon pauvre garçon, dit le jeune vicomte en glissant deux doigts dans la poche de son gilet, il est certain que l'embonpoint ne vous gêne pas. Tenez,

prenez ceci, ajouta-t-il en lui donnant une pièce blanche, et veuillez m'indiquer la route de Saint-Sylvain.

— Tout droit, derrière vous, dit Claude en prenant la pièce d'argent qu'il alla porter quelques instants après à l'église, dans le tronc des pauvres de la commune. Maintenant, tout droit devant vous, ajouta-t-il après avoir fait tourner bride à Roger; tout droit, toujours tout droit, sans vous laisser enjôler par les petits sentiers qui vous feront les doux yeux de ci et de là, le long du chemin. Au bout de deux petites heures, vous rencontrerez un moulin à vent, puis plus loin un gros chêne qui tient dans ses branches une sainte Vierge avec son petit enfant Jésus. Vous irez encore toujours tout droit, toujours tout droit, jusqu'à ce que vous découvriez Saint-Sylvain. C'est là, mon cher monsieur, que vous en trouverez, du lait fumant, des poulets rôtis et de la miche blanche.

Tout ceci avait été dit d'un air si naïf, si bête et si parfaitement honnête, qu'il ne vint même pas à l'idée de Roger de suspecter la véracité du *cicerone* villageois. Il remercia Claude et partit au galop, pressé par la faim, et singulièrement alléché par la perspective que le fils du marguillier venait de lui faire entrevoir. Pardonnez-moi, mes jeunes et aimables lectrices! belles rêveuses, blanches héroïnes, pardonnez aussi à ce misérable glouton que je n'ai pas craint de vous représenter tout à l'heure comme un poetique rêveur, et qui, levé dès l'aube naissante et n'ayant rien pris depuis la veille, éprouva, sur le coup de midi, le lâche besoin de se mettre une tranche de n'importe quoi sous la dent. Le fait est qu'il avait l'estomac plus vide et plus creux que certaines têtes de ma connais-

sance, et qu'en ce moment l'image de notre petite amie était bien à coup sûr ce qui le préoccupait le moins. Il avait d'abord lancé son cheval au triple galop; mais, sous peine de se rompre les os, il dut bientôt ralentir sa course, ayant remarqué, au bout de quelque temps, que le sentier qu'il suivait était coupé, de dix pas en dix pas, d'ornières larges et profondes. C'était, à vrai dire, une route infâme; à chaque instant le cheval aux abois refusait d'avancer ou s'enfonçait dans la vase jusqu'au poitrail. Le jeune homme commençait à penser qu'on s'était joué de lui, lorsqu'il découvrit le moulin à vent dont avait parlé Claude. La vue de ce moulin éclopé lui rendit confiance et courage, d'autant mieux qu'à partir de là le chemin fit mine de vouloir devenir moins pittoresque et plus praticable. Une heure après, comme il commençait à désespérer de nouveau, Roger reconnut le gros chêne que Claude lui avait indiqué. Encore une fois il reprit courage et confiance, et bref, après cinq heures de marche, épuisé, affamé et n'en pouvant plus, il entra peu triomphalement dans un misérable hameau, composé de sept à huit repaires d'humains, élevés avec de la boue et honteusement accroupis dans la fange. Toutes les portes étaient fermées, et quelques pourceaux épars çà et là égayaient seuls cette Arcadie.

— Il est impossible, pensa Roger, que ce soit là le village de Saint-Sylvain, et il se préparait à passer outre, lorsqu'il aperçut une petite fille vêtue d'une robe en guenilles et dont les jambes et les pieds nus, d'une forme vraiment charmante, ne rappelaient pas toutefois la blancheur du marbre de Paros.

— Dis-moi, mon enfant, s'écria le jeune homme, est-ce que je suis ici à Saint-Sylvain?

— Saint-Sylvain! répliqua la petite fille en ouvrant de grands yeux noirs; eh! mon joli monsieur, vous y tournez le dos.

— Où suis-je donc ici? demanda Roger.

— Mon joli monsieur, vous êtes à la Hachère...

— A la Hachère! s'écria le jeune vicomte qui pensait rêver.

— Oui, mon joli monsieur, ajouta la petite fille en allongeant un coup de gaule à l'un de ses porcs.

— Ah çà, s'écria Roger exaspéré, il y a donc deux villages du nom de la Hachère, dans ce pays du diable?

— Non, mon joli monsieur, répondit tranquillement la petite; il n'y en a qu'un, aussi vrai qu'il n'y a qu'un bon Dieu dans le ciel.

— Et je suis à la Hachère?

— Oui, mon joli monsieur.

— Et pour aller à Saint-Sylvain?...

— Tout droit derrière vous, mon joli monsieur, toujours tout droit, vous ne pouvez pas vous tromper. Vous rencontrerez d'abord un gros chêne où l'on voit la sainte Vierge avec son petit enfant Jésus, puis un moulin à vent, puis vous irez encore tout droit jusqu'à ce que vous découvriez Saint-Sylvain.

— Allons, décidément je suis joué, se dit Roger qui en aurait ri de bon cœur, n'eût été le formidable appétit qu'il entendait gronder comme un abîme ouvert dans son sein. Dis-moi, ma belle enfant, demanda-t-il encore, est-ce qu'on mange à la Hachère!

— Dame! mon joli monsieur, on mange des pommes de terre quand nos cochons en ont de trop.

— Comment! ma pauvre enfant, dit Roger qui s'effaça complétement en présence de tant de misère, tu ne manges que quand tes pourceaux sont repus?

— Dame! mon joli monsieur, on les engraisse pour les vendre; moi qu'on ne vend pas, pourquoi m'engraisserait-on?

— Pauvre petite! dit d'une voix émue Roger qui oubliait sa faim.

Et il tira de sa poche quelque menue monnaie, car il avait une bonté vraie et n'était pas de ces gens qui se croient dispensés de faire le bien parce qu'ils ont été dupes une fois.

— Merci, mon joli monsieur, dit la petite fille en examinant une à une les piécettes que Roger venait de lui mettre dans la main; je garderai ça avec l'argent que me donne la petite vierge tous les dimanches; ça me servira de dot quand je me marierai, et, plus heureux que leur mère, mes enfants auront un berceau.

— Qu'est-ce que la petite vierge? demanda Roger.

— Vous n'êtes donc pas du pays, mon joli monsieur, que vous ne connaissez pas mademoiselle Catherine? ou bien ça prouve que vous êtes riche et que vous n'avez besoin de rien.

— Et qu'est-ce que mademoiselle Catherine? demanda Roger qui, sans savoir pourquoi, prenait goût à cet entretien.

— C'est bien la vraie fille du bon Dieu, répondit la petite laissant tomber sa gaule et croisant pieusement ses

deux mains ; c'est elle qui console le pauvre monde, visite les malades, soutient les faibles, a de bonnes paroles pour tous, et sert d'appui aux malheureuses petites abandonnées comme moi, qui n'ont connu ni père ni mère. Il y en a dans le pays qui l'appellent la petite fée, mais moi j'aime mieux l'appeler la petite vierge. Mon joli monsieur, pour peu que vous ayez parcouru les environs, vous devez l'avoir rencontrée sur sa jument grise.

— Sa jument grise ! s'écria le jeune homme. N'est-ce pas Annette qu'on la nomme?

— Oui, mon joli monsieur, aussi vrai qu'on me nomme Paquerette dans le pays.

— Et cette petite vierge est la nièce...

— Du curé de Saint-Sylvain, oui, mon joli monsieur, ajouta Paquerette qui avait repris sa gaule ; vous êtes bien mignons tous deux, et m'est avis que si vous vous mariez jamais ensemble, ça fera un gentil ménage.

Et cela dit, la petite s'éloigna en chassant devant elle son troupeau immonde.

Il y avait loin du hameau de la Hachère au château de Bigny. Roger ne rentra au gîte qu'assez avant dans la nuit : en quel état? il est aisé de l'imaginer : plus préoccupé de Catherine qu'il ne l'était le matin en partant, furieux du piége auquel il s'était laissé choir, irrité par l'obstacle, se promettant de prendre Saint-Sylvain d'assaut, fatigué, harassé, songeant malgré lui à la petite vierge, par-dessus tout à demi mort de faim. Il soupa, s'alla coucher, et le lendemain, en se réveillant, se prit à rire franchement au souvenir de ses aventures. Toutefois, en bon gentilhomme, le jeune vicomte ne voulut pas qu'il

fût dit que Saint-Sylvain l'avait obligé à lever le siége.

Il partit donc à quelques jours de là, bien renseigné et sûr de sa route; il eut même la précaution de se faire accompagner par maître Robineau jusqu'à mi-chemin. Cette fois, Claude ne veillait pas à l'entrée du village, comme le dragon à la porte du jardin des Hespérides. L'ennemi entra dans la place sans coup férir; mais loin d'y trouver ce qu'il y cherchait, il n'aperçut que quelques petits drôles jouant çà et là, quelques paysannes assises sur le pas de leur porte et allaitant leurs enfants au soleil. Roger s'arrêta devant la maison du curé, qu'il devina sur sa magnifique apparence. Il contempla surtout une fenêtre encadrée de plantes grimpantes et d'un aspect gracieux, poétique et charmant. Il se dit que ce devait être la chambre de la petite vierge. Il attendit quelques instants dans l'espoir que cette croisée s'ouvrirait; mais la croisée ne s'ouvrit pas, et le jeune cavalier, autour de qui les drôles du village commençaient à s'attrouper, dut s'éloigner de guerre lasse. Il avait mis pied à terre et donné son cheval à garder à l'un des polissons du bourg. Il entra dans l'église; l'église était déserte et le soleil brillait doucement à travers les stores abaissés. Tout s'y ressentait d'une excessive pauvreté, mais aussi d'une piété ingénieuse, d'un goût exquis et d'un arrangement harmonieux. Les marches de l'autel étaient jonchées de fleurs des champs qui mêlaient leurs suaves parfums à ce parfum grave et recueilli qu'on respire dans les maisons de Dieu. S'étant approché de l'unique tableau qui représentait la Vierge Marie, Roger reconnut qu'en effet Catherine ressemblait à ce doux portrait, d'une exécution peu habile, mais d'un

sentiment naïf. Cependant, en se recueillant, ce jeune homme se rappela, qu'enfant, il était venu dans cette église plus d'une fois avec sa mère. A ce souvenir, il s'agenouilla sur la dalle, et, lorsqu'il se releva, ses joues étaient mouillées de pleurs.

IV

NOUVEAUX EMBARRAS

Cependant on touchait à la Saint-Sylvain, et François Paty, qui était à cent lieues de soupçonner la surprise qu'on lui ménageait, n'était pas sans quelque inquiétude à l'approche de ce grand jour. Ce n'est pas qu'il se préoccupât beaucoup de son aube en guenilles, de sa soutane criblée de reprises, non plus que de la réception qu'il allait faire à Monseigneur. Il était en ceci, comme en toutes choses, d'une philosophie adorablement chrétienne et pensait qu'aux yeux d'un évêque comme aux yeux de Dieu, un cœur pur et fervent vaut bien, à tout prendre, une aube fraîche et une soutane neuve. Mais ce qui le préoccupait et le navrait au delà de toute expression, c'était le désespoir de son vicaire, qui, plus jeune et moins résigné, demandait à grands cris un surplis de rechange. Depuis qu'il était prévenu de la visite du prélat, le pauvre garçon ne dormait plus, et chaque jour il trempait de ses larmes son surplis fait de pièces et de morceaux. A l'idée

de paraître ainsi devant un prince de l'église, il perdait complétement la tête, et François Paty s'efforçait vainement de le consoler.

— Allons, allons, mon bon ami, disait le vieux curé en lui prenant les mains avec une affection paternelle, songez qu'il n'est pas une pièce de votre surplis, pas une reprise de mon aube et de ma soutane, qui ne représentent quelque misère soulagée, un petit écu dans la poche d'un infortuné, une tourte de pain dans la besace d'un mendiant. Songez que nos guenilles sont agréables au Seigneur. Tenez, permettez-moi de vous faire une comparaison. Quand les soldats reviennent de la bataille, c'est une gloire pour eux de paraître devant leur général avec des vêtements déchirés, percés de balles, noircis et brûlés par la poudre. Pensez-vous qu'il serait bien venu de son chef, celui qui, sortant du combat, se montrerait à lui en habit de parade, tiré à quatre épingles comme s'il sortait d'une boîte? Son chef le mettrait aux arrêts, et il aurait grandement raison; tandis que, tout au rebours, il louerait fort ceux-là qu'il verrait en désordre, car il en conclurait naturellement qu'ils ont fait vaillamment leur devoir au plus chaud de la mêlée. Eh bien! nous sommes aussi des soldats, nous autres, de pauvres soldats de la foi, combattant sans cesse, chaque jour, à toute heure, et ne quittant jamais la brèche. Près de paraître devant notre chef, soyons donc fiers, au lieu d'en rougir, de notre pauvreté, montrons avec un pieux orgueil nos soutanes et nos surplis qui témoignent que, nous aussi, nous avons fait notre humble devoir. De même que c'est l'honneur d'une armée qu'un drapeau troué par la mitraille, de même c'est l'hon-

neur d'une église qu'un surplis en loques et une soutane en lambeaux.

Ainsi parlait François Paty avec une conviction profonde ; mais il voyait bien que son vicaire ne mordait pas à ces belles raisons, et il souffrait véritablement de ne lui pouvoir donner un surplis. D'une autre part, Marthe et Catherine étaient retombées dans les embarras d'où l'on aurait pu croire que la générosité de Roger les avait tirées. Voici comment. Le surlendemain de sa visite au château de Bigny, la petite vierge était allée, en compagnie de Claude, faire ses emplettes à la ville voisine. Elle se figurait sans doute que ses cinq pièces d'or étaient une mine inépuisable dont elle ne verrait jamais la fin, car elle commanda du même coup et sans y regarder, une aube et une soutane pour son oncle, un magnifique surplis pour le vicaire, des vêtements pour les cinq gars de la veuve Lucas, une robe d'enfant de chœur pour le petit Jean, et un habillement complet pour Paquerette, sa petite protégée de la Hachère. Par la même occasion, elle acheta une croix d'or pour Marthe et une superbe épingle de chrysocale qu'elle attacha elle-même de ses petits doigts blancs à la chemise de son ami Claude. Tous deux s'en revinrent joyeux aux village ; mais le compte une fois réglé, force fut de reconnaître que Catherine avait dépensé ses cent francs à peu de chose près, et qu'il en restait à peine dix pour le repas de Monseigneur. Ce fut bien encore une autre affaire, lorsqu'on apprit que tous les desservants des paroisses environnantes s'étaient donné rendez-vous à la cure de François Paty pour le jour de la Saint-Sylvain. L'avant-veille de ce jour terrible et solennel, le curé, son

vicaire, Marthe, Catherine et les deux Noirel étaient réunis dans la salle du presbytère, et l'on calculait avec épouvante qu'il ne s'agissait pour le surlendemain de rien moins que d'une table de trente couverts, sans compter le cocher, le laquais et les chevaux de Monseigneur.

— Il n'y a pas à dire, s'écria Marthe, le poulailler est vide, et vide le cellier.

— Nous n'avons même pas un couvert d'argent pour Monseigneur, ajouta François Paty; j'ai vendu cet hiver le seul qui me restât, pour payer les contributions du père Radigois que les huissiers menaçaient de saisir.

— Tout cela ne serait rien, murmura le vicaire, si j'avais seulement un surplis présentable.

— Voyons, monsieur Noirel, dit Marthe en se tournant d'un air résolu vers le maître d'école : vous êtes intéressé autant que personne à ce que l'honneur de la cure soit sauvé. Vous êtes marguillier, vous chantez au lutrin, et sans reproche, depuis plus de vingt ans que vous êtes l'ami de céans, vous avez mangé plus souvent de notre soupe que nous n'avons goûté de la vôtre; nous en sommes encore à savoir de quel bois vous vous chauffez, et si l'on sert à votre table la salade avant le rôti. Faites-nous voir une bonne fois que vous êtes moins ladre qu'on ne le dit dans le pays. Vous avez des écus, montrez-les.

— Moi, des écus ! s'écria M. Noirel frémissant des pieds à la tête : eh ! ma chère amie, où voulez-vous que je les prenne?

— Dans votre paillasse, dit Claude d'une voix de Stentor et d'un air impassible.

— Te tairas-tu, malheureux ! s'écria le marguillier en

lâchant un coup de pied dans les jambes de son indiscrète progéniture. Moi, des écus! répéta-t-il, c'est à peine si j'en connais le son, la forme et la couleur. Je ne suis qu'un pauvre maître d'école; l'éducation de mon fils m'a ruiné. S'il tombe l'an prochain à la conscription, je n'aurai pas de quoi lui acheter un homme; si je mourais d'un instant à l'autre, mon digne ami M. Paty serait obligé de m'enterrer pour rien.

— Vous avez des écus, papa, vous en avez, dit Claude en mettant ses jambes hors de la portée des sabots paternels; vous vous levez la nuit pour les compter.

— Allons, monsieur Noirel, un bon mouvement, ajouta Marthe; videz votre paillasse, vous n'en serez pas plus mal couché pour cela.

— Mes amis, mes bons amis, s'écria le marguillier aux abois, ne croyez pas ce que vous dit ce misérable Claude; je n'ai pas le sou, je suis gueux comme un rat. Fouillez ma paillasse; je consens à perdre ma place dans le paradis, si vous y trouvez autre chose que de la paille et des souris.

Marthe allait répliquer, mais François Paty l'interrompit d'un air sévère.

— Assez, Marthe, assez, dit-il; je suis convaincu que s'il pouvait nous en tirer, notre digne ami M. Noirel ne nous laisserait pas dans la peine. Je ne vois que Dieu qui puisse nous prendre en pitié. Prions-le de renouveler pour nous le miracle des noces de Cana, et en attendant, aidons-nous pour que le ciel nous vienne en aide. Claude ira jeter ses filets dans la Creuse...

— Il n'y pêchera pas des surplis, murmura tristement le vicaire.

— C'est un garçon adroit qui nous rapportera, au bout de quelques heures, un bon plat de tanches et de truites saumonées. Catherine fera des beignets, Marthe des crêpes et des galettes de blé noir. Vous, mon cher Noirel, vous tâcherez de vous procurer quelques flacons de vieux vin, et moi, demain, après le prône, je me permettrai, pour la première fois, de faire un appel à la bienfaisance et à la charité de mes ouailles. Ce sont toutes de bonnes âmes, et nous aurons bien du malheur si Marthe ne voit pas arriver, le soir même, du beurre frais, des œufs, de la crème, avec quelques paires de canards et de poulets.

— Et mon surplis, monsieur le curé? demanda le vicaire en soupirant.

— Dame! mon pauvre ami, répliqua François Paty, priez Dieu avec ferveur, peut-être enverra-t-il un de ses anges déposer un surplis neuf à votre chevet. Cependant montrez le vieux à Catherine, et voyez ensemble si l'aiguille de la petite fée n'y peut rien.

— Hélas! monsieur, dit le vicaire, mademoiselle Catherine, qui l'a examiné de haut en bas, assure qu'il lui serait plus facile de faire des reprises dans une toile d'araignée.

— Eh bien! mon bon ami, répondit François Paty avec un doux sourire, c'est absolument comme mon aube et ma soutane.

Le lendemain, veille de la Saint-Sylvain, était un dimanche. Or, tous les dimanches, après vêpres, François Paty avait l'habitude de monter en chaire pour faire un sermon. Ce n'étaient jamais ni de grandes phrases ni de bien longs discours. Le bon curé n'avait point de préten-

tion à l'éloquence et ne se croyait ni un Bossuet ni un Massillon. Ses sermons n'étaient, à proprement parler, que des allocutions touchantes, des conseils familiers, de pieuses exhortations. Il se mettait sans efforts à la portée des braves gens qui l'écoutaient, leur parlait de Dieu simplement, avec bonté de leurs travaux et de leurs misères, et ne se retirait jamais sans les laisser consolés et meilleurs. Cette fois il leur tint ce langage :

« Mes chers enfants,

» C'est demain notre fête à tous, puisque c'est la fête du patron de notre village. Aucun de vous n'ignore sans doute le nouvel éclat que doit ajouter à ce beau jour la visite pastorale de l'évêque de ce diocèse. Oui, mes enfants, Monseigneur nous fait la grâce de venir passer demain quelques heures au milieu de nous. Il ne faut pas vous dissimuler que vous allez voir ici, dans cette humble église, l'image visible du Dieu bon qui fait mûrir tous les ans vos foins, vos blés et vos colzas. Préparons-nous donc à le recevoir comme nous recevrions Dieu lui-même s'il descendait dans ce hameau. Vous êtes pauvres, mais vous possédez dans votre pauvreté les seuls présents que l'Éternel reçoive avec amour : un cœur honnête et pieux, une âme religieuse et simple. Monseigneur n'en demandera pas davantage. Cependant je dois vous avouer, mes chers enfants, que je me trouve dans un grand embarras Vous savez que je n'ai que huit cents francs d'appointements; c'est là ce qui explique, mes bons amis, le peu de bien que je fais sur la terre. En ce moment, je suis plus néces-

siteux qu'aucun de vous; la maladie de Lucas m'a ruiné. Vous comprenez pourtant que je ne puis pas me dispenser d'offrir à Monseigneur une petite collation, à laquelle se sont invités déjà tous les desservants des communes environnantes. Vous verrez arriver demain, des quatre points de l'horizon, plus de vingt curés et vicaires, qui ne seront pas fâchés, après le service divin, de s'asseoir autour d'une table modeste, mais toutefois suffisamment garnie. Eh bien ! mes enfants, je n'ai rien ; le presbytère est à cette heure la plus pauvre maison du bourg, et si vous ne venez en aide à votre pieux pasteur, Monseigneur et tous les desservants des communes voisines courent grand risque de s'en retourner à peu près à jeun. La sainteté de ce lieu ne me permettant pas d'entrer dans de plus amples détails, c'est à vous de comprendre et de voir ce que vous pouvez faire en cette circonstance autant pour votre propre gloire que pour l'honneur de votre vieil ami. »

A ces mots, un murmure flatteur courut dans l'assemblée, et François Paty ne douta plus du succès de son petit discours. En effet, quelques heures après on vit arriver à la cure une effroyable quantité de fromage, de tranches de lard, de pains de beurre et de pots de crème; mais vainement Marthe chercha parmi tous ces présents le bec d'un poulet et la queue d'un canard. Une épizootie, qui avait frappé impitoyablement sur les volatiles, venait de dévaster toutes les basses-cours du pays, et le père Radigois, qui s'était empressé d'apporter son offrande, déclara qu'il ne restait pas à trois lieues à la ronde une oie vivante, ni canards ou poulets sur pattes. Dans la soirée, le marguil-

lier se présenta l'oreille basse, sans avoir pu mettre la main sur un flacon de vin quelconque. Enfin ce fut le tour de Claude, qui entra dans la salle du presbytère, mouillé jusqu'aux os et son épervier sur l'épaule.

— Dieu soit loué ! s'écria Marthe, nous aurons du moins un beau plat de friture.

— Le voici, dit Claude en tirant de sa poche une ablette et deux goujons qu'il montra d'un air piteux.

Ce fut, on peut le croire, une consternation générale. François Paty, malgré son insouciance, commençait à comprendre la gravité de la situation. Maître Noirel souffrait visiblement dans son amour-propre de marguillier et de chantre au lutrin; il se livrait en lui des combats acharnés entre son orgueil et son avarice. Marthe était aux champs. Catherine ne soufflait mot et pleurait dans son coin, muette et confuse d'avoir si étourdiment épuisé ses ressources. Claude avait une attitude mélodramatique qui tenait à la fois du niais et du tyran. Selon son habitude, François Paty se retira le premier, l'air triste cette fois et préoccupé, ce que voyant, Marthe et Catherine se prirent à pleurer de plus belle, car cela leur fendait le cœur de savoir cet excellent homme dans la peine. Quand il ne fut plus là :

— Monsieur Noirel, s'écria Marthe, laissez-vous toucher.

— Mon bon monsieur Noirel, ajouta la petite fée d'un air câlin, en lui passant ses mains sous le menton, mon bon monsieur Noirel, ayez pitié de nos embarras.

— Vous avez des écus, papa ; vous en avez, dit Claude.

— Vous ne trouverez jamais, dit Marthe, une plus belle occasion de leur faire prendre l'air.

— Ce bon monsieur Noirel ! comme il est gentil ! reprit Catherine en le cajolant.

— Videz votre paillasse, papa ; videz votre paillasse, dit Claude.

— Attendez-vous, ajouta Marthe, que vos écus y fassent des petits ?

— Voyez qu'il est mignon ! dit Catherine en lui donnant de petits coups de sa main sur les joues.

— Cet excellent monsieur Noirel ! je savais bien, moi, s'écria Marthe, qu'il finirait par se laisser attendrir.

— Il est si bon ! dit Catherine.

— Si généreux ! ajouta Marthe.

— Il aime tant mon oncle !

— Il est si attaché à monsieur le curé !

— C'est la perle des marguilliers !

— C'est la fleur des chantres au lutrin !

— Allez, allez, poussez ! s'écria Claude ; je vous répète que papa a plus d'écus qu'il n'en faudrait pour paver les rues de Saint-Sylvain.

— Mais, pendard, où les aurais-je pris, ces écus ? s'écria le maître d'école en se tordant les bras de désespoir. Ma bonne Marthe, ma chère Catherine, demandez ma vie, prenez ma tête, faites de moi tout ce que vous voudrez : servez-moi en daube, mettez-moi à la broche, mangez-moi en salade, à l'huile et au vinaigre ; mais des écus !... c'est comme si vous cherchiez des diamants dans la poche de ce gueux de Claude.

Cependant Marthe et Catherine le câlinaient, le cajolaient, le dorlotaient, le bichonnaient. L'une lui tapait dans le dos, l'autre lui caressait les babines Ce n'était

que ce bon M. Noirel par-ci, cet excellent M. Noirel par-là, tandis que Claude tournait autour du groupe, en chantant sur un air bien connu :

> Papa Noirel a des écus
> Qui ne lui coûtent guère
> Il en a, je les ai vus... etc., etc.

Harcelé, enveloppé de toutes parts, le marguillier paraissait près de se rendre, et peut-être allait-il lâcher quelques pièces blanches, lorsqu'on entendit tout d'un coup le pas d'un cheval qui s'arrêta devant la porte de la cure. Catherine courut à une fenêtre ouverte, et, avançant sa brune et jolie tête, elle aperçut un paysan qui se tenait debout près d'un bidet chargé de sacoches. La petite vierge ne fit qu'un bond de la salle à la porte du presbytère.

— Est-ce vous, demanda le paysan, qu'on appelle mademoiselle Catherine, et qui êtes la nièce du curé de Saint-Sylvain ?

— Oui, mon ami, dit la belle enfant déjà rouge d'émotion et de plaisir ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre, répondit le paysan en déposant à terre les énormes sacs qui pendaient sur les flancs de la bête ; puis, il tira de sa poche une lettre que Catherine prit d'une main tremblante. — C'est de la part de M. Roger, ajouta-t-il, et, sans plus attendre, il enfourcha le bidet qui partit au trot, avant que Catherine eût le temps d'adresser une question et d'exprimer un remercîment.

C'était la première lettre que recevait à son adresse la

petite vierge. Elle resta quelques instants à la tourner entre ses doigts, à considérer le cachet armorié, à examiner, d'un regard curieux et charmé, la suscription tracée en caractères élégants sur un papier fin et satiné. Bref, elle se décida à déchirer l'enveloppe, et tout d'abord il s'en échappa un doux parfum dont Catherine se sentit aussitôt pénétrée. Elle déplia lentement le double feuillet et lut les lignes que voici :

« Mademoiselle,

» Depuis que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer dans le parc du château de Bigny, il m'est revenu, autant sur votre compte que sur celui du curé de Saint-Sylvain, tant de bonnes et charmantes choses, que je suis tout honteux et confus de la modicité de l'offrande que vous avez daigné accepter. Je pense à la soutane de monsieur votre oncle, au surplis de son vicaire, à la réception de Monseigneur, et je me demande comment, avec une si faible somme, vous pourrez subvenir à tant de dépenses et parer à de si grands embarras. Permettez-moi donc, mademoiselle, de mettre à votre disposition quelques objets qui ne vous seront peut-être pas tout à fait inutiles dans la solennité qui se prépare. En ne me refusant point, vous m'associerez, pour ainsi dire, à vos bonnes œuvres, et c'est moi, mademoiselle, qui resterai votre obligé.

» Roger. »

Debout sur le pas de sa porte, Catherine se préparait à relire pour la quatrième fois cette lettre, lorsqu'elle fut

tirée brusquement du charme qui l'enveloppait, par les exclamations d'une joie bruyante et sauvage. Elle se retourna et vit Marthe, Claude et son père, occupés, dans la salle, à vider les deux sacs que le messager avait déposés sur le seuil. La figure de Marthe rayonnait, celle du marguillier resplendissait; Claude dansait autour des deux sacs, comme un cannibale autour des victimes qu'il se prépare à dévorer.

— Une oie! deux oies! trois oies! criait Marthe en tirant en effet du sac où elle plongeait son bras jusqu'au coude, trois belles oies, blanches comme des cygnes.

— Deux services de toile damassée! criait de son côté le marguillier en train de fouiller l'autre sac.

— Bonté divine! un quartier de chevreuil! disait Marthe, près de se trouver mal.

— Justice céleste! disait maître Noirel, deux boîtes d'argenterie!

— Du vin cacheté! ajoutait Marthe en déposant une à une sur le carreau vingt bouteilles au goulot enduit de cire.

— Un pâté! s'écria le maître d'école en tombant en arrêt devant une citadelle de croûte dorée d'où s'exhalait un fumet enivrant de hachis de lièvre et de perdrix.

— Du café! dit Marthe, du sucre! des liqueurs!

— Deux carpes! s'écria Noirel en dégageant de leur linceuil de mousse et de fougère deux énormes cétacés qu'il montra méchamment à Claude pour le narguer.

— Eh! ma mignonne, demanda Marthe à Catherine, nous diras-tu, si ce n'est du ciel, d'où nous arrivent toutes ces richesses?

— C'est monsieur Roger qui nous les envoie, répliqua la petite vierge en montrant la lettre qu'elle tenait encore à sa main : je vous l'avais bien dit, ajouta-t-elle, que c'était un fils de roi.

— Qu'il soit béni ! s'écria Marthe avec effusion.

— Oui, oui, qu'il soit béni, répéta le marguillier; car c'est grâce à lui, ajouta-t-il dans sa pensée, que mes pauvres écus l'ont échappé belle encore une fois.

On pense bien que durant le reste de la soirée il ne fut question que de Roger; Claude fut le seul qui ne chanta pas les louanges du jeune étranger. Il avait pâli en l'entendant nommer, et son nez, naturellement en trompette, s'était recourbé en replis tortueux. Il se tint d'abord silencieux et taciturne; puis, voyant qu'il n'était pour rien dans les préoccupations de Catherine qu'absorbait tout entière l'image de l'absent, il se leva d'un air sombre et se retira, après avoir mis tristement dans sa poche son ablette et ses deux goujons.

La petite vierge veilla bien avant dans la nuit, seule avec Marthe, et ne se lassant point de l'entretenir de Roger, tandis que celle-ci plumait ses oies et s'occupait des apprêts de la fête. Enfin, sur le coup de minuit, sa nourrice exigea qu'elle s'allât coucher, lui faisant observer qu'elle aurait à se lever au point du jour, et qu'il lui restait à peine quelques heures de sommeil et de repos. La jolie fille obéit, mais elle ne dormit guère, et l'aube la trouva éveillée, vive, alerte comme une pochée de souris.

V

LA SAINT-SYLVAIN

Enfin il se leva ce grand jour, cause innocente, nous l'avons déjà dit, de tant de trouble et de perturbation. A quatre heures et quelques minutes, le disque enflammé du soleil monta lentement dans l'azur du ciel, et l'unique cloche de l'église rustique sonna à toutes volées en l'honneur de saint Sylvain. François Paty, qui, ne sachant rien de ce qui s'était passé la veille au soir, n'avait guère mieux dormi que sa nièce, mais pour un motif différent, offrit son âme à Dieu, s'habilla à la hâte, et, selon sa coutume, sortit du presbytère pour aller lire son bréviaire en se promenant à travers champs, car il pensait que le cœur de l'homme s'élève plus aisément vers le Créateur, au milieu des splendeurs et des merveilles de la création. L'air frais du matin le calma; le spectacle toujours jeune et toujours nouveau des éternelles beautés de la nature lui fit oublier pour quelques instants les préoccupations qui l'obsédaient. Il allait le long des blés, tantôt lisant, tantôt fermant son livre, et s'arrêtant pour méditer cet autre grand bréviaire que Dieu a lui-même écrit avec tout ce qui fleurit et verdoie, avec tout ce qui chante et respire. Il allait, contemplant avec un sentiment de reconnaissance exaltée ces bois, ces prés, ce vallon, ces coteaux, et

il remerciait Dieu qui lui permettait encore une fois de l'admirer et de le bénir dans son œuvre.

Ce moment d'ivresse religieuse fut court : les paysans des environs, qui se rendaient à Saint-Sylvain, ramenèrent bientôt le bon pasteur au sentiment de la réalité. En les voyant tous, jeunes et vieux, filles et garçons, parés de leurs habits de fête, François Paty ne put s'empêcher de faire un triste retour sur lui-même, et il s'en revint soucieux, songeant avec effroi à la collation de Monseigneur, et regardant d'un air contrit ses gros souliers ferrés, ses bas de coton noir blanchis par les années, et sa malheureuse soutane déchiquetée par la faux du temps. De retour à la cure, il gagna sa chambre aussitôt; mais à peine y fut-il entré qu'il faillit tomber à la renverse, en apercevant, étalés sur son lit, une paire de bas de filoselle jouant la soie à s'y méprendre, des souliers à boucles d'argent, une aube resplendissante, enfin une soutane neuve taillée dans un petit drap du pays, qu'avec un peu de bonne volonté on aurait pu prendre aisément pour du Louviers ou de l'Elbeuf. Le bon curé se demanda d'abord si ce n'était pas un rêve, puis, après s'être assuré qu'il était bien éveillé, il toucha tous ces objets l'un après l'autre pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un mirage. Il tenait encore l'aube entre ses mains, et il ne se lassait point d'en admirer les riches broderies, quand tout d'un coup la porte s'ouvrit pour donner passage au vicaire, qui se précipita comme une trombe dans l'appartement et se jeta sur François Paty qu'il enlaça de deux bras de fer.

— Mon ami, qu'y a-t-il? qu'avez-vous, mon bon ami? demanda le curé tout effaré en essayant de se dégager des

étreintes de son vicaire. Mon cher ami, vous m'étouffez ; ne me serrez pas de la sorte.

— Ah! monsieur le curé, quelle surprise! s'écria le vicaire en le serrant plus fort. Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas! C'est plus que la vie que vous me sauvez, c'est l'honneur.

— Mon bon ami, dit doucement François Paty, lâchez-moi, si vous ne voulez que je meure. Voyons, ajouta-t-il après être enfin parvenu à s'arracher aux enlacements d'une gratitude effrénée, qu'avez-vous à parler de surprise et de reconnaissance? En fait de surprise, je doute que la vôtre soit égale à la mienne.

— Ah! monsieur le curé, vous m'avez comblé! s'écria le digne garçon en s'efforçant de porter à ses lèvres la main du pasteur qui s'en défendait.

— Comblé de quoi? demanda celui-ci. De grâce, mon bon ami, expliquez-vous plus clairement; car il m'est impossible jusqu'à présent de rien comprendre à vos discours.

— C'esf pourtant assez clair comme cela, répondit le vicaire en s'examinant complaisamment des pieds à la tête, et en tournant sur lui-même avec l'innocente coquetterie d'une jeune fille qui essaye devant sa mère sa première robe de bal.

— Grand Dieu! s'écria tout d'un coup François Paty dont ce petit manége avait fini par attirer et fixer l'attention distraite : que vois-je? un surplis neuf! *Tu quoque, mi fili!*

— Vous le voyez, monsieur le curé, reprit le vicaire en l'embrassant de nouveau, mais en y mettant cette fois

moins de chaleur et d'emportement, vous le voyez, je me suis paré de vos dons pour venir vous en remercier.

— C'est, ma foi, bien un surplis neuf, répéta le vieux curé en se promenant autour de son vicaire. Ah çà, mais il en pleut donc aujourd'hui des surplis, des aubes et des soutanes! c'est donc comme la manne dans le désert! Tenez, ajouta-t-il en montrant les objets étalés sur son lit, voici ce que je viens de trouver ici en rentrant. Je vous assure, mon bon ami, que vous ne me devez aucun remercîment et que je suis étourdi autant que vous d'une si étrange aventure.

— Comment, monsieur le curé! ce n'est pas vous...

— Non, mon ami, je puis vous l'affirmer, et je croirais à un double miracle, si nous n'étions, vous trop jeune encore et moi trop indigne, pour qu'il nous soit permis de supposer que Dieu ait daigné faire des miracles en notre faveur; à moins pourtant que le bon saint Sylvain, touché de notre peine, n'ait bien vivement intercédé pour nous, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Ne serait-ce pas plutôt la bonne Marthe et mademoiselle Catherine?

— Vous oubliez, mon ami, que les deux pauvres créatures ne sont pas même en état de donner une petite collation à Monseigneur et aux desservants qui seront ici dans une heure. Je dois même vous avouer, qu'en dépit de ma soutane neuve et de votre magnifique surplis, je reste dans un assez vif embarras. Pour parler net, je ne sais véritablement pas comment nous allons nous tirer d'affaire. Un repas de trente couverts, quand nous n'avons même pas la nappe et les serviettes! J'avais compté hier

sur la pêche de Claude; ce malheureux n'a rapporté que deux goujons et une ablette. L'éclat de votre surplis et le luxe de ma soutane ne feront que mieux ressortir l'indigence de notre table. Vous savez le proverbe, mon ami : culotte de velours et ventre de son. Je crains bien que Monseigneur ne se le rappelle aujourd'hui.

Ainsi parlant, le bon curé marchait dans la chambre et s'arrêtait de temps en temps devant quelques pieuses images qui tapissaient çà et là les murailles blanchies à la chaux. Il était occupé depuis quelques instants à contempler une sainte Catherine qui semblait lui sourire, quand le vicaire, qui se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre, jeta tout d'un coup un grand cri.

— Qu'y a-t-il encore? demanda François Paty.

Et, se retournant vivement, il aperçut son vicaire debout, immobile, les mains jointes, dans une attitude extatique, complétement absorbé par ce qui se passait au dehors. Il s'approcha de la fenêtre qui ouvrait sur la terrasse de la cure, et, s'étant penché pour voir ce qui fixait à ce point l'attention du jeune lévite, à son tour il poussa un grand cri, puis il resta dans une muette extase devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

C'est que c'était bien en effet le spectacle le plus merveilleux auquel François Paty pût en ce moment souhaiter d'assister. Il aurait vu le bon saint Sylvain lui-même apparaître dans la cour du presbytère, qu'il n'en eût été ni plus étonné, ni plus ravi, ni plus joyeux Qu'on se figure, sous le dôme des grands marronniers dont la terrasse était plantée, une longue table formée, à vrai dire, de planches étayées par des tréteaux et par des barri-

ques, mais le tout recouvert et caché par une belle nappe damassée dont les plis tombaient jusqu'à terre. Au milieu, se prélassait majestueusement un pâté colossal, flanqué de deux carpes au bleu dont les écailles reluisaient comme une cuirasse d'azur. L'argenterie étincelait à côté de chaque assiette, et çà et là, au milieu des fleurs dont la table était chargée, s'élevaient comme de petites pyramides, des flacons au col allongé. En même temps, un parfum inusité montait de la cuisine de Marthe et se mêlait agréablement aux émanations embaumées d'une fraîche matinée de printemps. Après plusieurs minutes silencieuses, le curé et le vicaire, par un mouvement simultané, tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés.

En cet instant, Catherine entra, souriante et parée, dans la chambre de son oncle.

— Viens, chère fille, viens dans mes bras, s'écria François Paty en l'attirant doucement sur son cœur; car c'est toi, je le jurerais, c'est toi, aimable enfant, qui nous vaux ces surprises et ces enchantements.

Alors la petite vierge, qui pleurait de joie en voyant la joie de son oncle, se prit à raconter, avec un charme toujours nouveau, comment ayant appris le retour du comte des Songères, elle était allée au château de Bigny, et de quelle façon elle avait été rencontrée dans le parc par un jeune homme beau comme un ange et qui devait être un fils de roi.

— Je savais bien, chère fille, dit le curé, que tu étais allée quêter au château de Bigny, mais j'ignorais que le comte fût de retour. Le comte des Songères! ajouta-t-il

d'un air rêveur et comme se parlant à lui-même, il y a eu vingt ans cet hiver... cruel anniversaire et fatal souvenir!

— Vous connaissez M. des Songères, mon oncle? demanda la petite fée.

— A peine, mon enfant : j'arrivais au pays comme il était près d'en partir. Mais, ma Catherine, ce beau jeune homme que tu as pris pour un fils de roi, ne serait-il pas tout simplement le fils du comte des Songères?

— Il se nomme Roger, dit Catherine.

— C'est bien lui, c'est bien son fils, ajouta le vieux pasteur en retombant dans sa rêverie.

— Vous le connaissez, mon oncle?

— Je ne l'ai vu qu'une fois et ce n'était alors qu'un enfant. Ainsi, ma fille, c'est ce jeune Roger qui nous est venu en aide! Sa belle et noble mère me l'avait bien dit, qu'elle lui laisserait, en s'en allant, son cœur, son âme et sa vie tout entière.

— Vous avez connu sa mère, mon oncle?

— Oui, ma fille, répondit François Paty dont les yeux se mouillèrent à quelque triste souvenance; ce fut une martyre sur la terre, et c'est depuis vingt ans un ange dans le ciel.

— Mon oncle, est-ce que c'est vrai ce qu'on dit? est-il vrai que le comte ait tué sa femme, ou qu'il l'ait fait mourir de chagrin?

— Ma fille, répliqua tristement le pasteur, il est ici-bas bien des douleurs et bien des misères, ce n'est point sans raison que cette terre s'appelle la vallée des larmes.

La conversation en était là, et la petite vierge, qui sen-

tait sa curiosité singulièrement éveillée, ne demandait qu'à la continuer, lorsqu'on vit s'abattre dans la cour du presbytère une nuée de robes noires. C'étaient les desservants des paroisses environnantes, qui, partis tous ensemble d'un même point où ils s'étaient donné rendez-vous, arrivaient tous en même temps à la cure de Saint-Sylvain. François Paty s'empressa d'aller les recevoir et de leur faire servir à chacun un bon verre de cidre, tandis que Catherine retournait à l'église pour achever de parer l'autel. En traversant la place, elle fut admirée par tous les paysans qui ne l'avaient jamais vue si jolie, si vive ni si avenante. Le fait est qu'elle était charmante avec sa robe de percale blanche, sa ceinture bleue à bouts flottants, ses grands yeux noirs qui étincelaient sous leurs longs cils, et ses cheveux nattés sous le poids desquels son cou mince semblait plier comme une tige surchargée de fleurs. Elle trouva Claude qui l'attendait à la porte de l'église, sous l'auvent de tuiles moussues.

— Que te voilà belle, Catherine ! s'écria le pauvre garçon en la contemplant d'un air inquiet et d'un regard jaloux.

— C'est toi qui es beau, dit la jolie fille en souriant.

— Tu trouves ? demanda Claude.

— Oui, tu es très-bien ainsi, répliqua la petite fée en rabattant le col empesé qui lui montait jusqu'aux oreilles ; seulement, ajouta-t-elle, tu feras bien de dire à ton père qu'il t'achète une veste neuve, car celle-ci est trop courte depuis deux ans.

— C'est vrai, dit Claude, essayant, mais en vain, d'allonger les manches de sa veste, et regardant avec con-

fusion ses larges mains rouges et ses poignets osseux.

— Ton pantalon aussi est trop court, ajouta Catherine

— C'est vrai, dit Claude, regardant avec tristesse les pieds cyclopéens et les chevilles formidables que son pantalon laissait à découvert. Oui, ajouta-t-il avec des larmes dans les yeux, je suis laid, mais je t'aime et te suis dévoué. J'ai de grands pieds et de longues jambes, mais je m'en sers pour te suivre derrière les haies, quand tu t'en vas seule sur Annette. J'ai de larges mains, mais une fois elles ont servi à te défendre.

— Eh bien! dit Catherine avec un ton de doux reproche, est-ce que je ne t'aime pas, moi aussi? Depuis quelque temps je te trouve un air tout étrange. Allons, viens m'aider à effeuiller des roses sur les marches de l'autel, et tâche surtout de te distinguer au lutrin.

A ces mots, ils entrèrent tous deux avec recueillement dans le temple rustique que le soleil illuminait à pleins rayons.

Cependant le premier coup de la messe venait de sonner, et la foule, qui stationnait depuis le matin sur la place, commençait à s'écouler lentement dans la maison de Dieu. Le père Noirel allumait les cierges. Le vicaire allait, venait, et ne se lassait point de faire admirer son surplis neuf dont l'assistance paraissait en effet tout émerveillée. Le petit Jean éclatait de joie sous sa calotte rouge et dans sa robe neuve d'enfant de chœur que lui avait achetée Catherine. Claude se tenait au lutrin où il assurait le timbre de sa voix. Agenouillée au milieu des pauvres du village, la petite vierge, tout en priant avec ferveur, examinait s'il ne manquait rien à l'ordonnance de la

fête. Monseigneur de Limoges avait fait savoir, par son grand vicaire, qu'il arriverait à l'heure du service divin et qu'il descendrait à la porte de l'église. A dix heures donc, au dernier coup de la messe, tout le monde était à son poste. L'enceinte sacrée regorgeait de fidèles. Les gros bonnets de l'endroit avaient envahi le banc de la fabrique. On ne voyait qu'un banc vide, mais il l'était depuis plus de vingt ans; c'était celui des seigneurs du pays. Le chœur et l'autel étaient encore déserts : François Paty, son vicaire, tous les desservants et jusqu'au petit Jean, l'encensoir à la main, rangés autour d'un dais champêtre, attendaient sous l'auvent l'arrivée du prélat. Il faisait au dehors une de ces journées de printemps qui ajoutent tant d'éclat et tant de parfums à la poésie des solennités religieuses. Les mousses et les lichens crépitaient sur les toits de chaume; les chèvrefeuilles et les sureaux exhalaient leurs plus douces senteurs; le soleil embrasait les vitraux; le ciel souriait à la terre, et les hirondelles joyeuses traçaient de grands cercles autour du clocher.

Il se fit tout d'un coup dans l'assemblée un mouvement aussitôt comprimé; tous les regards se tournèrent vers la porte, tous les cœurs battirent à la fois. Une voiture attelée de deux chevaux venait de s'arrêter devant le porche; Monseigneur de Limoges en descendit, suivi de ses deux vicaires généraux. François Paty s'avança de quelques pas, et s'étant placé entre le dais et le prélat :

— Monseigneur, dit-il avec une touchante bonhomie, en daignant visiter notre pauvre paroisse, vous prouvez bien que vous êtes sur terre le représentant du Dieu ado-

rable qui choisit une crèche pour berceau. Entrez, monseigneur, dans cette humble église : vous y verrez, agenouillés sur votre passage, de braves gens, laborieux, patients, résignés, aimant leur prochain, s'aidant les uns les autres, servant Dieu dans la simplicité de leur cœur, et qui garderont, toute leur vie, un pieux souvenir de la grâce de votre présence. La Saint-Sylvain sera désormais pour ce hameau une double fête; car, à partir de ce jour, monseigneur, vous prendrez place dans nos âmes à côté du saint que nous vénérons.

Telle fut la harangue de François Paty. Si nous n'en connaissons point de meilleures, c'est que nous n'en savons pas de plus courtes.

—Monsieur le curé, répondit l'évêque avec bonté, il est de mon devoir de visiter les paroisses de mon diocèse; ce devoir est cher à mon cœur : je le remplis avec amour. Cependant je veux que vous sachiez, François Paty, que c'est à vous surtout que s'adresse ma visite; c'est à vous seul que revient le peu d'honneur qui doive en revenir. Voilà longtemps que je sais ce que vous valez, et, puisque vous avez constamment refusé les postes plus élevés que je vous ai offerts, j'ai voulu, en venant vous voir au fond de ces campagnes, vous donner un éclatant témoignage de l'estime que je fais de vos vertus et de vos travaux.

— Monseigneur, dit le bon pasteur qui fondait en larmes, je suis récompensé bien au delà de mes faibles mérites. Il me semble que je viens d'entendre la voix du bon Dieu, qui m'a dit : François Paty, je suis content de toi.

— Oui, François Paty, oui, mon digne ami, le bon Dieu

est content de vous, ajouta l'évêque en lui donnant son anneau à baiser.

Après cette petite scène qui avait singulièrement ému les assistants, Monseigneur passa sous le dais et s'avança processionnellement entre deux haies de mains jointes et de fronts prosternés, précédé du vicaire qui portait la croix, du père Radigois qui tenait la bannière de saint Sylvain, et du petit Jean qui marchait à reculons en encensant avec beaucoup de grâce. Au lieu de cette horrible colophane qu'on brûle, en guise d'encens, dans toutes les églises et même dans les cathédrales, Catherine avait eu la poétique idée de mettre des fleurs des champs dans l'encensoir, si bien qu'à chaque coup que donnait le petit Jean, il tombait sur les pas de l'évêque un bluet, un coquelicot, ou quelques brins de véronique et de germandrée. Quand le cortége eut gagné le chœur, Monseigneur alla s'asseoir, à la gauche de l'autel, dans un fauteuil au-dessus duquel on venait d'attacher le dais, puis le service divin commença.

Que la tâche du romancier s'arrête au pied des autels! Nous craindrions, en y touchant, de profaner les sacrés mystères. Toutefois, en notre qualité d'historien fidèle, nous devons raconter un petit incident qui faillit troubler la célébration de la sainte messe.

Tout allait pour le mieux. Les cierges ne coulaient pas trop; la sonnette n'était pas trop fêlée; le petit Jean ne manœuvrait pas trop maladroitement et ne s'empêtrait pas trop souvent dans l'ampleur de sa robe neuve. Pour Claude, il se couvrait de gloire. On pensait généralement dans l'assistance qu'il n'avait jamais chanté d'une façon si remarqua-

ble; au *Kyrie eleïson*, il trouva le moyen de se surpasser. On eût dit qu'au lieu d'un lutrin et de deux chantres, il y avait dans l'église une batterie de canons chargés à mitraille. Tantôt sa voix pleine et majestueuse grondait comme un tonnerre sous les charpentes de la voûte; tantôt, terrible et profonde, elle mugissait comme un torrent dans un abîme; d'autres fois, elle partait comme une bombe et menaçait d'enlever la toiture. Il vint un instant où cette voix magique prit un tel développement, que tous les yeux se tournèrent vers le jeune Noirel, et qu'on se mit à le regarder avec ce sentiment d'admiration mêlée de terreur qu'on éprouverait à voir un équilibriste dansant sur une corde, au-dessus d'un gouffre ouvert sous ses pieds. Mais lui, le brave et digne Claude, sans se laisser intimider par les regards de l'assemblée, jaloux de mériter les suffrages de Catherine, il redoublait de force et d'énergie, sa voix montait toujours, et l'honnête garçon touchait au plus beau triomphe qu'ait jamais pu rêver un chantre de paroisse, quand tout d'un coup... Oh ! amère dérison du sort ! oh ! vicissitudes du lutrin ! oh ! fatalité sans exemple ! Il touchait, disons-nous, au plus haut point de son ambition, il allait poser les colonnes d'Hercule de la voix humaine, quand tout d'un coup il lui échappa ce qu'on est convenu d'appeler un canard. Hélas ! ce ne fut pas un de ces légers canards qui se dissimulent aisément entre les roseaux du rivage; ce fut un de ces canards monstrueux qui suffisent à ruiner l'avenir et la réputation d'un homme. On vit Claude pâlir, son front s'emperla d'une sueur glacée, et le père fut obligé d'achever l'hymne qu'avait commencée le fils.

Quoi donc? que s'était-il passé? un génie malfaisant, aux doigts crochus et aux ongles d'acier, venait-il traîtreusement de serrer la gorge de ce chantre intrépide qui jusqu'alors n'avait jamais faibli? Une mouche étourdie, en s'introduisant dans ce gosier sonore, y avait-elle déterminé un funeste chatouillement? Dieu, qui a posé les limites de toutes choses, avait-il dit à la voix de Claude, comme aux flots de la mer : Tu n'iras pas plus loin? ou tout simplement, Claude, qui n'avait rien mangé depuis la veille, avait-il succombé sous une de ces subites défaillances auxquelles sont exposées, à jeun, les organisations les mieux trempées et les plus robustes natures? Rien de tout cela. Claude, qui croyait Roger bien loin, avait rencontré tout d'un coup le regard de ce jeune homme qui se tenait dans le banc qu'occupait autrefois sa famille, et le malheureux s'était senti fasciné, comme le rossignol par l'œil du basilic. Telle était l'origine du canard dont on parla longtemps dans le pays.

En effet, peu d'instants après l'*Introït*, on avait vu un beau jeune homme, grand, mince, élancé, élégamment et simplement vêtu, traverser gravement la nef et gagner le banc seigneurial. C'était Roger, qui ne fut pas peu surpris, en se retournant aux détonations de la voix du jeune Noirel, de reconnaître le rusé compère qui, quelques jours auparavant, l'avait renvoyé de Saint-Sylvain à la Hachère. Quoique l'assistance fût d'ordinaire très-pieuse et très-recueillie, nous devons convenir qu'elle se montra cette fois passablement distraite, d'abord à cause de la présence de Monseigneur, dont la soutane violette, le camail violet, les gants violets et les bas violets excitaient presque autant

de curiosité que de respect; puis, grâce à Roger, que nul ne connaissait et qui ne tarda pas à attirer sur lui l'attention génerale. Catherine était la seule qui ne l'eût point encore remarqué, quand la petite Paquerette la tira doucement par sa robe et lui dit à voix basse :

« Mademoiselle, mademoiselle, regardez donc là-bas ce joli monsieur; c'est lui qui m'a donné, l'autre jour, trois pièces blanches. »

La petite vierge leva les yeux et rougit comme une rose de Provins, en apercevant Roger. Éclairé en cet instant par un flot de soleil qui tombait d'aplomb sur sa blonde tête, Roger avait l'air radieux d'un archange. Catherine resta quelques secondes à le contempler; puis, le sein ému, elle abaissa les yeux sur son livre de messe.

Pâle, muet, immobile, le front baissé, mais le nez en l'air, car, quelque position et quelque attitude que prît Claude, il était dans la destinée de ce nez en trompette de regarder toujours le ciel, le fils du marguillier dévorait en silence sa honte et ses humiliations. Que devint-il, grand Dieu! lorsqu'il vit Catherine se lever, sa bourse de quêteuse à la main! Quand la petite vierge quêtait, le dimanche, à la messe, il entrait dans les attributions de Claude de la précéder, en criant à chaque station : Pour les réparations de l'église! et plus souvent: Pour les pauvres de la paroisse, s'il vous plaît! Jusqu'à ce jour il avait considéré cette tâche comme un plaisir et comme un honneur; cette fois, en présence de Roger, sous les yeux de cet élégant et beau jeune homme, le pauvre garçon comprit vaguement qu'il allait jouer le rôle d'un niais. Il fallait bien pourtant s'exécuter. Sur un signe de Cathe-

rine, Claude se leva, plus rouge qu'une pivoine, et se prit à marcher devant la petite vierge, écartant la foule et criant de loin en loin, mais d'une voix éteinte et voilée: Pour les pauvres de la paroisse, s'il vous plaît! Arrivé au banc de Roger, il eût voulu pouvoir s'abîmer à cent pieds sous terre. La belle enfant tendit sa bourse avec un sourire, et le jeune gentilhomme y laissa tomber une pièce d'or.

Après l'*Ite missa est*, Monseigneur fut conduit au presbytère avec le cérémonial obligé. Dès lors le digne prélat se montra bienveillant, affectueux, d'une familiarité tout à fait charmante. Il visita la cure, parut enchanté du bon parfum d'ordre et d'honnêteté qu'on y respirait; adressa de douces paroles à tous les desservants, s'entretint avec le vicaire, complimenta Claude sur la façon dont il avait chanté au lutrin; puis, en voyant la petite vierge que lui présentait François Paty:

— Voilà longtemps, dit-il, que j'ai entendu parler de cette aimable et pieuse enfant; je sais que vous êtes, ma chère fille, l'ange béni de ces campagnes. Continuez, ajouta-t-il en donnant sur ses joues purpurines deux petits coup d'une main blanche et potelée, continuez d'édifier votre prochain par vos bons exemples, car rien n'est plus agréable à Dieu que la grâce et la jeunesse sanctifiées par la piété et la vertu.

On pense quelle jolie révérence tira la jolie fille à Monseigneur.

Cependant, après avoir fait un tour de promenade dans le village, le jeune vicomte se préparait à remonter sur son cheval qu'il avait attaché, près du porche de l'église,

à un anneau de fer scellé dans le mur, lorsqu'il vit accourir François Paty qui avait réussi à s'échapper un instant, en apprenant par Catherine que le fils du comte des Songères avait assisté au service divin et qu'il devait être encore dans le hameau.

— Monsieur... lui dit le bon pasteur; mais, s'interrompant aussitôt, il resta muet à le contempler, et ses yeux se remplirent de larmes qui roulèrent silencieusement le long de ses joues.

— Pardonnez-moi, reprit-il enfin avec émotion; j'étais venu pour vous remercier, et voilà qu'en vous voyant je n'ai pu retenir mes pleurs. O mon Dieu! est-ce donc vous que j'ai tenu tout petit enfant entre mes bras? Oui, c'est bien vous, mon Dieu! car vous êtes le portrait vivant de votre noble mère.

— Vous avez connu ma mère? s'écria le jeune homme à son tour ému.

— Elle était belle et bonne comme vous, répondit François Paty en lui prenant les deux mains dans les siennes. Mais, monsieur, vous ne pouvez pas nous quitter ainsi. Venez vous asseoir à notre table chargée de vos dons; votre présence y sera un bienfait de plus.

A ces mots, il entraîna Roger qui se laissa conduire sans opposer beaucoup de résistance. En le voyant, Catherine sentit battre doucement son cœur, et Claude, qui avait la conscience de ses méfaits, alla se cacher tout penaud derrière son père. Roger eut le bon goût de le saluer avec politesse et de n'avoir point l'air de le reconnaître. Sur ces entrefaites, Marthe, le visage illuminé autant par la joie de son âme que par le feu de sa cuisine,

vint annoncer que la collation était servie. Guidé par François Paty, Monseigneur, sans plus attendre, passa sur la terrasse où le suivit un nombreux cortége. A voir Catherine et Roger au milieu de toutes ces robes noires, on eût dit deux jolis pigeons blancs enveloppés par une bande de corbeaux. Les deux jeunes gens se placèrent l'un près de l'autre, au grand déplaisir de Claude, qui se vit relégué au bout de la table, entre le vicaire et le marguillier.

Le repas fut animé par une douce gaieté, que ne gêna point la présence du prélat. Il est à remarquer que, en général, rien n'est plus gai ni plus charmant que ces réunions de curés de campagne. Les cœurs purs et sereins font les esprits joyeux et contents, presque toujours il se cache sous ces robes austères beaucoup de grâce et d'agrément qu'on ne soupçonne pas d'abord et qu'on est tout surpris de découvrir. Monseigneur mangea de grand appétit et fit honneur aux vins du château de Bigny, sans s'inquiéter de savoir comment le pauvre François Paty, avec ses huit cents francs d'appointements, avait pu s'y prendre pour lui offrir un gala si somptueux. En ceci, tous les supérieurs sont les mêmes, les grands ne se doutent jamais de l'embarras qu'ils causent aux petits lorsqu'ils leur font l'honneur de s'asseoir à leur table, et il ne leur viendrait pas à l'idée de se dire que le vin qui rougit leur verre et la tranche de pâté qu'ils ont sur leur assiette ont coûté des mois de privations, des journées d'angoisses, peut-être des nuits sans sommeil.

— Eh bien, messieurs, vous le voyez, disait le prélat en ôtant avec soin les arêtes d'un tronçon de carpe que François Paty venait de lui servir, quelques-uns d'entre vous se

plaignent de la modicité de leur traitement; voilà pourtant le curé de Saint-Sylvain qui, avec ses huit cents francs par an, trouve le moyen d'enrichir les pauvres et de nous donner un royal festin.

— Monseigneur, répondit le vieux pasteur en souriant, c'est que le Dieu que nous adorons est toujours le Dieu des miracles, le Dieu bon et tout-puissant, qui sait, quand il daigne le vouloir, changer l'eau en vin, charger de poissons les filets des apôtres, et multiplier les pains pour nourrir la foule au désert.

Monseigneur sourit, lampa un verre de vin de Bordeaux, eut l'air de comprendre et ne comprit pas. Les desservants, qui avaient gagné un vif appétit en venant à pied de leurs cures respectives à celle de Saint-Sylvain, jouaient de la fourchette à qui mieux mieux. Le marguillier dévorait, c'est le mot. De son côté, le vicaire n'allait pas trop mal. Claude seul ne mangeait pas. Il regardait d'un œil triste et jaloux Catherine et Roger, qui causaient gentiment entre eux, il souffrait de les voir si beaux l'un et l'autre, et il avait envie de pleurer. Son père avait beau dire, en lui donnant un coup de pied sous la table : « Mange donc, fainéant, puisque ça ne coûte rien, » Claude secouait la tête, soupirait et ne mangeait pas.

La collation se prolongea jusqu'au premier coup de vêpres. Monseigneur se leva de table pour se rendre à l'église, où il confirma tout le monde. Cela fait, le prélat monta dans sa voiture et s'éloigna au pas de ses chevaux, après avoir embrassé François Paty, pincé la joue de Catherine, et béni en masse toute la commune agenouillée sur son passage.

Une heure après, Roger s'éloignait, lui aussi, au trot de son cheval, heureux de sa journée et se promettant bien de revenir dans cette cure où il venait pour la première fois de connaître les joies du cœur et d'entendre parler de sa mère.

— Nous nous reverrons, lui dit le bon pasteur qui l'avait acompagné jusqu'au bout du village, nous nous reverrons souvent. C'est le vœu de mon cœur, ajouta-t-il en lui prenant la main ; sachez que c'est aussi la volonté de votre sainte mère qui est dans le ciel.

A dix heures du soir, tout reposait à Saint-Sylvain. Catherine et Claude veillaient seuls. La petite vierge rêvait, accoudée sur l'appui de sa fenêtre ouverte. Claude baignait son chevet de pleurs.

— O mon Dieu ! disait-il avec un morne désespoir ; Dieu, qui les avez faits si beaux, pourquoi m'avez-vous fait si laid ?

Pendant ce temps, Roger suivait lentement le chemin qui mène de Saint-Sylvain au château de Bigny. Il faisait une douce nuit. Les étoiles brillaient au firmament ; la lune blanchissait le sentier, et Roger écoutait chanter en même temps les rossignols dans les haies, l'amour et la liberté dans son âme.

VI

BABIL. AMOUR ET VENGEANCE

Saint-Sylvain et le presbytère avaient repris leur train de vie accoutumé. Chacun était retourné à ses devoirs et à ses travaux, François Paty à ses ouailles, Claude à sa classe où depuis quelque temps il suppléait son père, Catherine à ses broderies, la bonne Marthe aux soins du ménage. Le vicaire avait serré son magnifique surplis; le curé en avait fait autant de sa soutane neuve, de ses bas de filoselle et de ses souliers à boucles d'argent; grâce au petit Jean, les chandeliers de cuivre qui décoraient l'autel étaient rentrés dans leur étui de serge verte; pieds nus, ses cheveux en broussailles, sa gaule à la main et sa robe à mi-jambe, la petite Paquerette promenait, comme devant, ses pourceaux le long des chemins. En apparence, rien n'était changé; mais en y regardant d'un peu près, on aurait pu s'assurer aisément que ce grand jour, que nous avons vu briller sur Saint-Sylvain, avait laissé dans deux cœurs de notre connaissance des traces vives et profondes. Sans parler ici de Roger, et pour nous en tenir au village, on a compris déjà qu'il s'agit de la petite vierge et du fils du marguillier.

Claude ne s'était pas relevé de l'horrible canard qui l'avait si fatalement interrompu au plus beau moment de ses

triomphes. Il savait qu'on en parlait dans le pays, et ne se dissimulait pas que sa carrière de chantre au lutrin s'en ressentirait, en supposant qu'elle n'en restât point entravée. Claude avait des envieux; son éducation, sa position sociale, les écus présumés de son père, la familiarité dont il jouissait auprès de la petite vierge, l'opinion très-accréditée qu'il devait l'épouser un jour et que c'était exprès pour lui qu'achevait de se développer et de s'épanouir cette fleur de grâce, d'innocence et de gentillesse; tout cela faisait que Claude comptait plus d'un ennemi dans la jeunesse de la commune, et qu'en général on ne le voyait pas d'un bon œil. Pour la malveillance qui jusqu'alors avait cherché vainement sur quoi s'exercer, on juge quelle proie ce dut être que cet affreux canard échappé du gosier de Claude! Les jeunes gars, qui le jalousaient, n'hésitèrent pas à déclarer qu'il s'était couvert de honte; les jeunes filles, qui lui en voulaient secrètement de les négliger pour rôder autour de la petite fée, ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que, depuis quelque temps, Claude avait singulièrement baissé. Nous-même, hélas! nous sommes obligé de convenir que, le dimanche suivant, intimidé par le souvenir d'un si grand désastre, il chanta les vêpres de façon à réjouir les méchants, et qu'on fut en droit de se demander, dans la partie désintéressée de l'assistance, ce qu'était devenue cette voix qui, durant deux ans et plus, n'avait point connu de rivales.

Ce n'était ni l'orgueil ni la vanité qui se plaignaient en lui; les gloires de ce monde ne préoccupaient guère ce cœur blessé, agité d'autres soins. Depuis qu'il avait aperçu pour la première fois, à la grille du parc de Bigny, Roger

tenant dans sa main le petit pied de Catherine pour l'aider à sauter sur Annette, Claude avait perdu le repos de son âme; à partir du jour de la Saint-Sylvain, ce sourd malaise, qu'il éprouvait déjà, s'était changé en une maladie qui, pour n'être pas définie, n'en était pas moins douloureuse. C'était comme une flèche invisible qu'il avait au flanc: plus il se démenait pour s'en débarrasser, plus le trait pénétrait avant dans la blessure. De quelque côté qu'il se tournât, partout et toujours il voyait l'image du jeune et beau Roger souriant à Catherine, et le pauvre garçon se débattait avec désespoir sous le sentiment qu'il avait de sa propre laideur. L'idée que ce jeune homme avait désormais ses entrées à la cure, qu'il pouvait y revenir et qu'il y reviendrait à ses heures, cette idée ne lui donnait ni paix ni trêve, et ce qu'il souffrait ne saurait s'exprimer; car ce n'était pas de l'amour qu'il avait pour Catherine, c'était de l'adoration, une adoration naïve et, disons le mot, religieuse. D'un geste, la petite vierge l'eût envoyé au bout du monde; ce n'est point une exagération d'avancer qu'au besoin, et même sans besoin, il se serait bien fait hacher pour elle; nous ne sommes pas bien sûr qu'il n'ait jamais baisé l'empreinte de ses pas. Il l'aimait comme on aime lorsqu'on sait aimer: à son insu, sans y rien comprendre, sans le lui dire à elle, sans se l'avouer à lui; seulement, elle était sa vie, et de même que, par un temps d'orage, nous subissons les influences de l'atmosphère sans songer, pour la plupart, à nous rendre compte du phénomène de la raréfaction de l'air, de même Claude, depuis que Roger lui était apparu, souffrait et s'agitait sans trop chercher à s'expliquer pourquoi. On croira

sans peine que la façon dont il faisait sa classe se ressentait quelque peu des dispositions de son esprit. S'il lui arriva, en ces jours de trouble, de prendre les A pour les B, qu'il lui soit beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé! Tantôt il tombait dans une sombre rêverie dont ses élèves profitaient pour lui tirer la langue et lui faire les cornes; tantôt, l'oreille au vent, l'œil aux aguets, s'il entendait le pas d'un cheval, s'il voyait passer à travers la vitre une vague silhouette, il se précipitait hors de l'école, et le plus souvent, en rentrant, il trouvait la salle vide, les petits drôles s'étant hâtés de décamper et de s'enfuir pêle-mêle le long des buissons. Ce qui prouve combien les préoccupations de l'amour sont incompatibles avec les devoirs du professorat, c'est que, devenus grands, tous ces petits polissons se firent remarquer par une ignorance crasse, et qu'il est à Saint-Sylvain, grâce aux distractions du jeune Noirel, toute une génération hors d'état de lire aucune des belles choses qui s'impriment aujourd'hui : tous braves gens, d'ailleurs, et ne parlant jamais de Claude qu'avec reconnaissance et respect.

Or, tandis que le cœur de notre ami Claude gémissait comme un hibou dans son trou solitaire, le cœur de notre petite fée babillait et gazouillait comme une couvée de pinsons dans une haie d'aubépine en fleurs. Il y a des âmes que les premières atteintes de l'amour portent vers la mélancolie, et chez lesquelles, en s'éveillant, la vie et le bonheur ont des larmes pour premiers sourires; mais qour Catherine, pour cette aimable et vivace nature, ç'avait été comme un de ces gais rayons du matin qui donnent le signal des fêtes de la création et remplissent de

mille cris charmants la vallée, les bois et les coteaux. Cependant, qui nous dit qu'elle aimait, cette enfant? Certes, à l'observer, nul n'aurait pu reconnaître en elle les symptômes du mal étrange que nous avons appelé l'amour. Levée dès l'aube, plus fraîche et plus vermeille que l'aurore, elle égayait aussitôt la maison tout entière de sa joie pétulante, de sa vive humeur et de sa grâce active. C'était comme le réveil d'une ruche ou d'une volière. On la voyait partout en même temps, dans la cour, au jardin, sur la terrasse, à sa fenêtre, bondissante et légère, courant tour à tour de son oncle à sa nourrice, et pareille à l'un de ces jolis oiseaux des tropiques, toujours en mouvement et qui nichent la nuit dans le calice d'une rose. Elle accompagnait le bon curé, quand il sortait, selon son habitude, pour lire son bréviaire à travers les champs; ils allaient l'un et l'autre par les sentiers couverts, François Paty lisant, et la petite fée le tirant à chaque instant par sa soutane pour lui montrer soit un accident du paysage, soit un effet de lumière sur le flanc brumeux des collines, soit une marguerite ou un bouton d'or sur le bord du chemin. Le pasteur se prêtait avec bonté à toutes ces fantaisies et fermait son livre sans humeur; il savait qu'admirer Dieu et le bénir dans les merveilles qu'il a faites, c'est le prier et le glorifier. François Paty avait connu de tout temps sa nièce telle à peu près que nous la voyons aujourd'hui; toutefois, depuis la Saint-Sylvain, il remarquait en elle plus d'enjouement et d'animation. Le digne homme s'en félicitait, et parfois il disait au papa Noirel :

— La visite de Monseigneur a déjà rapporté de doux fruits; car, depuis qu'elle a reçu le sacrement de la confir-

mation, notre chère fille semble avoir redoublé de grâce, de séductions et d'enchantements de tout genre. On la nomme la petite fée dans le pays : c'est qu'en vérité ce nom lui sied à cause du charme véritable que cette petite magicienne jette autour de nous. Pensez-vous qu'il y ait au monde rien de plus charmant? S'il pouvait s'ennuyer dans sa gloire, Dieu se distrairait à regarder cette mignonne créature. J'ai toujours dit que cette enfant était une bénédiction du ciel; mais je dois reconnaître que le sacrement de la confirmation a fécondé tous les germes précieux déposés dans son jeune sein. La visite de Monseigneur aura été pour Catherine comme une de ces journées de soleil et de chaudes brises qui empourprent les pêches de nos espaliers et dorent les raisins de nos treilles.

A quoi, le papa Noirel répondait :

— Plût à Dieu, monsieur le curé, qu'il me fût permis d'en dire autant de mon fils ! Il semble que la Saint-Sylvain ait passé sur lui comme une gelée d'avril sur les bourgeons de mon verger. N'est-ce pas une chose étrange que tout ce qui se rattache à ce saint jour ait été fatal à mon Claude? Vous avez entendu quel canard a fait ce malheureux à la messe, après n'avoir réussi, la veille, qu'à prendre dans la Creuse une ablette et deux goujons. Ce n'est pas tout. Depuis ce jour, que je n'ose appeler funeste puisqu'il a été sanctifié par la présence de Monseigneur, je ne reconnais plus mon fils, et je suis dans la position d'un homme qui, ayant planté dans un parterre des rosiers et des œillets, n'y voit fleurir que des orties et des bardanes. Où j'avais semé le bon grain, je ne récolte que l'ivraie. Claude est triste, sa voix s'éteint, son nez se recourbe outre

mesure. Tandis que votre nièce verdit, que ses joues rougissent et se veloutent comme les pêches en automne, mon fils s'affaisse et sa face se ride comme une nèfle sur la paille. S'il est vrai de dire, monsieur le curé, que vous êtes le plus heureux des oncles, il est juste aussi d'avouer que je suis le plus infortuné des pères. Si je dois convenir, ajouta-t-il un jour, que la présence de Monseigneur a rapporté de doux fruits sous votre toit, convenez, de votre côté, que je n'en ai retiré pour ma part que des fruits bien amers.

— Mon ami, mon cher ami! s'écria le curé, ne parlez pas ainsi; ce serait une impiété de supposer que le passage de Monseigneur puisse être signalé autrement que par des bienfaits. Je reconnais que, la veille de la Saint-Sylvain, Claude n'a pas été très-heureux à la pêche, et qu'en le voyant tirer de sa poche une ablette et deux goujons, je n'ai pu me défendre d'un mouvement de stupeur et de consternation; je reconnais aussi qu'à la messe il lui est échappé ce que vous appelez, je crois, un canard, et que ce canard, tout absorbé que je fusse alors par la célébration du service divin, m'a frappé d'épouvante; un instant j'ai pensé que la voûte craquait et que le clocher allait s'effondrer sur nos têtes. Mais, mon ami, ce sont là de petits accidents qui n'importent guère à la gloire de Dieu ni au bonheur des hommes, et que les évêques n'ont point charge de conjurer. Quant à la tristesse de ce brave Claude, voyons, ajouta François Paty en se grattant l'oreille, est-ce qu'il n'y aurait pas là-dessous quelque affaire de cœur, quelque inquiétude du jeune âge? Noirel, nous en reparlerons. Nos deux enfants ont grandi et se sont élevés en-

semble; j'ai dans l'idée que Dieu bénira leur union. Ils sont pauvres; mais, grâce au ciel, ils ont une dot toute trouvée qu'ils s'apporteront l'un à l'autre, la jeunesse, la santé, la piété, l'amour de l'ordre et le goût du travail. Croyez, mon bon ami, que c'est tout ce qu'il faut pour entrer en ménage, et qu'il en est plusieurs qui se sont établis avec moins.

Pour parler franc, ce n'était point là ce qui préoccupait l'esprit et le cœur de la petite vierge. Quand venait le milieu du jour, et qu'elle avait bien trotté çà et là toute la matinée, alerte, vive, alègre et la bouche épanouie en un frais sourire, Catherine montait dans sa chambre et se mettait à ses broderies, tandis que Marthe, assise auprès d'elle, filait au rouet ou à la quenouille. C'étaient alors des causeries sans fin ou le nom de Roger revenait sans cesse. On commençait d'abord par passer en revue tous les détails de la visite de Monseigneur, puis peu à peu on voyait paraître le blond et beau jeune homme qui finissait bientôt par envahir et par occuper la scène tout entière. Marthe, qui n'avait fait que l'entrevoir, ne s'en était pas moins prise pour lui d'une véritable passion, surtout à cause des trois oies et des deux carpes qu'il avait envoyées, oies et carpes dont Marthe prétendait n'avoir jamais rencontré les pareilles. En outre, il est bon d'ajouter qu'elle n'avait pas été tout à fait insensible à quelques paroles gracieuses que lui avait adressées Roger en s'arrêtant devant sa cuisine. Il fallait les entendre toutes deux causant et babillant, l'une en jouant de l'aiguille et l'autre du fuseau.

— Quelle histoire! disait Catherine; je vivrais cent ans

que je m'en souviendrais jusqu'à ma dernière heure. On m'appelle la petite fée dans le pays; mais, en vérité, ne dirait-on pas un des contes de fée dont tu as bercé mon enfance? Écoute plutôt :

— Il y avait une fois un pauvre curé de village, si pauvre, si pauvre, si pauvre, qu'il n'avait plus de bas ni de soutane, et que sa nièce était obligée de s'en aller quêter par monts et par vaux pour les ouailles et le pasteur. Un jour il arriva que, pensant s'adresser à un seigneur bon et charitable, la nièce du pauvre curé se fourvoya dans le domaine d'un ogre redouté à dix lieues à la ronde. Heureusement, ce jour-là, l'ogre était absent; mais l'intendant, qui ne valait guère mieux que son maître, chassa impitoyablement la petite quêteuse qui s'éloigna, pleurant à chaudes larmes, parce que son oncle n'avait pas de soutane et qu'il n'y avait pas de quoi souper à la maison. Elle pleurait ainsi, assise au pied d'un arbre, quand le fils du roi vint à passer...

— Oui, ajoutait Marthe s'emparant à son tour du récit, et le fils du roi, frappé, ravi, émerveillé de la fraîcheur, de la grâce et de la beauté de cette douce créature...

— Non, disait Catherine l'interrompant; mais touché des pleurs qui coulaient en abondance le long de ses joues, il la pria d'essuyer ses yeux et de lui raconter sa peine; ce que fit aussitôt la nièce du curé, en essuyant ses yeux avec le pan de son tablier. Après l'avoir écoutée...

— Avec admiration... reprenait Marthe.

— Non, mais avec bonté, s'écriait Catherine ressaisissant vivement le fil de la narration, le fils du roi...

— Subitement épris, continuait Marthe, de tant de charmes et de gentillesse...

— Quelle folie! disait en riant la petite vierge ; tu vas me faire croire que le fils du roi, à la première vue, tomba subitement amoureux de la nièce d'un pauvre curé de village!

— Certainement, certainement, répliquait Marthe en faisant tourner son fuseau entre ses doigts ; les choses ne se passent pas autrement dans les contes de fée. Après l'avoir écoutée avec admiration, le fils du roi, subitement épris de tant de charmes et de gentillesse, s'empressa d'envoyer, par un de ses pages, à la vieille nourrice de la belle enfant les trois plus blanches oies de sa basse-cour et les deux plus grosses carpes de ses viviers ; puis, ayant pris par la main la jolie fille, il la conduisit au roi son père qui les maria, et ils vécurent longtemps, et ils eurent...

— Allons, bon! s'écriait Catherine, j'ai cassé mon aiguille.

— Et ils eurent beaucoup...

— Tiens! disait Catherine en penchant sa tête par la croisée ouverte, voici Claude qui paraît sur le pas de sa porte ; je ne vois encore que son nez. Dis donc, Marthe, l'as-tu observé quelquefois, le nez de Claude?

— Et ils eurent beaucoup...

— Laisse donc là tes histoires! s'écriait la petite vierge en se levant pour prendre une aiguille à sa pelote ; tu vois bien que tout ceci n'a pas le sens commun. Comment veux-tu que le roi, qui ne connaît pas la nièce du curé et qui la voit pour la première fois, aille lui donner son fils en mariage? Ce serait bien le moins que ce monarque prît auparavant quelques informations. Et puis, nous

voulions faire un conte de fée, et c'est précisément la fee qui manque à notre conte.

— Que nenni, disait Marthe, la fée n'y manque pas.

— Où donc la vois-tu, nourrice?

— Eh! ma mignonne, je la vois sur ta chaise, répondait la bonne Marthe qui regardait Catherine en souriant.

Tandis qu'elles jasaient ainsi en toute innocence, le fil s'enroulait autour du fuseau, et les fleurs d'un blanc mat s'épanouissaient en relief sur la pièce de batiste que Catherine tenait entre ses doigts. La petite vierge travaillait assise dans l'embrasure de la fenêtre, et, sujet d'éternelles distractions pour Claude, on pouvait voir du dehors sa tête qu'encadraient des bordures de liserons et de pois de senteur. Dans une des encoignures de la croisée, il y avait un nid d'hirondelles, et la couvée, nouvellement éclose, mêlait ses petits cris au babil des deux femmes. Pendant ce temps quelques marmots, trop jeunes encore pour pouvoir assister aux leçons de Claude, jouaient sous le porche de l'église; le vicaire traversait la place d'un air affairé; le petit Jean sonnait la cloche, soit pour l'*Angelus*, soit pour quelque agonie ou pour quelque baptême; un fermier des environs traversait le village au pas de son bidet; de loin en loin un mendiant, courbé sous les ans et sous son bissac, s'arrêtait à la porte du presbytère. Tels étaient les incidents qui interrompaient parfois l'entretien de Marthe et de Catherine. Il n'était pas question seulement de Roger; on parlait bien aussi de Monseigneur, de la Saint-Sylvain et de tout ce qui se rattachait à ce grand jour; mais ce n'étaient qu'autant de détours

pour revenir au jeune et beau vicomte, qui avait joué d'ailleurs un rôle trop important dans cette histoire pour n'en point absorber naturellement toute la partie poétique et tout l'intérêt romanesque; car il faut reconnaître que ce jeune homme, sans y songer et sans le vouloir, avait fait à monseigneur de Limoges une fâcheuse concurrence, et qu'en réalité c'est lui qui s'était trouvé le héros, le lion de la fête.

— Voyons, disait parfois Catherine, M. Noirel et ce bêta de Claude se sont moqués de moi, parce que tout d'abord j'ai cru sérieusement que c'était un prince du sang. Mais toi-même, ma vieille Marthe, ne l'aurais-tu pas cru comme moi? Penses-tu qu'un fils de roi se fût montré pour nous plus généreux et plus charitable? T'es-tu jamais fait une plus magnifique idée d'un dauphin?

— Dame! écoute donc, ma mignonne, répondait Marthe un peu embarrassée, je n'en ai jamais vu, moi, des dauphins; mais ce que je crois pouvoir bien affirmer, c'est qu'il n'est pas de rois ni d'empereurs qui aient de plus belles oies dans leurs poulaillers et de plus belles carpes au fond de leurs étangs.

— Les oies et les carpes ne prouvent rien, disait Catherine; mais as-tu vu ses mains, par exemple? Imagine-toi, Marthe, qu'il a des mains si petites qu'elles tiendraient toutes deux dans le creux d'une main de Claude, et si blanches, si blanches...

— Ah! ma mignonne, s'écriait Marthe, il n'est pas possible que ses mains soient plus blanches que ne l'étaient les plumes de ses oies.

— Si blanches, reprenait Catherine, que j'en étais jalouse en les regardant. As-tu remarqué ses cheveux? Quand le soleil les éclairait, on eût dit des flots d'or ruisselant le long de ses tempes. Ses yeux sont comme deux bluets au milieu d'un champ d'épis mûrs; sa voix est douce comme les soupirs du vent dans les aulnes. Et qu'il a l'air fier et superbe, alors même qu'il parle avec bonté et sourit avec bienveillance! On jurerait que son front attend une couronne. Quant à sa taille, je crois en vérité qu'elle est presque aussi mince que la mienne, ajoutait la petite fée en serrant la boucle de sa ceinture.

— Dame! disait Marthe, on ne peut pas nier que ce ne soit un bien joli monsieur.

— Et si bon! s'écriait Catherine s'exaltant dans sa reconnaissance; si bon, si généreux! faisant le bien sans bruit et avec tant de grâce! Sans lui, nourrice, que serions-nous tous devenus? Un vicaire sans surplis! un curé sans aube! un cellier sans vin! pas un couvert d'argent pour Monseigneur! pas le plus simple caneton à mettre à la broche! Eh bien! il a tout prévu, il a pourvu à tout. Ah! ce doit être le plus noble cœur qui ait jamais battu sous le ciel.

— Oui, ajoutait Marthe après quelques instants de réflexion silencieuse, c'étaient bien certainement les plus grosses carpes que j'aie vues de ma vie.

Quand il avait fini sa classe et congédié ses élèves dont la sortie bruyante remplissait le hameau de cris, de disputes et de tapage, Claude venait prendre part à ces entretiens qui achevaient de lui mettre la mort dans l'âme, car Marthe et Catherine n'y entendaient point malice, et

ne se gênaient pas devant lui pour exprimer leurs sentiments. Il se retirait dans un coin et gardait le plus souvent un farouche silence, d'où la petite fée avait bien de la peine à l'arracher.

— Eh bien! Claude, lui disait-elle de loin en loin, tu es triste; qu'as-tu, mon ami?

Et de temps à autre elle se levait, s'approchait de lui et lui faisait quelque caresse familière, tantôt lui pinçant le nez ou le menton, tantôt plongeant ses mains dans sa jaune et rude crinière. Claude se laissait faire comme un bon chien et tournait alors vers sa petite amie un œil doux, tendre et reconnaissant. Chose étrange! quand il regardait ainsi Catherine, Claude n'était plus laid; son cœur tout entier passait sur son visage, et il y avait dans l'expression de ce regard je ne sais quoi de si adorablement bon que toute sa personne en était comme transfigurée. Son front s'éclairait, ses yeux s'illuminaient, et, par un de ces miracles qu'il n'appartient qu'à l'amour heureux d'opérer, son nez se détendait et prenait insensiblement des lignes plus correctes, moins tourmentées. Malheureusement ce n'était qu'un rayon, ce n'était qu'un éclair, qu'il fallait se hâter de saisir au passage. Du plus loin qu'il voyait poindre l'image de Roger, Claude retombait dans son ombre; son front se voilait, ses yeux s'éteignaient dans leur orbite, et ce diable de nez, comme le poing d'Ajax défiant les dieux, se remettait à menacer le ciel.

Le soir réunissait sur la terrasse de la cure François Paty, le vicaire, les deux Noirel, Marthe, Catherine, tout notre petit monde enfin. Là, on causait encore de Roger;

car, depuis l'apparition de ce jeune homme dans le banc seigneurial, le comte des Songères et son fils étaient l'unique sujet des conversations dans le pays. Tous les souvenirs s'étaient réveillés en foule; on se rappelait qu'en effet la comtesse avait laissé un fils tout enfant, et les anciens du village s'accordaient à dire que ce jeune Roger était la vivante image de sa mère. Marthe et Noirel se souvenaient très-bien d'avoir vu plusieurs fois, le dimanche, à la messe, une jeune dame au front pâle, à la taille brisée, aux yeux brûlés de larmes. Le retour du comte venait d'exhumer et de raviver tous les bruits qui avaient couru autrefois sur la mort de sa femme. François Paty, qui savait seul à quoi s'en tenir, ne s'expliquait là-dessus qu'avec une extrême réserve; mais tout ce qu'il disait excitait au plus haut point la curiosité de Catherine. L'aimable fille pleurait sur la destinée de cette noble créature moissonnée avant la saison, et ce qu'elle entendait raconter du comte des Songères la faisait frissonner d'épouvante.

Cependant, près de quinze jours s'étaient écoulés depuis la Saint-Sylvain; Roger n'avait point reparu. Claude commençait à respirer et à se sentir plus à l'aise. Il se disait que ce jeune homme était sans doute reparti pour l'Allemagne, d'où il était venu, et le seul regret de l'honnête Claude était que l'Allemagne ne fût pas plus loin, au diable, ou pour le moins tout au fond de la Sibérie. Déjà l'on pouvait remarquer en lui une sensible amélioration, et il venait, au grand désappointement des envieux, de ressaisir le sceptre du lutrin, quand tout d'un coup il fut obligé de reconnaître qu'il avait, comme on dit, compté sans son hôte.

On était aux premiers jours de juin. Seule dans sa chambre, Catherine brodait à sa place accoutumée, auprès de la fenêtre ouverte; Marthe, qui la veille avait fait la lessive, était occupée dans le jardin à étendre son linge sur des ficelles. Il faisait une journée brûlante. Le ciel était en feu, les rayons embrasés du soleil tombaient sur la terre comme des flots de métal en fusion. Les oiseaux se taisaient, les fleurs se penchaient sur leurs tiges, les lianes qui encadraient la croisée de Catherine pétillaient et se tordaient comme du sarment dans une fournaise.

Catherine elle-même souffrait. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle se sentait triste, inquiète, nerveuse, agacée. Elle avait laissé sa broderie s'échapper de ses mains, et, accoudée sur l'appui de la fenêtre, ses doigts blancs perdus sous les nattes de ses cheveux, elle rêvait, la belle enfant, nous ne saurions trop dire à quoi; la petite vierge n'aurait pu le dire elle-même. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fallait que la rêverie dans laquelle notre petite amie était plongée depuis plus d'une heure, fût bien sérieuse et bien profonde, puisque Catherine n'entendit pas le galop d'un cheval qui s'arrêta brusquement sur la place de l'église. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants, en relevant sa brune tête, qu'elle aperçut, devant le presbytère, Roger qui n'avait pas encore mis pied à terre et qui la regardait en souriant.

En même temps, Claude, sorti de sa classe comme un loup de sa tanière, se tenait sur le pas de sa porte, l'œil en feu et le poil hérissé.

Si j'avais l'insigne et rare honneur d'être un grand peintre, je voudrais faire un petit tableau de ceci, et je laisse-

rais une toile charmante au lieu d'une page médiocre. D'un côté, l'église rustique, avec son clocher en aiguille et son auvent de tuiles où piétinent, sur le velours bruni des mousses, une bande de pigeons au plumage irisé. En face, le presbytère avec sa fenêtre festonnée de plantes grimpantes; dans l'encoignure, un nid d'hirondelles, et sur l'appui, Catherine accoudée, rêveuse, pareille à l'une de ces belles vierges que les peintres de l'école flamande encadraient dans des guirlandes de fleurs, de fruits et d'oiseaux. Devant la cure, sur la place inondée de soleil, Roger, qui a lâché la bride sur le col de sa monture, contemple, dans une muette extase, la brune et jolie tête, tandis que le cheval, couvert de sueur, fouille de ses naseaux fumants le sable embrasé pour y chercher un peu de fraîcheur. Du côté opposé à l'église, la rue du village, s'enfonçant et se perdant sous des massifs de sureaux et de chèvrefeuilles; quelques poules picorant à l'ombre, autour d'un coq orgueilleux et superbe; sur le seuil d'une porte, Claude, jaloux et l'œil inquiet; enfin, derrière lui, par la porte entr'ouverte, une grappe de minois lutins et barbouillés, guettant le départ du maître pour pouvoir s'esquiver à leur tour et détaler le long des haies, comme une compagnie de perdreaux.

Tandis que Catherine s'entretenait avec Marthe du jeune et beau Roger, Roger, de son côté, avait employé tous ces derniers jours à causer avec lui-même de la petite fée. La gracieuse image l'avait accompagné dans sa retraite, le souvenir des douces joies qu'il avait goûtées à la cure s'était mêlé comme un bon parfum à sa vie solitaire. Ç'avait été, nous l'avons dit déjà, les premières joies de ce

genre qu'il eût connues et savourées; naturellement tendre, son âme en était restée toute heureuse et toute charmée. En se laissant aller au penchant de son cœur, il serait retourné à Saint-Sylvain dès le lendemain de la fête; mais il était de ces esprits contemplatifs qui ne craignent rien tant que de brusquer la destinée, s'attardent volontiers aux débuts de la passion, et se complaisent nonchalamment dans la rêverie du bonheur. D'ailleurs, nous pourrions dire de ce jeune homme ce que nous avons dit déjà de Catherine: rien ne prouvait qu'il aimât, et, s'il aimait, nul au monde n'aurait pu l'affirmer, lui-même moins encore qu'aucun autre. Il est bien vrai pourtant que tout en lui était changé, et qu'autour de lui tout semblait avoir pris une face nouvelle. Cette ardente mélancolie que nous avons signalée plus haut, et qu'avaient développée le silence des champs, la solitude et la liberté, venait de se transformer en un sentiment plus serein et mieux défini; toutes ces jeunes facultés que nous avons vues s'agiter sans but dans le vide et se consumer dans l'isolement, venaient enfin de s'abattre et de se poser comme un essaim d'abeilles sur un parterre en fleurs.

Lorsqu'en relevant la tête, Catherine aperçut Roger, qu'elle n'avait pas revu depuis la fête de Saint-Sylvain, par un mouvement irréfléchi elle croisa ses deux petites mains comme pour prier, et, la bouche souriante, elle resta quelques instants debout, immobile, à regarder le jeune homme qui la regardait. Puis tout d'un coup, s'échappant comme une gazelle, elle descendit quatre à quatre les marches de l'escalier et courut à Marthe qui étendait son linge dans le jardin.

— Marthe, Marthe, s'écria-t-elle, voici M. Roger qui vient d'arriver à cheval. Vite, nourrice, occupe-toi de ton dîner; car, par la chaleur qu'il fait, ce jeune homme ne s'en ira qu'à la nuit tombante et nous ne devons pas lui donner à penser qu'on ne dîne à la cure que lorsqu'il y pourvoit lui-même. Fais de ton mieux, ma bonne Marthe, et je t'aimerai bien, ajouta-t-elle en lui sautant au cou et en l'embrassant avec effusion sur les deux joues.

Sans donner à Marthe le temps de répondre, elle prit sa volée pour aller recevoir Roger qu'elle trouva dans la cour du presbytère. Elle l'introduisit aussitôt dans une grande salle où le soleil ne pénétrait que par la jointure des volets fermés; puis, tandis que le jeune homme s'essuyait le front avec son mouchoir de fine batiste, elle disparut et revint bientôt, tenant à la main une assiette propre et luisante sur laquelle trônait un grand verre rempli de cidre et couronné de mousse petillante.

— Je vous dois la vie, s'écria Roger après avoir vidé le verrre d'un seul trait; j'ai cru que je fondrais en route.

— Oui, dit Catherine, vous voilà tout en nage. Aussi, pourquoi avoir attendu cette journée brûlante? Il a fait si beau et si doux tous ces jours! On vous espérait ici, et, ne vous voyant pas venir, on pensait que peut-être vous ne reviendriez plus. Vous ne vous en retournerez pas par cette chaleur, ajouta-t-elle; vous dînerez avec nous : mon oncle sera tout joyeux de vous voir. Il est parti ce matin pour aller administrer un pauvre malade : nous l'attendons d'un instant à l'autre.

— A quoi pensiez-vous tout à l'heure, accoudée sur votre fenêtre?

— Je ne pensais pas.

— Vous rêviez?

— Je rêvais je ne sais à quoi.

— Je vous ai troublée?

— Oh! non pas. J'étais triste : je crois que je souffrais. Tout d'un coup je vous ai aperçu, et cela m'a fait plaisir. Vous avez été si bon pour nous tous!

— Moi! dit Roger : je n'ai rien fait pour vous. C'est vous au contraire, mademoiselle, qui, sans vous en douter, avez tout fait pour moi. J'étais seul : inutile à tous, inutile à moi-même, je menais au fond de ces campagnes une existence morne et ennuyée. Vous m'êtes apparue, et je ne saurais dire par quel enchantement tout a changé dès lors dans ma vie. C'est donc ici, ajouta-t-il, que s'écoulent vos jours silencieux? Quelle que soit la destinée que le sort me réserve, partout et toujours j'emporterai votre douce image, et je n'oublierai jamais que c'est sous le toit que vous habitez que j'ai pour la première fois entendu parler de ma mère.

Ils en étaient là de leur conversation à peine entamée, quand la porte s'ouvrit sans bruit, et Claude, rasant la muraille comme une chauve-souris, se glissa furtivement à côté de la petite vierge, qui ne put se défendre, en l'apercevant, d'un léger mouvement d'impatience et d'humeur. Ainsi la cruelle enfant, sans songer à mal, commençait déjà à s'irriter de l'assiduité de son vieux compagnon! Il y a dans l'amour, alors même qu'il ne fait que de naître et ne se connaît pas encore, un naïf et monstrueux égoïsme devant lequel le penseur ne s'est jamais arrêté sans un sentiment d'épouvante. Voyez cette jeune et belle créature

elle compte seize années à peine; la grâce réside sur son front et la bonté dans son sourire. Savez-vous que de soins a coûtés cette tête charmante? Elle est l'orgueil du foyer, la joie de la maison : tout s'anime, s'égaye et s'embellit de sa présence. Son père la contemple avec adoration; le cœur de sa mère n'est pour elle qu'un chant de fête; elle a de vieux amis qui la bénissent comme un second printemps dans leur vie. Cependant, vienne à passer un inconnu, et que l'amour, comme une étincelle, jaillisse du choc de deux regards : parents, amis, n'existent plus; le passé n'est compté pour rien; et voici que bientôt, pour cette fille adorée, bonheur et joie de la famille, il n'est désormais au monde qu'un seul être, celui dont quelques jours auparavant elle ignorait le nom et ne soupçonnait pas l'existence. J'ai lu quelque part que l'amour est le premier chapitre du grand livre des ingratitudes.

La présence de Claude changea brusquement le ton de l'entretien. On parla de choses et d'autres, de la visite de Monseigneur, dont le souvenir préoccupait encore vivement les esprits, de la chaleur du jour, de la sécheresse de la saison, de la coupe des foins, des espérances de la moisson et de l'avenir des petits pois. Sur toutes ces questions, Roger trouva le moyen de jaser avec esprit, grâce et gaieté, tandis que Claude, debout auprès de Catherine, muet, immobile, examinait avec un sentiment d'indicible souffrance le costume élégant et l'attitude aisée du jeune cavalier, sa cravate de soie nouée négligemment autour de son col, les mille plis de son pantalon blanc pressés autour de sa taille flexible, l'acier brillant de ses éperons, le cuir souple et verni de ses bottes, une de ses mains gantée comme la

main d'une duchesse, l'autre nue, blanche et délicate, jouant avec un jonc mince et fin que Roger portait en guise de cravache. Tous ces détails n'échappaient pas non plus à la petite vierge, qui, sans y songer, en subissait le charme encore tout nouveau pour elle. Claude souffrait, mais il était là. Que devint-il, quand la porte s'ouvrant tout d'un coup, il vit son auguste père se précipiter dans la salle, les poings fermés, pâle de courroux.

— Ah! pendard! ah! fainéant! c'est donc ainsi que tu fais ta classe? s'écria le marguillier en prenant son fils au collet. Voilà donc, maître gueux, les beaux exemples que tu donnes à tes élèves! Voilà comment tu justifies ma confiance et celle des pères de famille! A l'école, malheureux, à l'école! répéta-t-il en s'efforçant de l'entraîner.

— Papa!... s'écria Claude avec un sourd rugissement.

Sur un regard de sa petite amie, doux et résigné comme un mouton qu'on mène à la boucherie, humble et l'oreille basse comme un chien qu'on renvoie à la niche, il s'essuya l'œil avec sa manche et sortit les mains dans ses poches.

— Pauvre Claude! s'écria Catherine en le suivant des yeux.

— Je sais que vous l'aimez, dit Roger avec un sentiment jaloux.

— Comment ne l'aimerais-je pas? repartit la petite vierge. Je n'ai guère compté de jours où il ne m'ait donné quelque preuve touchante de tendresse et de dévouement.

— Si ce qu'on dit est vrai, repartit Roger, je ne connais personne qui ne s'estimât heureux de vous être dévoué à ce prix.

— Et que dit-on, monsieur? demanda la petite fée.

— Que M. Claude est votre fiancé, répliqua le jeune vicomte, et que vous êtes promis l'un à l'autre.

— Lui, Claude, mon fiancé! s'écria Catherine : pauvre garçon! ajouta-t-elle en souriant.

Dans la façon dont furent dits ces deux mots : *pauvre garçon*, il y avait un démenti si formel donné aux propos qui couraient dans le pays, que Roger en tressaillit de joie, et Catherine lui parut plus belle.

En cet instant on entendit le pas d'Annette qui s'arrêtait à la porte du presbytère, et presque aussitôt l'on vit entrer François Paty qui fut tout joyeux, ainsi que l'avait prédit sa nièce, de trouver Roger à la cure. Il lui serra les deux mains avec affection, et le reste de la journée s'écoula en causeries tendres et familières. On dîna gaiement sur la terrasse. Quoi qu'eût pu faire la bonne Marthe, le repas ne fut guère somptueux; en revanche, les cœurs étaient joyeux et contents. Roger trouva tout délicieux et s'extasia hautement sur les galettes de blé noir que Marthe servit au dessert, ce qui acheva de lui gagner les bonnes grâces de la vieille nourrice. Au coucher du soleil, on alla se promener sur le bord de la Creuse, et quand le jeune vicomte partit pour Bigny, il y avait déjà longtemps que les étoiles scintillaient au plafond du ciel.

Dès lors, il ne se passa point de semaine où Roger ne visitât trois fois au moins le presbytère, sans s'apercevoir pu'il était surveillé de près par maître Robineau, qui ne cherchait qu'une occasion de se venger en même temps du jeune vicomte et de la nièce du curé. Dès les premiers jours qui avaient suivi le retour de Roger au château de Bigny, une sourde inimitié, fondée sur des antipathies ré-

ciproques, s'était établie entre le jeune vicomte et le vieil intendant. Maître Robineau, on le concevra sans peine, n'avait rien qui dût agréer à Roger, et, pour sa part, il n'avait pu voir sans un vif mécontentement l'installation de ce jeune homme dans le domaine où, depuis vingt ans, il jouissait, lui Robineau, d'une autorité à peu près souveraine. A dater du jour où Roger l'avait tancé vertement pour la façon dont il s'était permis de recevoir la jolie quêteuse, ce mécontentement avait pris un caractère plus franc, plus net, plus accusé, et bref, c'était devenu une belle et bonne haine dans laquelle la petite vierge se trouvait nécessairement impliquée. Ajoutez que Robineau, faisant profession de haïr curés et vicaires, ne s'estimait jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait, du fond de son chenil, aboyer après une robe de prêtre.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir rapporter ici la lettre qu'il écrivit, après un mois d'espionnage, au comte des Songères, à Paris.

« Monsieur le comte,

» Je croirais faillir à tous mes devoirs en ne vous instruisant pas des choses pour le moins étranges qui se passent ici durant votre absence. Si votre prompt retour n'y vient mettre bon ordre, je ne réponds de rien, tant le mal a fait de rapides progrès. J'aurais à vous écrire, monsieur le comte, que vos bois, vos fermes et votre château sont en feu, que je ne serais ni plus malheureux ni plus consterné que je le suis à cette heure du coup terrible que je vais vous porter. Vous auriez perdu votre procès que ce serait un petit désastre, comparé à celui dont vous êtes menacé. Le

parti prêtre, ce parti redoutable qui enveloppe la France comme un invisible réseau, est représenté dans ce pays par le curé de Saint-Sylvain, homme intrigant, d'autant plus dangereux qu'il dissimule sous une apparente bonhomie la perversité de son caractère. C'est toujours ce même François Paty de qui vous avez peut-être, monsieur le comte, conservé quelque souvenir; les années n'ont fait que développer les mauvais côtés de son âme. Cet astucieux vieillard, que je soupçonne d'appartenir à la congrégation de Jésus, a su, à force de ruses et de fourberies, se faire aimer de toute la contrée où il exerce une véritable influence; car, pour mieux cacher son jeu, depuis plus de vingt ans qu'il s'est abattu comme un oiseau de proie sur nos campagnes, ce vieux cafard baptise, marie et enterre pour rien ses pratiques. Ce n'est pas tout : joignant l'immoralité à l'hypocrisie, il a chez lui une prétendue nièce qui, sous prétexte de quêter pour les pauvres de la paroisse, s'en va mendiant de porte en porte et fait servir ses dix-huit ans, son frais minois et sa fine taille à la propagation de la foi. Cette petite malheureuse est si bien renommée dans les environs pour les charmes funestes qu'elle jette autour d'elle, qu'on ne l'appelle pas autrement que la petite fée. Cela dit, vous allez voir, monsieur le comte, se dérouler sous vos yeux la plus infâme trame qu'ait jamais ourdie enfant de Loyola. Aussitôt que le bruit du retour de M. Roger s'est répandu à Saint-Sylvain, l'odieux Paty, jugeant avec raison que c'était là une proie facile, a commencé par lâcher sur monsieur votre fils sa prétendue nièce qui est venue le relancer jusque dans ce château, et n'a pas eu de cesse qu'elle ne l'eût attiré dans la cure, ou,

pour parler plus exactement, dans le repaire de son oncle. Il m'en coûte, monsieur le comte, de dénoncer un fils à son père; mais les Robineau n'ont jamais connu que leur devoir. Mon noble père, qui était huissier, avait pour devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Monsieur le comte, les prêtres se sont emparés de l'esprit de monsieur votre fils, et, si vous n'y prenez garde, si vous ne vous hâtez d'accourir, ils s'empareront de tous vos domaines. Déjà c'est le château qui défraye les prodigalités du presbytère. Le jour de la fête patronale de la commune, toutes les robes noires du département, présidées par l'évêque de Limoges, s'étant réunies, pour faire bombance, à la cure de Saint-Sylvain, M. Roger, malgré mes humbles remontrances, a pris part à cette orgie monacale dont, sans vous en douter, vous avez fait royalement les frais. Vous n'apprendrez pas sans une bien vive satisfaction que vos vins ont été trouvés exquis; il ne s'en est bu que trois cents bouteilles. Au dessert, monsieur votre fils, qu'on avait fait asseoir auprès de la petite fée, a payé des aubes, des surplis et des soutanes à tous les vicaires et à tous les curés du diocèse. Vos nappes et vos serviettes me sont revenues dans l'état le plus douloureux; je crois bien qu'il manque quelques couverts à votre argenterie. Ajoutez, monsieur le comte, que depuis que M. Roger fréquente la prêtraille, tout ici marche de travers, et qu'il ne se passe point de jour où je ne me blesse au tranchant de l'epée dont on a dit si judicieusement que la poignée est à Rome et la point partout. Croyez-en votre respectueux et dévoué Robineau ; vos intérêts sont en péril, le sol est miné sous vos pas. Mais tout cela n'est rien encore. Fidèle à l'esprit d'en-

vahissement de l'Église, l'insidieux Paty, désespérant, tant que vous vivrez, d'amener monsieur le vicomte a se dépouiller de ses biens, a eu recours à sa prétendue nièce, qui joue dans cette affaire le rôle de la sirène antique, dont les chants perfides attiraient au piége le voyageur imprudent et charmé. Cette petite coquine a si bien manœuvré que monsieur le vicomte a donné, tête baissée, dans le panneau. Il n'est bruit, à dix lieues à la ronde, que des amours de la nièce du curé et du fils du comte des Songères. Les méchants s'en réjouissent, les honnêtes gens s'en affligent; votre fidèle Robineau, toujours dévoué à la gloire de votre maison, en répand nuit et jour des larmes brûlantes. Tout cela, monsieur le comte, est plus grave et plus sérieux que vous ne sauriez le croire : monsieur votre fils est jeune, il est faible, il aime et se croit aimé. De là au mariage, la distance est facile à franchir. La petite est bien dressée, fort gentille d'ailleurs et ne manquant point d'agréments. Elle et votre fils ne se quittent plus; on les rencontre à toute heure, par monts et par vaux, à pied, à cheval, glissant, comme deux tourtereaux, le long des buissons. Pas plus tard que la nuit dernière, je les ai vus, de mes propres yeux vus, cheminant côte à côte à travers les champs, roucoulant, soupirant, regardant la lune et comptant les étoiles. L'abominable Paty encourage ces folles tendresses, et, pour peu qu'on le laisse faire, il n'est pas douteux que ce jésuitique vieillard ne décide l'héritier de votre nom à conduire sa prétendue nièce au pied des autels, éclairés par les flambeaux de l'hyménée.

» Je vous ai signalé le mal; c'est à vous, monsieur le comte, d'appliquer le remède. Pour moi, quoi que vous

décidiez, j'aurai la conscience d'avoir fait mon devoir avec cette franchise et cette loyauté que j'ai toujours apportées dans la conduite et dans le maniement de vos affaires.

» Recevez, monsieur le comte, l'assurance des sentiments exaltés avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre fidèle et dévoué serviteur,

» CASTOR ROBINEAU, »

(Ex-huissier à Felletin, département de la Creuse).

Cette bombe une fois lancée, Robineau se frotta les mains et se reposa sur l'avenir du soin de sa propre vengeance.

VII

REVUE RÉTROSPECTIVE

Cependant s'il y eut jamais sous le ciel de chastes et pures tendresses, agréables à Dieu et que les anges durent envier, ce furent, à coup sûr, celles que ce vieux scélérat de Robineau venait de dénoncer si grossièrement à la colère de son maître, sachant bien qu'au nom seul de François Paty, le comte des Songères frémirait de courroux. Or, peut-être est-ce ici le cas de raconter succinctement ce qui s'était passé, vingt ans auparavant, entre le curé de Saint-Sylvain et le châtelain de Bigny.

Il y avait à peine quelques mois que François Paty était arrivé dans le pays et qu'il avait pris possession de sa cure.

Tout d'abord il s'était fait connaître par ses bonnes œuvres, et déjà l'on ne s'entretenait à Saint-Sylvain et aux alentours que de son ardente charité, de son évangélique tolérance et de ses vertus adorables. A cette époque, depuis longtemps atteinte du mal qui devait la plonger au tombeau, la jeune comtesse se sentait approcher rapidement du terme de son rude pèlerinage; chaque jour qui s'écoulait lui enlevait un débris d'elle-même. Toutefois, naturellement pieuse et profitant d'un reste de forces expirantes, elle allait encore de loin en loin entendre la messe à l'église de la commune quand son mari était absent, car le comte avait interdit à sa femme cette consolation suprême, plus impitoyable que le bourreau qui ne refuse pas es secours de la religion aux criminels qu'il conduit au supplice. Ce maître dur et cruel devait nécessairement haïr et proscrire autour de lui le culte d'un Dieu venu parmi les hommes pour consoler les affligés et pour affranchir les esclaves. Il arriva qu'un dimanche, après le service divin, la comtesse fut prise d'une telle défaillance, qu'on s'empressa sur-le-champ autour d'elle et qu'on dut la transporter au presbytère. La façon dont son mari en agissait vis-à-vis d'elle n'était dans la contrée un mystère pour personne, tout le monde s'intéressait à cette jeune et belle infortunée. De pieuses sympathies s'établirent aussitôt entre elle et François Paty qui put lui faire plusieurs visites, comme prêtre d'abord, et bientôt comme ami, grâce à l'éloignement du comte des Songères, qui était parti en laissant sa femme sous la surveillance de son fidèle Robineau. François Paty n'était pas seulement le plus excellent cœur qui fût ici-bas, c'était aussi, nous

l'avons dit déjà, une âme tendre et poétique, en même temns qu'un esprit élevé. Il venait de voir sa sœur se faner, elle aussi, et mourir avant l'âge. Bien souvent il avait réfléchi avec mélancolie sur la destinée des femmes; il s'était attendri bien souvent en silence sur ce pâle troupeau d'ombres désolées qui passent en pleurant sur la terre. En l'étayant de l'espérance de la foi, il essaya de relever la fleur mourante, inclinée sur sa tige; peut-être allait-il, à l'aide de cette rosée céleste qui est la parole de Dieu, y rappeler la séve et la vie, quand le comte revint subitement, comme l'orage qui devait achever de la flétrir et de la briser. Sur un rapport de Robineau (nous savons comment ce Robineau s'y prenait pour faire un rapport), M. des Songères, qui avait de tout temps tranché de l'esprit fort et se vantait de ne s'être jamais agenouillé devant une croix ni découvert devant un prêtre, n'eut rien de plus pressé que de faire consigner à la porte du château de Bigny le curé de Saint-Sylvain, et de signifier brutalement à sa femme qu'il n'entendait pas qu'on reçût chez lui des apôtres du fanatisme, des jésuites et des cafards. La comtesse courba la tête, et désormais François Paty dut borner son rôle à prier pour elle.

A quelque temps de là, par une nuit d'hiver, comme il venait de s'endormir après avoir lu son bréviaire, le pasteur fut réveillé en sursaut par de grands coups qu'on frappait à la porte du presbytère. Il se leva et s'habilla à la hâte, pensant que c'était quelque malade qui réclamait son ministère: c'était la comtesse qui se mourait. Emportant avec lui les huiles saintes et l'hostie consacrée, François Paty partit aussitôt sur le cheval qui avait amené

le messager de la triste nouvelle, car, dans ce temps, il n'était pas encore question d'Annette.

Il faisait une nuit affreuse; la bise, chargée d'une pluie glacée, soufflait avec une incroyable violence; le ciel était noir; seulement, à longs intervalles, la lune, perçant les nuées, montrait sa face blafarde et blanchissait le morne paysage. Alors les arbres du chemin prenaient des formes fantastiques; les bouleaux, qui grelottaient dans leur pelisse de satin, ressemblaient à de blancs fantômes, tandis que les chênes, dont les rameaux dépouillés s'entre-choquaient avec un bruit sinistre, avaient l'air d'immenses squelettes agités et secoués par le vent. La Creuse, qui grondait au loin, mêlait son mugissement sourd au tumulte de la tempête. Les sentiers étaient à peine praticables, le cheval découragé refusait à chaque instant d'avancer. François Paty priait avec ferveur et ne sentait ni la pluie ni la bise. — O mon Dieu ! disait-il, faites que j'arrive assez tôt pour aider à mourir cette douce et triste créature qu'il ne m'a pas été permis d'aider à vivre ! — Enfin il aperçut une lumière au prochain horizon, pâle lueur qui ajoutait encore à l'effet lugubre de cette sombre nuit, car, à de telles heures, il n'y a que la douleur qui veille. C'était la fenêtre de la comtesse des Songères, qui brillait ainsi dans les ténèbres comme le phare de la mort. François Paty pressa le pas de sa monture, et bientôt il mit pied à terre au bas du perron, où l'attendait un serviteur qui l'introduisit dans la chambre de l'agonisante. Peu soucieux de l'état de sa femme, le comte était depuis deux jours à la ville voisine, et quoiqu'on l'eût envoyé chercher, il n'avait point encore paru.

La chambre dans laquelle François Paty venait d'être introduit n'était éclairée que par la braise à demi consumée du foyer et par la clarté d'une lampe. On y respirait cette lourde et tiède atmosphère qui pèse au chevet des mourants. Étendue sur son lit, près duquel une servante veillait seule, la comtesse était immobile, plus blanche que les vêtements qui l'enveloppaient déjà comme un linceul. Ses cheveux, amoncelés sur l'oreiller autour de sa tête, faisaient encore ressortir la pâleur de son visage. Elle tenait ses deux bras croisés sur sa poitrine, et l'on aurait pu croire que la vie s'était entièrement retirée de ce corps affaissé, n'eût été le fébrile éclat des yeux tout grands ouverts, qui reluisaient dans l'ombre sur l'albâtre de la figure.

A peine entré, le pasteur demanda si l'on était allé quérir un médecin à la ville; mais, sur un geste de la comtesse, la servante s'étant éloignée aussitôt, la mourante demeura seule avec l'homme de Dieu.

— Mon père, dit-elle d'une voix brève en se tournant vers lui, ma dernière heure est arrivée, la mort est là, je la sens, je la vois. Ce n'est point de mon corps qu'il s'agit: près de paraître devant l'Éternel, je vous ai fait appeler pour m'occuper avec vous de mon âme.

— O ma fille, répondit le pasteur qui s'était assis auprès d'elle, s'il en est ainsi, que la volonté de Dieu soit faite! mais votre âme n'a pas besoin qu'on lui montre le chemin du ciel.

— Vous vous trompez, vous vous trompez, mon père! s'écria l'infortunée avec une fiévreuse ardeur, je ne suis pas ce que l'on pense. Parce que j'ai dévoré mes pleurs et

que j'étouffais mes sanglots, on m'a crue patiente et résignée; moi-même je le croyais, hélas! et voilà que, près de m'éteindre, je sens en moi la jeunesse et la vie qui se réveillent en jetant un cri de révolte. O mon ami, j'ai tant souffert! J'ai tant souffert que mon fils lui-même n'a pu me donner la force de vivre. J'ai passé comme l'ombre, mais je ne puis pas dire que je me suis flétrie comme l'herbe des prés; l'herbe de nos champs s'est fanée au soleil, et pas un rayon n'a lui sur ma journée. Et maintenant, torture non encore éprouvée! si la vertu n'était qu'un mot pourtant? si la résignation était lâche et impie? si le bonheur était le seul but où doive tendre toute créature ici bas? Oh! le bonheur, l'amour! les tendresses mutuelles! les doux entretiens, le soir au fond des bois! les serments échangés à la clarté des nuits étoilées et sereines! Dieu cruel, si tel était le sort que vous me réserviez, pourquoi m'avez-vous fait une âme pour toutes ces félicités? Mon père, prenez pitié de moi; pacifiez mon cœur; délivrez-le, mon père, de l'affreux besoin qu'il éprouve, à cette heure, de blasphémer la destinée et d'insulter aux desseins de la Providence.

Elle parla longtemps ainsi avec la sombre exaltation d'une âme avide de bonheur, et qui, près de quitter la vie, se retourne éperdue vers les rivages qu'elle voit fuir et disparaître sans qu'elle ait pu en approcher jamais. Égarée par le désespoir et par la fièvre qui la consumait, elle laissa déborder les flots d'amertume amassés dans son sein: tout ce qu'elle avait caché jusqu'alors, les maux qu'elle avait endurés, les traitements indignes qu'elle avait essuyés, le long martyre qu'elle avait subi, elle dit

tout en se tordant les bras, et tandis qu'elle parlait, maudissant Dieu et les hommes, outrageant le ciel et la terre, le vent sanglotait aux portes, la pluie fouettait les vitres, les girouettes grinçaient sur leurs tringles, et François Paty, la tête penchée sur sa poitrine, écoutait en priant, rempli d'épouvante.

— Mon enfant, dit-il enfin d'une voix triste et grave, si la vie est mauvaise, ce n'est pas Dieu qu'il en faut accuser. Dieu avait tout fait pour que sa créature fût heureuse : c'est l'homme qui a méconnu les bienfaits et dénaturé l'œuvre du Créateur. Je crois qu'en effet le bonheur est le but vers lequel l'humanité s'achemine et doit tendre, sous peine de faillir à sa mission; mais ce n'est qu'au prix de bien des épreuves et de bien des souffrances qu'elle peut espérer rentrer dans la voie qui doit l'y conduire. Pour sortir triomphante des sentiers de son égarement, il faut qu'elle ait, comme la religion, ses martyrs. Ainsi tout ce qui souffre, gémit et pleure, concourt, sans le savoir, à ce travail mystérieux et divin. Il ne se pousse pas un cri de désespoir qui ne doive avoir un cri de joie pour écho dans l'avenir; il ne se verse pas une larme qui ne doive un jour faire éclore une fleur. Voilà pourquoi la douleur est sainte, pourquoi les larmes sont bénies; car l'humanité est la fille de Dieu. Aimez donc vos tortures au lieu de les maudire. Des temps meilleurs viendront, vous les contemplerez du haut de la vie éternelle, et vous tressaillerez d'allégresse en entendant des chants d'amour et de délivrance monter en chœur de la terre au ciel.

Puis il trouva de douces paroles pour apaiser le tumulte

et les rébellions de cette âme irritée; il versa goutte à goutte sur ce cœur déchiré le baume des consolations chrétiennes. A mesure qu'il parlait, le calme descendait dans ce sein rempli tout à l'heure d'agitations et de tempêtes: déjà le regard humecté brillait d'un éclat moins ardent. Afin de déterminer une crise amollissante, François Paty donna des ordres pour qu'on amenât le petit Roger. En effet, en voyant son fils, qu'elle couvrit de baisers passionnés, la comtesse fondit en larmes, et sa poitrine se déchargea des sanglots qui l'étouffaient. On fut obligé d'éloigner l'enfant, qui, brusquement surpris dans son sommeil et ne comprenant rien à ce qui se passait autour de lui, pleurait, lui aussi, mais sans savoir pourquoi, et seulement parce qu'il voyait pleurer sa mère.

— Mon père, dit celle-ci d'une voix qui commençait à s'éteindre, je suis coupable de mourir. J'aurais dû vivre pour mon fils; je le voulais, je n'ai pas pu. Je me suis desséchée dans l'ennui; le chagrin a brisé mes os; mes forces ont trahi mon courage. Cher et pauvre enfant! que deviendra-t-il? Je sens avec terreur que je lui ai donné mon âme et que je vais lui laisser mon cœur; je sens que le joug de fer qui m'a meurtrie pèsera plus tard sur cette blonde tête. Mon ami, vous veillerez sur lui autant qu'il vous sera permis de le faire. Qu'il ignore toujours ce que j'ai souffert, que ma tombe ne s'élève point comme une barrière entre son père et lui. Parlez-lui de moi cependant; apprenez-lui à chérir ma mémoire. Qu'il sache que je l'ai bien aimé, et qu'il est tout ce que j'ai regretté de ce monde. Vous aussi, ajouta-t-elle en lui tendant sa main sèche et brûlante, vous aussi, je vous

regrette et je vous pleure. Vous avez été bon pour cette infortunée. C'est à vous que je dois de partir calme, sereine et presque joyeuse.

— Ma fille, dit François Paty, il vous reste encore à pardonner à ceux qui vous ont fait du mal.

— Pardonner, mon père, pardonner! s'écria la malheureuse avec une nouvelle explosion de désespoir. Vous ne savez donc pas ce que j'ai enduré! vous ne savez donc pas que, depuis six ans que j'ai franchi le seuil de cette maison maudite, ces lèvres qui vous parlent n'ont pas souri une seule fois; que ces yeux qui vous regardent se sont brûlés dans les larmes; qu'il ne s'est pas écoulé une heure où ce cœur, près de se glacer, n'ait été abreuvé d'outrages! Vous ne savez donc pas, vous ne voyez donc pas que j'en meurs!

— Est-ce là, ma fille, répondit le pasteur, l'âme calme et sereine que vous allez remettre entre les mains de l'Éternel? Le Christ sur la croix a prié pour ses ennemis. Le pardon, ma fille, est divin. C'est l'onde qui lave nos blessures, c'est l'essence qui les purifie; c'est par le pardon seul que l'offrande de nos maux peut devenir un présent agréable à Dieu. D'ailleurs, ô mon enfant! quel être assez vain ou assez parfait oserait se flatter de n'avoir pas à son tour besoin d'indulgence? Pardonnons ici-bas, pour qu'il nous soit pardonné là-haut.

La comtesse demeura silencieuse, et l'on aurait pu voir sur son visage sombre les luttes qui se livraient en elle. Enfin, après quelques minutes de combats intérieurs et de recueillement, ses traits se détendirent, sa figure s'éclaircit, son front parut s'illuminer de l'auréole des élus.

— Pardonnez-moi, Seigneur, et pardonnez-lui comme je lui pardonne ! s'écria-t-elle avec onction en levant ses bras vers le ciel.

Après qu'il eut administré le dernier sacrement en présence de quelques serviteurs agenouillés autour du lit mortuaire, le pasteur demeura seul avec la mourante qui déclinait visiblement. Il avait repris sa place au chevet, et il continuait de répandre de pieuses paroles sur cette âme prête à s'envoler. Quand il s'interrompait pour prier en silence, la jeune femme lui disait d'une voix douce et faible :

— Parlez, parlez, mon père, vos paroles me font du bien.

Alors François Paty, reprenant ses discours, lui montrait le ciel qui s'ouvrait pour la recevoir. La comtesse était calme, et parfois un vague sourire passait sur ses lèvres décolorées, comme si déjà elle voyait blanchir l'aube de la nouvelle vie.

Vers le matin, au moment où la lueur de la lampe pâlissait à la clarté du jour, madame des Songères, qui, depuis plusieurs heures, n'avait pas dit un mot ni fait un mouvement, se dressa tout d'un coup sur son séant, et, les bras tendus, le visage radieux et la voix éclatante :

— Mon père, s'écria-t-elle, voici les anges qui viennent me chercher !

A ces mots, comme un lis brisé qui s'affaisse, elle retomba doucement sur sa couche, et, s'étant penché pour recueillir son dernier souffle, François Paty vit qu'elle était morte.

Presque au même instant, des pas précipités retentirent dans le corridor, la porte de la chambre s'ouvrit brusque-

ment, et le comte entra en habit de chasse, botté, éperonné, le chapeau sur la tête et la cravache au poing.

— A genoux, monsieur, à genoux ! s'écria le pasteur d'une voix foudroyante. A genoux devant Dieu ! à genoux devant ce corps sans vie qui renferma l'âme d'une sainte et d'une martyre ! à genoux devant les dépouilles mortelles de la céleste créature qui vous a pardonné avant d'expirer !

Le comte s'était arrêté au milieu de la chambre, pâle et frémissant de courroux ; mais, dominé par cette voix et comme écrasé par le geste qui l'accompagnait, il se découvrit machinalement, mît un genou en terre et courba le front, tandis que François Paty se retirait lentement, triste, grave et recueilli.

On se souvient que M. des Songères partit le lendemain des funérailles. Rien ne le retenait dans ces lieux qu'il n'avait aucune raison d'aimer, où il se sentait haï et qu'il n'aurait peut-être jamais revus, si, vingt ans après, il ne se fût avisé d'un expédient qui devait le débarrasser, du même coup, de son fils qui le gênait, et d'un procès de famille, qui remettait depuis longtemps en question la propriété du château et du domaine de Bigny.

Je devrais ici parler un peu longuement de cette affaire, en montrer l'origine, en démêler les fils, et, à ce propos, émailler mon récit de quelques fleurs de procédure. Malheureusement, ayant toujours vécu dans une pieuse ignorance et dans une sainte horreur des choses de la chicane, il n'est pas de saute-ruisseau, entré depuis hier seulement dans l'étude d'un avoué ou dans la bauge d'un huissier, qui ne fût plus apte que moi à débrouiller toute cette

histoire. Qu'il suffise de savoir que ce procès était intenté par la propre sœur du comte des Songères, qui s'était mésalliée en épousant un M. Barnajon, homme d'argent, mort depuis peu d'années au champ d'honneur, c'est-à-dire à la Bourse, d'une attaque d'apoplexie causée par une baisse imprévue de fonds. Il paraîtrait que le comte, grand dissipateur en sa jeunesse, avait eu recours plus d'une fois à la caisse du Barnajon, si bien que la veuve, qui appuyait d'ailleurs ses prétentions sur d'autres titres, se crut un beau jour en droit de faire exproprier son bien-aimé frère. Une rupture s'ensuivit naturellement et les hostilités commencèrent. La guerre une fois déclarée, madame Barnajon y apporta d'autant plus d'acharnement que le comte, tout en prenant les écus du mari, s'était amèrement raillé de sa roture, qu'elle-même en souffrait, et que rien ne souriait plus à son orgueil que de rentrer en souveraine dans le manoir de ses aïeux. En outre, elle y était poussée par mademoiselle Malvina, sa fille, grande personne, âgée de dix-huit ans, qui se mourait du désir d'avoir un château seigneurial et d'ajouter un titre à son nom, en attendant qu'elle pût le changer pour celui d'un mari gentilhomme. Un titre et des armoiries, tel était le rêve printanier de mademoiselle Malvina Barnajon.

Cette petite guerre, dont le frère et la sœur faisaient tous les frais, durait depuis plusieurs années, à la vive satisfaction du fisc et des gens de loi. Or, ce n'était pas la seule préoccupation de ce genre qui troublât le comte des Songères dans son ménage d'Allemagne. Il y avait longtemps que son fils avait atteint l'époque de sa majorité. Roger pouvait d'un jour à l'autre demander compte de la fortune

de sa mère ; il fallait même que ce jeune homme fût aussi ignorant ou aussi détaché qu'il l'était des intérêts de la vie positive, pour n'y avoir point encore songé. Toujours est-il que le comte ne pouvait qu'à ce prix se délivrer de la présence de Roger et s'affranchir vis-à-vis de lui de toute responsabilité paternelle. Les choses en étaient là, lorsqu'il lui vint en tête qu'un mariage entre son fils et sa nièce aplanirait toutes les difficultés, le tirerait de tous ces embarras. Marier Roger avec Malvina, lui constituer pour dot le domaine en litige, éteindre ainsi deux dettes à la fois, l'idée était bonne à coup sûr; il ne s'agissait plus que de l'exécuter. C'est à ces fins que M. des Songères partit un beau matin pour la France, et qu'il se rendit à Paris après n'être resté qu'une ou deux journées au château de Bigny. L'entreprise était périlleuse ; mais le comte ne désespérait pas de la mener à bien, d'après la connaissance qu'il avait des faiblesses d'esprit de sa sœur. Quant à la volonté de Roger, il ne s'en souciait nullement, habitué qu'il était à la ployer comme un roseau ou à la pétrir comme un bloc de cire.

Pour en revenir au bon curé de Saint-Sylvain, on s'explique à présent la joie qu'il ressentit en apprenant le retour de Roger, son émotion en voyant ce beau jeune homme qu'il avait une nuit tenu tout enfant entre ses bras. Il avait pensé bien souvent à lui, depuis cette nuit de lugubre mémoire; bien souvent il s'était demandé où les vents avaient poussé ce frêle rameau séparé de sa tige; il avait bien souvent appelé les bénédictions du ciel sur cette jeune tête qu'il se souvenait d'avoir pressée contre son cœur, tout humide et toute brûlante des pleurs et des baisers de sa mère. On

comprend l'empressement qu'il mit à l'attirer à la cure, avec quelle sollicitude il dut étudier cette âme et cette intelligence dont le soin et la direction lui avaient été solennellement confiés, avec quel charme il dut reconnaître chez ce jeune homme les vertus de l'adorable créature dont il avait reçu autrefois les derniers adieux et le dernier soupir. Quant à la possibilité d'un amour entre sa nièce et le fils du comte des Songères, le pauvre saint homme n'y songea même pas. La petite vierge ne lui représentait qu'un enfant, et d'ailleurs il y avait sous les cheveux blancs du pasteur autant de candeur et d'innocence que sous la brune ou blonde chevelure de Catherine ou de Roger.

VIII

JOURS HEUREUX

Maintenant, si l'on demandait par quel enchantement il arriva que ces deux jeunes gens s'aimèrent, je demanderais à mon tour par quel enchantement il aurait pu en arriver autrement. Dans la situation où se trouvait Roger, rêveur, ennuyé, solitaire, tourmenté par sa jeunesse qu'irritaient le silence des champs et l'éclat de la verte saison, turbulent, inquiet, ne sachant que faire de l'activité de son être et de la liberté que lui laissait l'absence de son père, ce jeune homme devait nécessairement aimer la première femme un peu heureusement douée que le hasard jetterait

sur son chemin. Depuis son retour, il n'avait encore entrevu que des vachères et des gardeuses de moutons, beautés champêtres que toute l'imagination du héros de la Manche n'aurait pas suffi à transformer en Dulcinées, lorsqu'il rencontra la petite fée. C'était plus qu'il n'en fallait pour occuper cet esprit qui ne cherchait qu'une distraction, pour enflammer ce cœur qui n'attendait qu'une étincelle. Quant à l'amour de notre petite amie, il s'explique si naturellement qu'on peut se dispenser d'insister là-dessus, surtout si l'on songe que Claude était ce que Catherine avait connu jusqu'alors de plus séduisant. Ils s'aimèrent d'abord sans le savoir et sans y rien comprendre. Comme deux ruisseaux, pareillement clairs et limpides, qui mêlent leurs eaux et n'offrent plus qu'une nappe de cristal où le ciel se mire, ces deux enfants mêlèrent peu à peu leurs idées et leurs sentiments, et bientôt leurs âmes se fondirent en une seule, si pure et si transparente, qu'on aurait pu voir l'amour s'y former comme une perle au fond. On eût dit que Dieu les avait créés l'un pour l'autre, à ce point qu'au bout d'un mois à peine, ils pensaient avoir grandi ensemble, joué autour du même berceau et ne s'être jamais quittés. Sans doute il y avait loin de la grâce naïve de la petite vierge à l'exquise élégance du jeune vicomte; mais Catherine joignait à un vif instinct des choses poétiques une distinction naturelle qui lui venait du cœur, et c'était précisément le parfum agreste et même un peu sauvage qu'elle exhalait qui ravissait Roger, tandis qu'au contraire l'aimable et simple fille s'était laissé prendre au charme plus correct du brillant cavalier. C'est ainsi qu'il y avait entre eux, dans une

mesure à peu près parfaite, les contrastes et les rapports qui nouent les sympathies et cimentent les tendresses mutuelles; ils se complétaient l'un par l'autre.

Savez-vous rien de plus gracieux et de plus charmant que les débuts de la passion entre deux jeunes cœurs qui frissonnent en même temps au premier souffle de l'amour, comme deux fleurs à peine écloses qui s'entr'ouvrent à la même brise et s'épanouissent au même rayon matinal? Premiers tressaillements des âmes virginales! trouble mystérieux des sens qui s'ignorent! frais enchantements des premières rencontres! premiers bégayements du bonheur! Il n'est pas, dans l'atmosphère étouffée des cités, de retraite si triste et si sombre qui ne puisse s'égayer et s'éclairer à la lueur de ces douces joies; mais ceux-là seuls en connaissent l'ivresse, qui les ont goûtées sous un ciel vaste et pur, qui les ont mêlées à toute la nature et les ont imprégnées de la senteur des bois. Heureux donc les amants qui ont abrité dans le creux des vallées le poëme de leurs tendresses! Ils auront beau vieillir; il est des parfums qui rappelleront autour de leur front incliné tout un essaim de rêves dispersés, et les concerts de la création leur arriveront encore, au déclin de la vie pâlissante, comme un écho lointain des hymnes de leur jeunesse.

Ce furent en effet d'heureux jours. La saison était belle. Roger partait à cheval au lever du soleil, et mesurait en quelques heures la distance de Bigny à Saint-Sylvain, tandis que Catherine, éveillée, elle aussi, dès l'aube naissante, allait tour à tour de sa croisée à la porte du presbytère, et parfois s'aventurait furtivement jusqu'aux abords du sentier d'où elle pouvait voir Roger poindre

comme une étoile au détour de la haie. Celui-ci allait toujours escorté de ses chiens, qui, habitués déjà aux caresses de Catherine, ne manquaient jamais, aux approches du village, de prendre les devants et de courir à la jeune fille, du plus loin qu'ils l'apercevaient, pour gambader autour d'elle et lui lécher les mains et les pieds. Chacun de ces jours passait comme un songe, je ne saurais trop dire comment. Voici pourtant de quelle façon s'écoulèrent quelques-unes de ces journées : ce ne furent ni les moins enchantées ni les moins charmantes.

C'était peu de temps après la Saint-Sylvain; Roger n'avait encore reparu que deux ou trois fois à la cure. Un dimanche, à la sortie de la messe, au moment où Claude, tout fier d'une veste neuve et d'un pantalon neuf qu'il avait arrachés à l'avarice du papa Noirel, s'approchait de Catherine pour la reconduire au presbytère, le jeune vicomte, qui venait, lui aussi, d'assister au service divin, offrit le premier son bras à la petite vierge, qui l'accepta en rougissant de plaisir. Comme ils traversaient la place, ils se mêlèrent à un groupe de fillettes et de garçons, attroupés autour d'un colporteur qui avait étalé en plein soleil sa balle de livres, de chapelets et d'images enluminées. Après avoir acheté bon nombre de chapelets et d'images qu'il distribua gracieusement à la galerie émerveillée de ces largesses, Roger se mit avec Catherine à feuilleter les trésors éparpillés de la bibliothèque ambulante. Entre autres chefs-d'œuvre, on y voyait : *Victor ou l'Enfant de la forêt*, *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, *Cartouche et Mandrin*, *Rinaldo Rinaldini*, *les Amours de lord Byron*, *les Aventures galantes de la*

famille Bonaparte, puis, pâles fleurs poussées sur du fumier, *Estelle et Némorin*, *la Bergère des Alpes*, *les Incas*, *Gonzalve de Cordoue*. Je suis obligé d'avouer que mon héros et mon héroïne étaient à peu près étrangers l'un et l'autre à toute espèce de littérature. L'éducation de Roger avait été singulièrement négligée; les lectures de Catherine s'étaient bornées jusqu'à présent à quelques volumes de piété. Cependant, pour les natures fines et délicates, quoique peu ou point littéraires, les livres ont un parfum qui les trahit tout d'abord, à quelque page qu'on les ouvre. Ainsi la nièce de François Paty venait de fermer successivement une demi-douzaine de ceux-là, après n'avoir fait qu'y toucher, quand elle parut tout d'un coup absorbée par un de ces ouvrages qu'elle avait pris sans choix, au hasard.

— Que lisez-vous donc, mademoiselle, demanda Roger, qui vous charme à ce point et vous attache ainsi?

Ce volume que tenait la petite vierge, imprimé sur papier à sucre, avec des têtes de clous, et *orné* de gravures qui avaient du moins sur certaines illustrations modernes l'avantage d'un sentiment simple et naïf, ce volume, dis-je, qui absorbait de la sorte la jolie fille, s'appelait tout bonnement *Paul et Virginie*. Adorable poëme, charme de tous les âges! Catherine, en l'ouvrant, était tombée sur le passage où les deux beaux enfants vont demander la grâce d'une pauvre esclave qui s'est enfuie de chez son maître, et, dès les premières lignes de ce touchant récit, sous le soleil de juin qui tombait d'aplomb sur sa tête, elle s'était sentie, comme par enchantement, enveloppée d'ombre et de fraîcheur.

— Oh ! s'écria-t-elle, je voudrais avoir ce livre.

— Eh bien ! répliqua Roger, nous allons l'acheter et nous le lirons ensemble.

Puis, ayant découvert dans le restant de la collection d'images un portrait passablement laid qui était censé représenter saint Claude, il l'offrit en présent au jeune Noirel qui se tenait près de Catherine, immobile et droit comme une perche.

— Je vous dois bien cela, lui dit-il, pour la façon si obligeante dont vous m'avez un jour indiqué la route de Saint-Sylvain.

C'était la première fois que Roger faisait allusion à ce petit épisode. Claude rougit et resta bouche béante, les yeux baissés sur l'image qu'il avait prise machinalement.

— C'est drôle, dit Catherine, ça te ressemble.

A ces mots, elle et Roger partirent d'un éclat de rire, et tous deux se dirigèrent gaiement vers la cure, la petite fée au bras du jeune des Songères, avec son livre dans la poche de son tablier, tandis que le malheureux Claude marchait derrière, portant d'un air penaud son patron à la main.

Ainsi qu'on en était convenu, le doux livre fut lu en commun, c'est-à-dire que Roger le lut à haute voix, pendant que Catherine brodait et que Marthe filait sa quenouille. Quant au bon curé, les devoirs de son ministère ne lui laissaient guère le temps de s'attendrir sur des infortunes imaginaires. Ces lectures se faisaient tantôt dans la salle du presbytère, tantôt sous les marronniers de la terrasse. Vous voyez d'ici ce petit tableau d'intérieur :

Roger lisant, Catherine jouant de l'aiguille, Marthe faisant tourner son fuseau, les chiens de chasse couchés, le museau entre leurs pattes, aux pieds de la petite fée, qui suspend de loin en loin son travail pour les flatter de sa main caressante, Claude enfin, qui a réussi à tromper la surveillance de son père et à s'échapper de son école, entrant à pas de loup et allant s'asseoir derrière la chaise de la jolie brodeuse. Je ne pourrais dire si Roger lisait mal ou bien : tout ce que j'en sais, c'est qu'il lisait simplement et que sa voix allait droit au cœur de notre petite amie. Pour Catherine et pour Roger, ce livre fut comme une coupe enchantée où leurs lèvres se rencontrèrent, comme une source d'eau vive où leurs âmes se plongèrent en même temps et se confondirent. Dans leur pensée, ils se substituaient l'un et l'autre aux deux héros du gracieux poème, et, bien qu'ils ne se connussent que depuis quelques jours seulement, ils se plaisaient, chacun de son côté, à établir de mystérieux rapports entre leur destinée et celle des deux enfants dont ils apprenaient l'histoire. Par la naïveté des remarques et des réflexions qu'elle émettait fréquemment, Marthe aidait encore à ces réflexions.

— Ah! ma mignonne, disait-elle de temps en temps en interrompant le lecteur, il me semble que je te vois avec M. Roger, vous promenant ensemble dans nos bois.

— Pourquoi pas avec moi? s'avisa une fois de demander Claude, qui, ayant grandi avec Catherine comme Paul avec Virginie, s'indignait de voir son rôle usurpé par un étranger.

— Dame! répondait la vieille nourrice, c'est que

M. Paul n'avait pas l'honneur, comme toi, de chanter au lutrin et d'apprendre à lire à la jeunesse de son village.

— Ce n'est pas une raison, répliquait Claude plus rouge que la crête d'un coq.

— Écoute donc, mon garçon, ajoutait Marthe, je ne prétends rien ôter à tes mérites; cependant m'est avis que M. Paul ne devait pas avoir le nez tourné comme le tien.

— Ce n'est pas une raison, répétait Claude en serrant les poings.

— Allons! allons! disait Catherine, plus rouge à son tour qu'une fleur de grenadier, vous oubliez que nous ne sommes point à l'île de France et que la Creuse coule à deux pas d'ici. Laissons ces enfantillages et reprenons notre aimable récit.

Ce petit roman est une poétique image de la vie; comme le matin de l'existence, les premières pages sont remplies de fraîcheur et d'harmonie; les dernières sont voilées d'un crêpe funèbre. A mesure qu'on approchait de la catastrophe, la voix de Roger s'amollissait, le sein de Catherine se soulevait; Marthe priait Dieu pour qu'il apaisât les flots de la mer en courroux, et Claude couvait la petite vierge d'un œil ardent, prêt à s'élancer pour l'arracher à la fureur des vagues. Lorsqu'on vit, spectacle digne d'une éternelle pitié! une jeune demoiselle paraître à la poupe du Saint-Géran, Marthe et Catherine laissèrent tomber, l'une son fuseau l'autre son aiguille, et lorsqu'enfin, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux levés au ciel, comme un ange prêt à s'envoler, Virginie fut emportée par une lame, les deux femmes éclatèrent en sanglots, et Roger lui-même

ne put retenir ses pleurs. Pour Claude, à ce moment suprême, il se jeta sur la petite vierge et la pressant entre ses bras :

— O ma Catherine, moi, je t'aurais sauvée! s'écria-t-il avec une expression de tendresse ineffable.

— Oui, mon ami, oui, je le crois, répondit doucement Catherine, touchée jusqu'au fond de son cœur de ce mouvement du bon Claude.

A ces lectures qui avaient absorbé deux ou trois journées, succédèrent les longs entretiens auxquels François Paty venait mêler sa parole indulgente et bonne. Le vieux curé ne se lassait pas de voir à la cure ce jeune Roger qu'il avait d'abord aimé en souvenir de sa noble mère. Il se plaisait à les rassembler, sa nièce et lui, sous un même regard. Ils allaient ensemble, à la chute du jour, se promener tous trois, soit dans la vallée, sur le bord de la Creuse, soit le long des blés jaunissants, soit sur la pente des coteaux d'alentour. François Paty marchait entre les deux enfants, et c'était une chose charmante à voir que cette tête blanche et souriante entre ces deux jeunes fronts rêveurs et recueillis. Il leur parlait de Dieu, de la nature, des devoirs de la créature ici-bas. Parfois il les faisait asseoir auprès de lui sur un tertre vert, et là il leur lisait quelque passage de la Bible. Pendant ce temps, l'horizon s'empourprait des feux du couchant, les brises du soir se levaient, on entendait au loin le chant mélancolique des pâtres, mêlé aux mugissements des bœufs qui retournaient lentement aux étables. Il leur parlait aussi de leurs mères qu'ils avaient perdues l'un et l'autre. Il disait leurs grâces, leur bonté, leur piété, et quel suave parfum elles avaient exhalé en passant sur

la terre. Puis, il voulait que Roger parlât à son tour. Roger racontait alors de quelle façon il avait été élevé, son enfance silencieuse et sa jeunesse solitaire. Il disait aussi ce qu'il avait vu et observé pendant ses voyages, les vieilles cathédrales d'Allemagne, les vieux châteaux sur les rives du Rhin. Catherine se plaisait à tous ces discours, et François Paty recevait avec une joie secrète les révélations de cet aimable cœur. Ils s'arrêtaient souvent pour consoler quelque douleur et soulager quelque infortune. C'était tantôt quelque mendiant assis sur le bord d'un fossé, tantôt quelque petite fille qui s'en allait, comme Paquerette, pieds nus et cheveux au vent. Complice de la charité de l'oncle et de la nièce, Roger faisait bénir dans la contrée le nom que le comte y avait fait si longtemps détester; le fils acquittait les dettes du père, et déjà la haine, qui, comme une rouille, rongeait ce nom depuis plus de vingt ans, commençait à disparaître sous une averse de bienfaits. Enfin, quand les étoiles s'allumaient au ciel et que les rainettes chantaient entre les roseaux des étangs, ils reprenaient le chemin du presbytère, où Marthe avait préparé une petite collation. Il y avait encore là, autour de la table frugale, chargée de crème, de fraises et de cerises, une heure de bonne causerie et de douce intimité. Puis Roger montait à cheval et s'en retournait à Bigny, chaque fois plus heureux et meilleur.

Ainsi coulaient les jours, et, tandis que Claude dépérissait de tristesse et d'ennui, les deux beaux jeunes gens s'abandonnaient au charme qui les attirait l'un vers l'autre, lorsqu'il arriva qu'un soir quelques paroles de François Paty remplirent de trouble la petite vierge et commencè-

rent à l'éclairer sur l'état de son propre cœur; car jusqu'alors la naïve enfant n'avait même pas soupçonné ce qui se passait en elle. Un soir qu'ils se promenaient tous trois en suivant le cours de l'eau, je ne sais comment il se fit que Roger vint à parler de l'absence prolongée du comte des Songères et de son retour qu'il présumait devoir être prochain. Il faut dire d'abord qu'entre Roger, François Paty et Catherine, il n'était jamais question du comte. Le vieux pasteur y mettait une discrétion qu'il est facile de comprendre; de son côté, Roger, qui ne pensait à son père qu'avec un vague sentiment de terreur, et qui d'ailleurs le sentait peu aimé dans le pays, se gardait bien de mêler cette ombre au tableau de ses félicités; quant à Catherine, dans le chaste enivrement de ses sens ravis, elle ne se souciait guère de savoir s'il était en ce monde un autre être que son oncle et Roger. A quelles destinées ce jeune homme était-il réservé? Quelle cause l'avait ramené, après vingt ans d'absence, au château de Bigny? Devait-il s'y fixer ou reprendre bientôt la route d'Allemagne? Était-il libre enfin et maître de ses jours? Autant de questions que la petite vierge ne songeait pas à s'adresser. Pour elle la vie n'avait qu'une heure, l'heure où ce jeune homme était là; Roger s'oubliait dans la même ivresse; et le bon curé, qui avait en dehors de son ministère toute l'insouciance et tout le laisser-aller d'un enfant, n'était rien moins que propre à mettre ces deux jeunes gens dans le chemin de la réalité En parlant de son père, le jeune des Songères, sans s'en douter, introduisit forcément le pasteur dans le vrai de la situation.

— Mon jeune ami, lui dit François Paty avec un senti-

ment de tristesse, je crois devoir vous avertir que le retour de M. le comte mettra nécessairement un terme à nos relations. Il faudra ne plus nous voir, ou tout au moins nous voir plus rarement,

A ces mots, les deux jeunes gens s'arrêtèrent simultanément et regardèrent le pasteur d'un air effaré.

— Pourquoi donc, mon oncle? demanda la petite vierge.

— Pourquoi voulez-vous, monsieur le curé, demanda Roger, que le retour de mon père change quelque chose à notre intimité?

— Ne m'interrogez pas, mes enfants, répondit François Paty en leur prenant à chacun une main. Apprenez seulement, mon jeune ami, ajouta-t-il en s'adressant à Roger, apprenez que, M. le comte une fois de retour, vous ne sauriez, sans le désobliger, sans l'irriter peut-être, continuer vos visites à la cure, et que moi-même je me serais fait un scrupule de vous y attirer, si je n'avais eu à remplir vis-à-vis de vous les dernières volontés de votre sainte mère.

— Mais, monsieur le curé, s'écria le jeune homme avec un léger mouvement d'impatience, qu'importe à mon père que je vienne une fois la semaine m'asseoir à votre table et me reposer sous votre toit? Je suis libre d'ailleurs et maître de mes actions, ajouta-t-il d'un ton résolu.

— Mon ami, répliqua le pasteur, je souffrirai sans doute de ne plus vous voir, mais je ne veux ni ne dois être un sujet de discorde entre vous et M. votre père. Il me restera la consolation d'avoir accompli les devoirs que m'avait légués votre mère avant d'expirer. Je vous ai parlé d'elle, j'irai bientôt lui parler de vous.

— Monsieur le curé, ajouta Roger d'une voix ferme, c'est sous votre toit que j'ai, pour la première fois, entendu parler de la chère créature qui m'a donné la vie; c'est vous qui le premier m'avez appris à la connaître et à l'adorer. Vous m'avez accueilli avec bonté; c'est à vous que je dois d'avoir goûté le bonheur d'aimer et de me sentir un peu aimé. Je veux donc que vous sachiez bien qu'il n'est rien au monde qui puisse m'empêcher de franchir le seuil de votre porte, à moins que vous-même ne me l'interdisiez.

— Mais, mon oncle, il me semble... balbutia Catherine d'une mourante voix.

— Allons, allons, mes chers enfants! s'écria François Paty en souriant avec mélancolie, pourquoi troubler ainsi cette douce soirée? Nous sommes ingrats envers Dieu qui nous la donne. A quoi bon d'ailleurs nous inquiéter de l'avenir? L'homme passe comme l'eau de cette rivière, sans savoir aujourd'hui où il sera demain. La grande affaire est de bien mériter de l'Éternel, pour qu'il réunisse dans le ciel les âmes qui se sont aimées sur la terre.

Quoi que pût dire le vieux pasteur, la promenade s'acheva tristement, et plus d'une fois la petite fée se détourna pour essuyer furtivement ses grands beaux yeux de velours noir. De retour au presbytère, quand Roger fut parti, moins léger et moins joyeux que d'habitude, elle accabla de questions son oncle, qui, n'étant plus gêné par la présence du jeune vicomte, raconta vaguement ce qui s'était passé, par une nuit d'hiver, vingt ans auparavant De peur de flétrir cette âme en sa fleur, il adoucit et voila autant qu'il le put la sombre réalité; mais il en dit assez pour laisser entrevoir à sa nièce quel homme c'était déci-

dément que le comte des Songères, et de quelle haine ce cœur hautain et cruel devait encore être animé contre le curé de Saint-Sylvain.

— Mais, mon oncle, s'écria Catherine, tout cela ne saurait empêcher M. Roger de revenir de temps en temps à la cure. M. Roger l'a dit avec raison : il est libre et maître de ses actions.

— Ma fille, répliqua François Paty en branlant la tête, ce jeune homme est moins libre qu'il ne le croit; c'est une âme tendre et faible qui sera brisée, je le crains bien, par la volonté de son père, ainsi que le fut celle de l'infortunée comtesse. Allons, va dormir, mon enfant, et que Dieu t'envoie de doux rêves! ajouta-t-il en la baisant au front.

Rentrée dans sa chambre, Catherine ferma violemment sa fenêtre au nez de Claude, qui, debout contre un des tilleuls dont la place de l'église était plantée, poussait des soupirs à soulever l'Atlas; puis, s'étant jetée sur son lit, la pauvre enfant fondit en pleurs. Premières larmes de l'amour, plus pures que les gouttes de rosée qui emperlent le matin les pétales embaumés des lis, et que les anges durent recueillir dans des coupes d'opale et de saphir!

— Bonté divine! qu'y a-t-il, mon enfant? s'écria la vieille Marthe en la prenant entre ses bras.

— Ah! nourrice, nourrice! s'écria la petite vierge, nous allons être séparés comme le furent Paul et Virginie.

Marthe eut bien de la peine à comprendre, et lorsqu'enfin elle eut compris la cause de ce grand désespoir :

— Ah çà, dit-elle, c'est donc un turc que ce père-là? Mais, ma mignonne, console-toi, la mer ne coule pas entre Saint-Sylvain et Bigny. Et puis, en fin de compte, si

M. Roger ne revient plus, à la grâce de Dieu! Sans doute ce sera une grande perte pour l'église, la quête du dimanche s'en ressentira quelque peu; mais le bon Dieu ne nous abandonnera pas, lui, et nous trouverons le moyen, comme devant, de venir en aide à nos pauvres.

Là-dessus, la vieille nourrice, qui s'entendait en amour autant qu'en archéologie, embrassa Catherine, et s'alla coucher.

— Par exemple, marmottait-elle en descendant lourdement l'escalier, il faudra renoncer à revoir jamais dans ma cuisine d'aussi belles carpes et d'aussi belles oies.

Cependant Roger retournait à Bigny, au galop de son cheval, décidé à briser, s'il en était besoin, le joug paternel, et se rattachant d'autant plus à son amour qu'il y prévoyait déjà des obstacles. Cet amour, voilà quelques heures, Roger le soupçonnait à peine; comme d'un choc une étincelle, il avait jailli de la première difficulté qu'il venait de rencontrer sur sa route. Règle générale, l'amour est d'autant plus probable qu'il paraît impossible. Voici deux jeunes gens que leurs familles, étroitement unies entre elles, ont fiancés l'un à l'autre au berceau. Ils sont nés porte à porte, ont grandi sous le même toit. C'est le rêve de leurs mères qu'ils en arrivent insensiblement à une affection plus tendre et finissent par s'épouser : pariez donc cent contre un qu'ils aimeront ailleurs chacun de son côté, et qu'ils ne s'épouseront pas. Mais qu'au lieu d'être unis, leurs parents soient, comme on dit, à couteaux tirés, qu'on interdise à ces deux enfants de se voir et de se rencontrer, qu'il y ait entre eux, comme un bras de l'Océan ou comme un pan des Cordillières, une de ces

vieilles haines héréditaires qui se transmettent de génération en génération : il est à peu près certain que ces enfants en viendront à s'aimer avec idolâtrie. Ce sont les Montaigu qui font les Juliette et les Roméo.

Tout dormait au château quand Roger y rentra. En traversant le salon pour gagner sa chambre, il ne fut pas médiocrement étonné d'y voir, à la lueur du flambeau qu'il portait à la main, un magnifique piano d'ébène à filets de cuivre, fraîchement déballé, et çà et là, pêle-mêle, une innombrable quantité de caisses et de cartons. Un piano chez le comte des Songères était chose aussi surprenante que pourrait l'être un volume de poésies dans la tanière d'un renard, une flûte dans l'aire d'un vautour. Roger avait l'avantage, bien rare aujourd'hui, de ne jouer d'aucun instrument ; mais, eût-il été affligé d'une jolie force sur le piano, il connaissait trop bien son père pour lui pouvoir raisonnablement supposer l'intention d'un gracieux procédé et d'une attention délicate. Pour savoir à quoi s'en tenir, il alla, sans plus attendre, frapper à la porte de Robineau, qui se réveilla en grognant et répondit que ces objets étaient arrivés le jour même par le roulage, à l'adresse de M. le comte. Le jeune homme ayant insisté, Robineau affirma qu'il n'en savait pas davantage.

Le lendemain, de grand matin, Roger fut réveillé en sursaut par un épouvantable vacarme qui se faisait dans le château, ordinairement si calme et silencieux comme un tombeau. Il se leva à la hâte et trouva, en sortant de sa chambre, maître Robineau au milieu d'une armée de tapissiers, de peintres, de menuisiers et d'ouvriers de

toutes sortes, occupés à bouleverser, pour le rajeunir, le sombre intérieur du manoir. Les uns décrochaient les rideaux fanés et moisis; les autres renouvelaient les tentures; ceux-là rajustaient les parquets; ceux-ci repeignaient les lambris. Robineau présidait à ces travaux d'un air important, et, lorsqu'il aperçut Roger, sa figure de chacal prit une expression de joie méchante et de triomphe insultant.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda sur-le-champ Roger.

— J'exécute les ordres de monsieur le comte, répliqua sèchement Robineau.

— Mais encore... ajouta le jeune homme.

— J'exécute les ordres de monsieur le comte, répéta le vieux scélérat.

— Cependant, monsieur, vous devez savoir...

— Je ne sais rien, répondit Robineau, sinon que j'exécute les ordres de monsieur le comte.

— Vous me trompez, monsieur, s'écria vivement Roger : montrez-moi la lettre que mon père a dû vous écrire à ce sujet.

— Bien que je ne reconnaisse ici qu'un seul maître, répondit Robineau, je suis désolé, monsieur le vicomte, d'avoir à vous désobéir; malheureusement, parmi les instructions que m'a données monsieur le comte, je ne pense pas qu'on puisse trouver l'ordre de vous communiquer les lettres qu'il m'écrit.

— Il suffit, monsieur, repartit Roger avec hauteur.

Et il s'éloigna, passablement intrigué de ce qui se tramait au château, tandis que Robineau se frottait les

mains, riait dans sa barbe sale et grésillait de joie dans sa vieille peau d'intendant.

Agité, tourmenté, observant avec une sourde inquiétude ce qui se passait autour de lui, le jeune des Songères resta quelques jours sans retourner à la cure. Pendant ce temps, notre petite amie souffrait de son côté. Depuis qu'elle voyait clair dans son cœur, elle était devenue tout d'un coup sérieuse et recueillie: le véritable amour est grave. Toutefois, au milieu des préoccupations qui l'obsédaient, la pieuse fille n'oubliait ni les indigents de la commune, ni les besoins du presbytère sans cesse renaissants. Elle venait d'achever plusieurs pièces de broderie qui lui avaient été commandées, et, comme le petit Jean était retenu au lit par une fièvre de croissance, elle se décida à les porter elle-même à Aubusson, qui était la ville voisine. D'ailleurs, dans les dispositions de cœur et d'esprit où elle se trouvait, Catherine avait besoin de solitude, de mouvement, de grand air et de liberté. Elle partit donc un matin, sans avoir averti l'ami Claude, qui n'eût pas manqué de vouloir l'accompagner; elle partit, comme autrefois, sur Annette, qui fit entendre un hennissement joyeux et frétilla gentiment de la queue en reconnaissant le poids de sa jeune maîtresse.

Quoique frêle, nerveuse, délicate, Catherine était cependant une organisation énergique et vivace, avide de bonheur et peu portée vers le côté douloureux de la passion. En se retrouvant sur sa vieille jument grise, par une belle matinée de juillet, au milieu des splendeurs de cette nature qu'elle aimait tant et qu'elle comprenait si bien, en aspirant l'air à pleins poumons, en entendant les oiseaux

chanter sur son passage, en revoyant ces champs, ces prés et ces coteaux qui l'avaient vue passer tant de fois heureuse et légère; en recueillant, comme autrefois, sur son chemin, le salut amical des pâtres et des bergères, la petite vierge oublia tout et ne sentit plus que la chaste ivresse de la jeunesse et de l'amour qui l'inondait de toutes parts. Ses yeux retrouvèrent leur éclat, ses joues leur fraîcheur, ses lèvres leur sourire. Elle était charmante en vérité, et, qui que vous soyez, quaker, ermite ou saint, je vous jure que vous vous seriez arrêté pour la regarder, glissant ainsi le long des troënes, au trot de sa bête, avec son chapeau de fine paille à rubans bleus, son corsage blanc et sa robe d'indienne brune, sous laquelle, de temps en temps, deux petits pieds montraient furtivement le bout de leur nez.

On l'aimait à la ville aussi bien qu'aux champs, et c'étaient des joies et des fêtes dans les maisons où elle s'arrêtait. Elle était reçue dans les meilleures familles, qui l'accueillaient avec bienveillance et la traitaient sur un pied de parfaite égalité. Il est bon d'ajouter qu'Aubusson n'était point alors ce qu'il est aujourd'hui, et que les bienfaits de la civilisation n'avaient pas encore pénétré au fond de ces pauvres montagnes. Les mœurs y étaient simples, la cité ne formait, à proprement parler, qu'une seule famille. Chère petite ville! rivière aux belles ondes! coteaux de la Magdeleine! ombrages de la Seiglière! jardin à triple étage où j'ai joué tout enfant avec ma jeune sœur! fenêtre où j'ai vu tant de fois ma vieille mère assise et travaillant! Mon cœur s'émeut à ces souvenirs, éveillés, malgré moi, par le nom seul de la patrie perdue sans retour.

Cette fois, Catherine avait à remettre ses broderies aux demoiselles G...., deux jeunes personnes qu'elle affectionnait particulièrement, à cause de leur grâce et de leur bonté. En entendant le pas d'Annette qui venait de s'arrêter à leur porte, et qu'elles avaient reconnu d'un bout à l'autre de la rue, les deux sœurs coururent à la petite vierge, qu'elles reçurent dans leurs bras caressants.

— Que te voilà belle! dit Octavie en l'examinant des pieds à la tête.

— Que te voilà fraîche et gentille! dit à son tour Adrienne; tu nous arrives comme un bouquet de fleurs cueilli dans la rosée du matin.

Puis elles la conduisirent triomphalement à leur mère, qui la pressa contre son cœur comme une troisième fille. Ce furent ensuite des causeries sans fin : qu'on s'imagine le ramage de trois oiseaux dans un buisson. On admira les broderies de la petite fée; on s'extasia sur la délicatesse du point et sur le fini du travail; on la combla de compliments, de caresses et de présents. Adrienne lui donna son dé d'or, Octavie détacha de son col une petite croix de perles fines qu'elle mit elle-même au col de Catherine, sans parler du prix des broderies qu'on la força bien d'accepter.

— Eh! mes aimables demoiselles, que puis-je vous donner à mon tour? demanda tristement la nièce de François Paty.

— Prie le bon Dieu pour notre mère, répondirent-elles toutes deux en l'embrassant.

Puis il fallut se séparer, d'autant plus promptement que le ciel se couvrait de nuages, et que Catherine n'avait pas de temps à perdre si elle voulait arriver à Saint-Sylvain avant que l'orage éclatât. En effet, comme elle approchait

du village de la Hachère, la nuée creva, et la belle enfant fut obligée de se réfugier dans la ferme où Paquerette remplissait les fonctions de gardeuse de pourceaux. La petite, qui s'y trouvait seule, en fit les honneurs de son mieux, c'est-à-dire qu'après avoir abrité Annette sous une espèce de hangar, elle alluma, tout en jasant et babillant, un bon feu clair, devant lequel Catherine put sécher sa robe et réchauffer ses jolies mains.

Elle était là depuis une heure, regardant la grêle et prêtant l'oreille au bavardage de Paquerette, quand elle entendit un bruit lointain de galop qui se rapprochait de plus en plus, et soudain la petite, qui se tenait sur le pas de la porte, s'écria en battant des mains :

— Mademoiselle, mademoiselle, voici le joli monsieur!

Presque au même instant, un cheval s'arrêta tout fumant devant la ferme. et Roger en descendit. Surpris, lui aussi, par l'orage, il venait chercher un abri sous ce toit où il ne s'attendait guère à rencontrer Catherine, où Catherine ne s'attendait pas davantage à le voir arriver. Ils rougirent et se troublèrent en s'apercevant; car, depuis qu'ils étaient éclairés chacun sur l'état de son propre cœur, ils avaient perdu, vis-à-vis l'un de l'autre, leur assurance et leur sérénité. Heureusement, l'intarissable babil de Paquerette les tira d'embarras, et leur permit d'écouter, sans trop de contrainte, le langage mystérieux de leurs âmes qui s'attiraient et se parlaient tout bas.

— Conte-moi ton histoire, dit tout d'un coup Roger à la fillette

— Mon histoire? demanda la petite. Est-ce qu'une pauvre créature comme moi...

— Conte toujours, ajouta le jeune homme.

— Vous le voulez? Ça ne sera pas long, dit-elle en s'accoudant familièrement sur le coin d'une table grossière, le menton dans la main et le visage tourné du côté de Roger. Je fus trouvée, un matin d'avril, dans un fossé tout rempli de pâquerettes, ce qui vous explique, mon joli monsieur, le nom qu'on m'a donné dans le pays. De pauvres métayers de la Hachère me recueillirent, m'élevèrent, et, aussitôt que je pus mettre mes pieds l'un devant l'autre, ils me confièrent leurs cochons à garder. Un jour que je promenais mes animaux, je fis la rencontre de mademoiselle Catherine, qui passait par là sur sa jument grise. Elle s'arrêta pour causer avec moi, me prit tout d'abord en amitié, et me dit de l'aller voir à la cure de Saint-Sylvain. Il faut vous dire que jusqu'alors je n'étais ni plus ni moins que l'herbe des prés et la mousse des bois. Je n'avais idée de rien, et ne ressemblais pas trop mal aux feuilles détachées qui ne savent pas où le vent les pousse: seulement, j'étais triste et je pleurais souvent, parce que je me sentais seule au monde. Mademoiselle Catherine changea tout cela. Elle m'apprit à aimer le bon Dieu, à le voir partout, à le bénir dans les belles choses qu'il a faites. Elle m'apprit aussi que, si peu que je sois, je suis une créature de ce Dieu tout-puissant; que mon âme vient du ciel et qu'elle y retournera. Je ne sais pas si c'est aux vérités qu'elle m'a révélées, ou bien au bonheur que j'ai de la connaître, que je dois attribuer le changement qui s'est fait en moi; mais ce que je sais bien, c'est que, depuis que j'ai rencontré la petite vierge sur sa jument grise, je ne me sens plus seule ni triste, et qu'au lieu de pleurer

ainsi que je faisais autrefois, je m'en vais gaiement et chantant le long des chemins. Mon joli monsieur, voilà mon histoire.

Tandis qu'elle parlait ainsi, assis, chacun sur un escabeau, dans cette ferme ouverte à tous les vents entre ces murs nus et dégradés, sous ces poutres enfumées où l'araignée tissait en paix sa toile, et d'où pendaient quelques bottes d'ognons dorés, ils étaient si beaux tous deux, Catherine souriante et rêveuse dans un coin de l'âtre, Roger se détachant avec sa blonde tête sur le front bruni de la muraille, si beaux, d'un effet si gracieux et si poétique, que Paquerette finit par en être frappée, et qu'il vint un instant, quand elle eut achevé son histoire, où elle demeura immobile et muette à les contempler.

— Si l'on ne dirait pas, s'écria-t-elle, deux anges surpris par une averse en se promenant, et qui sont entrés dans cette pauvre maison pour sécher les plumes de leurs ailes !

A ces mots, Catherine se leva, et, s'étant avancée vers la porte, elle se mit à regarder d'un air distrait le soleil brillant de l'horizon, et les nuages dispersés dans le ciel, tandis que Roger, resté au coin du foyer, continuait de s'entretenir avec Paquerette.

— Ainsi, mon enfant, disait-il, mademoiselle Catherine est ce que tu aimes le mieux au monde?

— Oui, oh! oui, s'écria Paquerette en joignant ses deux mains; comment pourrait-il en être autrement? Je l'aime, d'abord parce qu'elle est bonne et que je ne sais rien de meilleur sous le ciel. Ensuite, expliquez ça si vous pouvez, je l'aime parce qu'elle est belle, et que je ne sais rien

de si beau sur la terre, pas même vous, mon joli monsieur, qui êtes bien gentil pourtant. Rien que de la voir me réjouit le cœur. L'avez-vous examinée, le jour de la Saint-Sylvain, avec sa robe blanche et sa ceinture bleue comme vos yeux? Était-elle assez mignonne, dans cette vieille église, agenouillée au milieu des pauvres du village et de la commune? N'aurait-on pas dit en effet la sainte Vierge entourée des affligés dont elle est la mère? Vous étiez bien mignon, vous aussi, dans votre banc : c'est moi qui vous ai vu la première et qui vous ai montré à mademoiselle Catherine. Il faut que ça lui ait fait plaisir de vous savoir là : car elle a rougi comme une fraise en vous apercevant, et ses grands yeux noirs ont brillé comme deux étoiles. Voulez-vous, ajouta-t-elle d'un air mystérieux et en baissant la voix, voulez-vous que je vous dise ce que je pense en ce moment?

— Dis, répliqua le jeune homme qui se plaisait à l'écouter.

— Je pense, reprit-elle en souriant, que si, au lieu d'être ce que je suis, une pauvre petite gardeuse de pourceaux, j'étais ce que vous êtes, un jeune et joli monsieur, ayant château, parc et domaines...

— Eh bien, demanda Roger, que ferais-tu?

— Devinez, dit Paquerette.

— Comment veux-tu que je devine?

— Ne devinez donc pas, dit-elle.

— Allons, allons! s'écria Catherine, le ciel s'est éclairci. Paquerette, adieu et merci! nous partons.

Quelques instants après, elle et Roger étaient en selle, cheminant côte à côte, sous un berceau de trembles et de

chênes qui secouaient, comme des perles sur leurs têtes, les gouttes de pluie dont ils étaient chargés. Ils virent le soleil disparaître derrière les collines, et, quand les étoiles parurent au firmament, ils étaient encore loin de Saint-Sylvain. La route que suivait Roger n'était pas précisément celle qui conduisait à Bigny; mais il n'y songeait pas. Catherine elle-même ne paraissait pas s'en apercevoir; et d'ailleurs il était tout simple que ce jeune homme ne laissât point cette jeune fille seule, à cette heure, par les chemins déserts. Les bruits du jour achevèrent peu à peu de s'éteindre, la bande lumineuse du couchant pâlit et s'effaça, la lune monta pleine et radieuse, et bientôt l'on n'entendit plus que les gouttes de pluie qui tombaient de feuille en feuille, et quelques petits cris d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids.

Ils allaient tous deux en silence. L'air était saturé des senteurs enivrantes qu'exhalent, après l'orage, la terre, les prés et les bois. Parfois, le sentier le long duquel ils chevauchaient se rétrécissait tellement que l'haleine de Catherine, plus fraîche et plus embaumée que la menthe des haies, passait sur le visage de Roger, tandis que les cheveux du jeune homme, plus fins que la plus fine soie, effleuraient les joues de la petite fée. Ils allaient ainsi depuis plus d'une heure, quand les deux chevaux, d'un commun accord, s'arrêtèrent irrésolus au milieu d'un carrefour. En cet instant Catherine et Roger se regardèrent, et, pour la première fois, ces deux enfants se dirent qu'ils s'aimaient.

Ce ne fut qu'un mot, échangé dans le silence de la nuit : rien qu'un mot, mais si doux, si charmant, que

n'est plus la peine de vivre lorsqu'on a passé la saison de l'entendre et de le prononcer.

— Catherine, je vous aime, avait dit Roger.

— Je vous aime, Roger, avait répondu Catherine.

Puis ils s'étaient séparés aussitôt, après s'être ainsi partagé le ciel, sans apercevoir la tête de Claude qui les observait derrière une haie.

Ce même soir, en rentrant dans sa chambre, Roger trouva sur sa table une lettre au timbre de Paris. Il brisa le cachet aux armes de sa famille et lut les lignes suivantes :

« Mon fils,

» Préparez-vous à recevoir, sous peu de jours, ma sœur et sa fille qui veulent bien nous faire l'amitié de venir passer quelques mois avec nous au château de Bigny. Je craindrais de vous outrager en vous rappelant ici les sentiments dont vous devez être pénétré pour votre tante et pour votre cousine; je vous abandonne avec confiance aux inspirations de votre propre cœur.

» Votre père,

» Comte DES SONGÈRES. »

C'est tout au plus si Roger avait soupçonné jusqu'alors l'existence de sa tante, madame Barnajon, et de sa cousine, mademoiselle Malvina. A la lecture de ce billet, il sentit un frisson passer sur son cœur; mais, sans s'arrêter plus longtemps à la perspective peu réjouissante du retour de son père et de l'arrivée de ces dames, il s'abîma tout entier dans le sentiment de son bonheur.

IX

PROJETS

Or, dans la soirée de ce même jour, tandis que nos deux jeunes gens suivaient côte à côte le sentier de la Hachère à Saint-Sylvain, le papa Noirel et François Paty se promenaient ensemble sous les grands marronniers de la terrasse de la cure. Le marguillier était soucieux; le pasteur regardait, dans une religieuse extase, le soleil qui se couchait derrière un éboulement de nuages, pareils aux murailles écroulées d'une ville en flammes.

— Voyez que Dieu est beau! s'écria-t-il tout d'un coup avec une pieuse exaltation, en montrant le magnifique spectacle qu'offraient en cet instant la vallée, les bois et les coteaux ruisselants de lumière, chamarrés de bandes de pourpre et plaqués de lames d'or.

Le marguillier hocha la tête de l'air d'un homme que les splendeurs d'un coucher de soleil touchent médiocrement.

— Qu'avez-vous, mon cher Noirel? vous êtes triste, dit François Paty, qui venait enfin de remarquer la mine renfrognée de son silencieux compagnon.

M. Noirel était triste en effet. Claude donnait à son père, comme on dit communément, du fil à retordre, et ce fil n'était pas précisément de la plus fine soie. Le mar-

guillier ne se dissimulait pas qu'il n'y avait qu'un mariage entre son fils et la nièce du curé de Saint-Sylvain qui pût ramener la sérénité dans son logis et la raison dans le cerveau de Claude. D'ailleurs ce mariage, on le sait, avait été de tout temps le but de ses secrètes ambitions. Sa vanité s'en réjouissait; son avarice même y trouvait son compte. Il savait bien que Catherine était pauvre et n'aurait pas un sou vaillant à la mort de son oncle, mais il savait aussi que ce n'était pas pour rien qu'on l'avait surnommée dans le pays la petite fée. Sans parler de ses qualités d'ordre et d'économie, vraiment merveilleuses, il lui voyait une fortune au bout de ses dix jolis doigts, et à force d'entendre répéter à François Paty que cette petite magicienne avait doublé les revenus de la cure, le vieil avare avait fini par éprouver un vif désir d'en juger par lui-même, et de mettre la petite fée à l'œuvre sous son propre toit. Par malheur, François Paty ne paraissait nullement pressé de céder le trésor que convoitait le papa Noirel. Ce n'est pas qu'il répugnât à cette union : bien loin de là, il la désirait; mais le fait est qu'à son insu, sans s'en rendre compte, il retardait autant que possible l'époque de la conclusion. Outre qu'il s'était habitué à ne voir dans Catherine qu'un enfant, il sentait bien qu'elle était l'âme et la vie du presbytère; il comprenait vaguement qu'une fois mariée, elle emporterait avec elle la poésie du foyer et le charme de la maison. Aussi, à toutes les ouvertures du marguillier, se contentait-il de répondre : — Nous verrons — oui, sans doute — nous en reparlerons. — Et telle était la cause de l'air sombre et préoccupé qu'avait ce soir-là le digne M. Noirel en se

promenant avec son curé sous les grands marronniers de la terrasse.

— Voisin, vous êtes triste, répéta François Paty d'un ton affectueux.

— Monsieur le curé, on le serait à moins, répliqua le marguillier d'un ton lamentable.

— Qu'est-ce donc, Noirel? Parlez, vous m'effrayez. Avez-vous des chagrins que je ne puisse guérir ou soulager?

— Tenez, monsieur le curé, s'écria le dolent Noirel, si vous voulez que je vous le répète, mon Claude me donne de sérieuses inquiétudes. L'avez-vous observé durant ces derniers jours? Le malheureux est jaune comme un coing; il maigrit à vue d'œil et n'est déjà plus que l'ombre de lui-même.

— Noirel, répliqua François Paty, vous savez que Claude n'est pas naturellement très-gras. Je crois, mon bon ami, que vous vous alarmez à tort.

— Hélas! monsieur le curé, reprit le marguillier en soupirant, de maigre qu'il était son pauvre corps est devenu diaphane; on voit les étoiles à travers. Plût à Dieu cependant que je n'eusse pas d'autre sujet d'alarmes! Que mon fils ait perdu le boire et le manger, ce n'est point là ce dont je me plains, ayant toujours considéré la sobriété comme une des vertus les plus agréables au Seigneur. Malheureusement, ce n'est pas tout. Claude ne tient plus dans sa classe. Ce matin encore il a disparu sans que je sache où il est allé. Ajoutez qu'au lutrin il baisse de dimanche en dimanche; sa voix n'est plus qu'un écho mourant de ce qu'elle était autrefois. Ah! monsieur le

curé, s'il est ici-bas une douleur permise et légitime, c'est celle d'un père infortuné qui, ayant tout sacrifié pour l'éducation de son fils, dans l'espoir qu'il serait l'orgueil de ses vieux jours et l'ornement de la société, voit, comme moi, cet espoir brisé et ne cueille que des fruits amers aux branches ingrates de l'arbre qu'il a pendant vingt ans arrosé de ses sueurs.

A ces mots, le rusé compère, dont le désespoir était très-sincère d'ailleurs, tira de sa poche un mouchoir à carreaux à l'aide duquel il feignit d'éponger ses yeux, qui ne pleuraient jamais que de joie quand il regardait ses écus.

— Voyons, voyons, Noirel, s'écria le pasteur attendri, ne vous désolez pas de la sorte. Vous croyez donc, ajouta-t-il d'un air rêveur, que c'est l'amour qui trouble à ce point le bon Claude?

— Si je le crois, monsieur le curé! et que serait-ce donc, si ce n'était ce gueux d'amour? Je l'entends toutes les nuits qui sanglote et qui mord son traversin à belles dents. S'il a flairé seulement, par la porte entr'ouverte, la robe de votre nièce, Dieu ni ses saints ne le retiendraient pas à la niche. Le soir, il se plante comme un tilleul de plus sur la place de l'église et n'en bouge, tant qu'il voit de la lumière dans la chambre de Catherine. Je jurerais qu'il n'est sorti ce matin que pour suivre Annette de loin et caché derrière les buissons. Allez, allez, c'est bien l'amour! Je fus ainsi pendant trois mois; madame Noirel pourrait vous en dire quelque chose, si le bon Dieu ne m'eût fait la grâce...

Ici, comprenant qu'il allait dire une sottise, le mar-

guillier s'interrompit à temps, et porta de nouveau son mouchoir à ses yeux arides.

— Eh bien! Noirel, répliqua le bon curé avec mélancolie, puisque c'est l'amour, il faut marier nos deux enfants; vous savez bien que ç'a toujours été mon rêve. Ma nièce doit aimer votre fils...

— Toute vanité paternelle à part, monsieur le curé, je vous le demande, comment ne l'aimerait-elle pas? Connaîtriez-vous dans la paroisse beaucoup de garçons plus galamment tournés? De l'esprit, de la jeunesse, un nom honorable, une éducation brillante, une belle position sociale, chantre au lutrin, maître d'école, marguillier en fleur : avec un peu plus d'embonpoint, Claude serait un cavalier accompli. Le bonheur fera ce miracle.

— Oui, ajouta François Paty, c'est un cœur droit et une âme honnête; je sens que je lui confierai sans effroi mon unique trésor en ce monde. Mais, Noirel, ne pensez-vous pas, comme moi, que Catherine est bien jeune encore

— Bien jeune, monsieur le curé! Savez-vous qu'au dernier hiver, il y a eu vingt ans que vous êtes venu vous installer dans la cure de ce village?

— Vingt ans! s'écria François Paty avec stupeur; ces vingt années ont passé comme un songe. Je vous avoue, Noirel, que je ne me croyais pas si vieux. Vous avez raison, mon ami, il n'y a plus à reculer, il faut marier ces deux enfants; je n'ai guère de temps à rester sur la terre, je ne dois pas en partir avant d'avoir assuré la destinée de ma bien-aimée nièce. Voisin, j'ai foi en votre fils; je ne sais pas s'il a tous les agréments que vous dites, mais je lui ai reconnu de tout temps des qualités solides, sur les-

quelles la fille de ma sœur pourra s'appuyer pour traverser la vie. Je le répète, ce mariage m'a toujours agréé, il comblera mes vœux les plus chers. D'où vient cependant qu'à cette heure, je sens mon cœur moins près de la joie que de la tristesse ? Que voulez-vous ? Cette petite fille était dans mon existence un enchantement de tous les instants, la gaieté de ma table et de mon foyer, le sourire de ma vieillesse, une bénédiction sous mon humble toit ; quand je songe que je ne la verrai plus rôder autour de moi du matin au soir, eh bien, c'est vrai, Noirel, je ne puis m'empêcher de pleurer. Ainsi, ajouta-t-il en promenant autour de lui un long regard, encore quelques semaines, et cette maison sera pareille à un buisson sans nid, à une cage sans oiseau.

— Eh ! mon cher monsieur Paty, s'écria le marguillier qui triomphait en secret, vous oubliez que nous demeurons porte à porte. De votre fenêtre vous pourrez voir la petite fée broder à la croisée de sa nouvelle chambre ; du fond de votre jardin vous entendrez encore son gai ramage. Elle continuera de parer l'église, comme par le passé, les dimanches et les jours de fête. Nous dînerons chez vous, en famille, quatre fois la semaine, et l'hiver nous passerons toutes nos soirées au coin de votre feu. Nous ferons si bien que vous ne vous apercevrez même pas que Catherine ait changé de logis.

— C'est égal, Noirel, s'écria le vieux pasteur en secouant tristement la tête, ce ne sera plus la même chose.

— Et puis, monsieur le curé, pensez à la joie de baptiser vos petits neveux, de sentir toute une couvée de frais lutins pousser autour de vous et vous tirer par le pan

de votre soutane. Comme ils vous aimeront, et comme vous les gâterez! Que de jolies surprises vous leur ferez, sans compter celles du jour de l'an! Une veste par-ci, une culotte par-là; je jurerais que vous les comblerez. Et quel tableau patriarcal ne sera-ce pas que de les voir, le soir, à la veillée, rangés en cercle autour de votre chaise, écoutant votre sainte parole, tandis que la bonne Marthe tricotera des bas de laine pour leurs petits pieds! Jamais, non, jamais vous n'aurez été si heureux.

— C'est égal, répéta François Paty, ce ne sera plus la même chose. Allons, s'écria-t-il, qu'importe au vieux mur près de s'écrouler le dernier rayon qui le dore? Au vieux chêne déraciné, et qui doit tomber au premier coup de vent, qu'importe la fauvette qui chante sur ses rameaux flétris? Noirel, préparez votre fils au bonheur qui l'attend; avant qu'un mois soit écoulé, Claude sera le mari de ma nièce.

A ces mots, le marguillier se retint pour ne pas presser son curé dans ses bras. Quand ils se séparèrent, Claude et Catherine n'étaient pas encore rentrés; il veillèrent chacun de son côté en les attendant, François Paty triste et rêveur, maître Noirel ne se sentant pas d'aise, et supputant déjà ce que pouvaient, bien exploitées, rapporter, bon an, mal an, les broderies de la petite fée.

Le pasteur commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée de sa nièce, lorsqu'il entendit le pas d'Annette qui battait le pavé de la cour, et presque aussitôt il vit entrer Catherine, si belle, qu'après l'avoir embrassée, il resta muet à la contempler. En effet, l'amour et le bonheur illuminaient sa beauté d'un éclat inaccoutumé. Elle avait

passé, en moins d'une heure, des grâces de l'enfance à l'épanouissement de la jeunesse. Ce n'était plus la petite fée ni la petite vierge, mais une jeune et noble créature dont l'âme vient enfin de s'ouvrir à la vie. Elle paraissait enveloppée de cette chaude atmosphère qu'on voit rayonner au-dessus des champs pendant les chaleurs de l'été. Son sein était ému. Une humide clarté baignait le velours de ses yeux. Toutes les joies de son être resplendissaient sur son front et sur son visage. Au milieu de tout cela, quelque chose du naïf étonnement de Psyché, quand elle a reçu le premier baiser de l'Amour. Il était tard: François Paty remit au lendemain ce qu'il avait à dire, et Catherine se dérobant aux empressements de Marthe, alla s'enfermer dans sa chambre, plus triomphante qu'un avare qui verrouille sa porte et se dispose à couver des yeux son trésor. Son premier mouvement, quand elle se vit seule, fut de s'agenouiller et de remercier Dieu dans son cœur. Qu'attendait-elle de l'avenir? Elle aimait et se sentait aimée: Catherine n'en demandait pas davantage.

Une heure après, Claude rentrait dans le village, plus sombre que d'habitude, mais cette fois grave et résolu. Il alla droit à son gîte, sans s'arrêter sous la fenêtre de la jeune fille, ainsi qu'il avait coutume de le faire. Pour gagner sa chambre, il devait passer nécessairement par celle de son père; d'ailleurs celui-ci le guettait au retour. Aussitôt qu'il l'aperçut:

— Te voilà, fainéant! lui cria-t-il. Tu es bien heureux d'avoir un père qui fasse tes affaires, tandis que tu cours la pretantaine. Que me donneras-tu, vaurien, si dans un mois tu épouses la nièce de notre curé?

— Mon père! reprit Claude avec fermeté et d'un air qui ne manquait ni de noblesse ni de dignité, je prends ici l'engagement formel de remplir désormais mes devoirs avec la plus rigoureuse exactitude et de me conduire de façon qu'à compter de cette heure vous n'ayez jamais à vous plaindre de votre fils. Je ferai ma classe régulièrement, et, s'il m'est arrivé de scandaliser mes jeunes élèves par mes distractions, je prétends les édifier en leur donnant l'exemple de l'application et de l'assiduité. Là ne se borneront pas mes efforts pour vous plaire. Je tâcherai de retrouver au lutrin cette voix qui a fait quelque temps votre orgueil. Je ne tendrai jamais la main pour obtenir de vous un rouge liard. Je mange peu; je mangerai moins. J'userai mes vieux habits jusqu'à la ficelle. J'irai pieds nus, si cela vous convient. Pour prix de ma soumission, je ne demande qu'une chose: c'est que vous me laissiez tranquille et ne me parliez jamais de me marier.

Cela dit, le brave garçon passa gravement dans sa chambre, laissant son père frappé d'autant de stupeur que si, en éventrant sa paillasse, il n'y trouvait plus ses écus.

— Tu te marieras, pendard! cria-t-il à travers la cloison.

— Je ne me marierai pas, répondit Claude en se déshabillant.

— Je te dis que tu te marieras!

— Je vous dis, moi, que je ne me marierai pas.

— J'ai donné ma parole!

— Vous la retirerez.

— Je te déshériterai!

— Déshéritez, papa.

— Je te donnerai ma malédiction.

— Bon! dit Claude en se fourrant au lit, vous ne mourrez pas sans m'avoir donné quelque chose.

Le papa Noirel lança encore quelques obus qui allèrent mourir au chevet de Claude sans que celui-ci prît seulement la peine de riposter au feu paternel, si bien que, de guerre lasse, le marguillier, fou de colère, dut finir par s'aller coucher.

Le lendemain, au point du jour, Catherine était déjà éveillée et debout. Tout reposait encore au village et au presbytère. S'étant habillée à la hâte, elle sortit sans bruit de la cure et gagna les champs d'un pas léger. Elle vit le soleil se lever, et il lui sembla qu'elle assistait pour la première fois aux magnificences de son réveil. Elle prêta l'oreille aux vagues rumeurs qui montaient du creux du vallon, et il lui sembla qu'elle entendait pour la première fois les concerts de la nature. Elle aspira les émanations embaumées qui se dégageaient du flanc des coteaux, et il lui sembla qu'elle les respirait pour la première fois. A voir ses transports et ses enchantements, on eût dit qu'à coup sûr elle était éclose, comme une fleur, pendant la nuit, ou que tout au moins de nouveaux sens venaient de se révéler en elle subitement. Telle, échappée des mains de Dieu, Ève dut mêler son âme à celle de la jeune création. Elle arriva, sans y songer peut-être, au carrefour où la veille, à la lueur des étoiles, elle avait dans un seul mot fait don de sa vie tout entière. Là, elle s'assit au bord d'un fossé, et, comme un enfant qui se penche sur un ruisseau pour y regarder son image, elle se pencha sur son cœur pour y regarder l'image de Roger.

Elle était bien trop heureuse pour pouvoir se soupçon-

ner coupable. Comment aurait-elle pu se défier d'un sentiment qui la rehaussait à ses propres yeux et ne faisait qu'exalter les plus nobles instincts de son être? Comment aurait-elle pu ne pas supposer que ce sentiment lui venait du ciel? Elle le croyait, elle avait raison de le croire. Il ne lui vint pas seulement à l'idée qu'elle dût s'en taire ni s'en cacher. Aussi, quand le soleil eut commencé de raccourcir l'ombre des arbres, se leva-t-elle pour aller tout dire à son oncle, plus joyeuse et non moins sereine que si elle allait lui montrer un diamant, trouvé dans l'herbe du chemin.

Elle arriva ainsi à la cure; mais en présence de François Paty qui se promenait pensif dans les allées de son jardin, elle chercha vainement des paroles pour exprimer ce qui de loin lui paraissait si facile à dire, et, rougissant, hésitant, balbutiant, elle ne sut que tomber dans les bras qui s'ouvraient pour la recevoir.

Avec quelque expérience de la passion, le pasteur aurait compris en cet instant ce qui se passait dans le cœur de sa nièce; mais il n'avait jamais connu qu'un amour, l'amour de Dieu. Habitué aux chastes effusions de cette nature tendre et caressante, il ne soupçonna rien, il ne vit qu'un élan de tendresse accoutumée dans le mouvement qui venait de jeter Catherine éperdue sur son sein. Il l'entraîna sous un berceau de houblon et de chèvrefeuille, puis, s'étant assis auprès d'elle, il lui prit les deux mains et demeura quelques secondes à la regarder en silence, d'un air triste et doux. La jeune fille ne douta pas qu'elle ne fût devinée déjà: elle croyait l'univers entier dans le secret de son bonheur. Tremblante, non de peur, mais

de joie, elle attendit en souriant l'arrêt de son juge. Que pouvait-elle redouter? Sa conscience était aussi pure que le ciel, et, depuis qu'elle aimait Roger, tout ce qu'elle aimait auparavant lui était devenu plus cher.

— Ma fille, dit enfin le pasteur, quand ta mère mourut, je te pris toute petite dans mes mains, et, t'offrant à Dieu, je le priai de te bénir. Il faut que ma prière ait monté jusqu'à lui, à moins que déjà tu ne fusses marquée du sceau de la grâce divine. Je t'ai vue croître comme un lis; ma demeure s'est embellie de la sérénité de ton front et de la blancheur de ton âme. Ta présence, mieux que ma piété, a fait ce toit agréable au seigneur. O mon enfant! ne t'étonne donc pas si je te parle avec tristesse de ce qui doit assurer ton bonheur. Comment pourrait-il être un jour heureux pour ton vieil oncle, le jour où tu quitteras sa maison?

— Vous quitter, mon oncle? s'écria Catherine. Ah! quel qu'il soit, fi du bonheur qui pourrait me séparer de vous!

— Tu m'aimes donc un peu? tu m'es donc un peu attachée? demanda François Paty plus ému et plus attendri qu'il n'aurait voulu le laisser paraître.

— O mon ami! mon père! s'écria la jeune fille en lui jetant ses deux bras au cou et en appuyant ses lèvres purpurines sur la neige de sa chevelure. Vous demandez si je vous aime! Qu'avez-vous contre moi et que vous ai-je fait pour me parler ainsi?

— Dieu m'est témoin que je n'ai jamais douté de toi, aimable jeune cœur! Mais, ma Catherine, tu n'es plus une petite fille, et le ciel ne veut pas que ta destinée se con-

somme à l'ombre de ce presbytère. Tu as d'autres joies à connaître et d'autres devoirs à remplir. En un mot, puisque vous vous aimez, il faut pourtant bien vous marier, mes enfants.

— Nous marier, mon oncle! s'écria la petite vierge qui sentit à ce mot tout son sang lui monter au visage.

— Oui, sans doute, répliqua le vieillard.

— Oh! je comprends à cette heure, ajouta Catherine, ce que je vous ai souvent entendu dire au prône, que le mariage est saint, et qu'il nous vient de Dieu. S'aimer, s'unir à la face du ciel, se prendre l'un l'autre par la main pour traverser les jours bons et mauvais, ne se quitter jamais, mettre tout en commun, se soutenir dans l'infortune, s'améliorer, s'encourager au bien, chercher ensemble le bon et le beau, le vrai et le juste; arriver ainsi au même but par le même chemin, pour s'unir plus étroitement encore et achever de se confondre dans le sein de la Divinité: oh! mon oncle, vous avez raison, c'est tout ce qu'on peut voir de plus adorable et de plus divin sur la terre. Mais, ajouta-t-elle presque aussitôt — et toutes les anxiétés de son âme se peignirent dans son regard, — est-ce que vous pensez que son père y consentira?

— Enfant! répondit François Paty avec un sentiment de tendresse et d'orgueil, qui ne serait heureux et fier de pouvoir t'appeler sa fille? Jeune ange, qui ne t'ouvrirait sa porte avec joie? Quelle famille ne s'empresserait pour te faire place au foyer domestique, pieuse et charmante créature?

— Vrai, mon oncle, vous croyez qu'il y consentira?

— C'est fait, dit en souriant François Paty; quoiqu'un

peu trop épris des biens de ce monde, c'est un bon homme au fond et qui ne veut que le bonheur de son fils. D'ailleurs, non-seulement il y consent, mais c'est lui qui m'en sollicite.

— Lui, mon oncle!

— Lui-même.

— Et vous, et vous, mon oncle, vous le voulez aussi?

— Je veux que ma Catherine accomplisse sa destinée, répondit le pasteur en la baisant au front; je veux, en partant de ce monde, la sentir appuyée sur un cœur dévoué et fidèle.

— Oh! c'est un noble cœur! dit Catherine avec exaltation.

— Je le sais, je le sais, répliqua François Paty d'un ton de conviction profonde, c'est un honnête garçon qui fera un excellent mari. Quoiqu'en dise son père, je ne le crois ni beau ni brillant; mais je m'en réjouis plus que je ne m'en afflige. Il a des qualités essentielles; c'est, comme on dit dans le pays, de l'or en barre dans un morceau de bure.

A ces mots, la petite fée tressaillit et dressa les oreilles, comme au fond des bois une biche qui vient de voir remuer la pointe des bruyères.

— Je dois t'avouer, poursuivit le curé de Saint-Sylvain, que ce mariage était arrangé depuis longtemps entre son père et moi. Voilà bien huit ans que Claude et toi, sans vous en douter, vous fûtes fiancés l'un à l'autre. J'augure bien de cette union. Pieux, rangés, laborieux, économes, il est impossible que l'Éternel ne bénisse pas votre petit ménage. C'est bien à toi, ma fille, d'avoir aimé ce bon

Claude jusqu'à vouloir le prendre pour mari. Cela prouve que tu ne t'arrêtes pas à l'enveloppe et que tu vas au fond des choses. Tu as autant de raison que de grâce; tu es aussi prudente que belle. C'était d'ailleurs, dans ces campagnes, le seul parti qui convînt à ma Catherine. Vous êtes pauvres tous les deux; mais ils sont riches, les pauvres gens qui s'aiment entre eux, et qui, en même temps, chérissent Dieu et le travail. Travaillez, priez, aimez-vous, c'est tout le secret de la vie.

Il aurait pu parler ainsi jusqu'au soir sans courir le risque d'être interrompu. Ainsi qu'une colombe atteinte dans son vol et qui tombe des plaines azurées du ciel dans un fourré de ronces et d'ajoncs, la petite vierge, mortellement frappée, avait baissé la tête, et deux larmes roulaient le long de ses joues pâlissantes. D'un seul regard elle avait mesuré l'abîme qui séparait la fiancée de Claude et le fils du comte des Songères; en touchant la réalité, elle avait compris le néant de ses rêves et la folie de son amour.

— Eh bien! tu pleures et ne me réponds pas, dit tout d'un coup François Paty en l'attirant doucement sur son sein.

Catherine cacha brusquement sa tête dans la poitrine de son oncle, et là, ne se contenant plus, elle laissa son désespoir s'épancher en ruisseaux de larmes.

— Qu'as-tu, enfant, qu'as-tu? s'écria le pasteur aux abois. Tout à l'heure ton cœur paraissait s'ouvrir à la joie et voici qu'à présent il éclate en cris de détresse! Ai-je touché, sans le savoir, à quelque point douloureux de ton âme? As-tu des chagrins que j'ignore? Parle, parle, ma fille; confie-toi à ton vieil ami.

Catherine fut sur le point de tout avouer. Il était dans sa droite et franche nature de ne pas agir autrement. Ses larmes en faisaient foi; la source en était transparente, et, pour n'y pas découvrir l'amour épanoui comme un lotus au fond, il fallait tout l'aveuglement de ce simple et candide vieillard. Près de tout dire, elle en fut empêchée par la crainte de voir briser le dernier fil qui la rattachait à l'espérance. Et puis, pourquoi troubler, par des aveux tout au moins inutiles, la sécurité de cet homme angélique et la paix de ses derniers jours? Enfin, dans le cœur d'une jeune fille, le premier amour a des pudeurs si craintives et si mystérieuses, qu'il permet tout au plus à la main d'une mère de soulever le triple voile dont s'enveloppe en tremblant sa chaste nudité.

— Eh bien! mon oncle, s'écria-t-elle enfin, toute réflexion faite, je ne veux pas me marier. Vous l'avez dit, Claude est un bon et honnête garçon; il m'aime, je l'aime bien aussi; mais il y a loin encore de l'amitié que j'ai pour lui au pieux amour que j'ai pour vous. Je crois qu'en effet mon ami Claude ferait un excellent mari, mais il ne m'est pas suffisamment démontré qu'il y ait en moi l'étoffe d'une excellente femme, et, puisque je passe généralement pour une bonne petite fille, j'aurais tort d'abandonner un rôle que je remplis au gré de l'assistance, pour en prendre un autre où je pourrais avoir moins de succès. Ce n'est pas votre avis? Écoutez, je sens que je mourrais d'ennui sous le toit de M. Noirel. Laissez-moi ici comme par le passé. Est-ce que je vous gêne, mon oncle? Allez, si je n'étais plus là, vous trouveriez la maison bien grande; nous aurions beau vivre porte à porte, vous seriez en deuil des

joies de votre vie. Ce n'est pas vrai, mon oncle, ce que je vous dis là ? Ce n'est pas vrai que, quand vous n'auriez plus votre petite fée au logis, il vous manquerait quelque chose? Et puis, voyez-vous, je ne sais vraiment pas si je suis née pour les félicités du ménage. J'aime trop le grand air, les champs, la liberté. Tenez, décidément, la petite fée ne se mariera pas.

— Mais, ma fille, ne put s'empêcher de lui faire observer François Paty, il me semble que tout à l'heure tu ne tenais pas ce langage?

— Tout à l'heure, mon oncle?... que disais-je donc tout à l'heure?

Et, brisée par la contrainte qu'elle venait de s'imposer, la malheureuse enfant se reprit à pleurer. Mais vainement le pasteur insista, vainement il objecta qu'il avait engagé sa parole, vainement il représenta à sa nièce qu'il se faisait vieux, qu'il pouvait mourir d'un instant à l'autre, et que, le cas échéant, il la laisserait sans aide et sans appui, Catherine tint haut et ferme la bannière de la petite vierge. Sur ces entrefaites, on vit paraître au bout d'une allée le museau du papa Noirel, qui, ne sachant à quel saint se vouer et croyant François Paty absent de la cure, venait supplier la jeune fille de se joindre à lui, nouvelle Aricie, pour triompher des dédains et des résistances du nouvel Hippolyte. En s'apercevant l'un l'autre, le curé et le marguillier se troublèrent, car ils commençaient à comprendre qu'assez pareils à l'homme de la fable qui a vendu la peau d'un ours avant de l'avoir tué, ils s'étaient engagés à mettre deux oiseaux dans la même cage avant de les avoir pris au piége. Or, comme ils ne savaient pas qu'ils étaient

tous deux dans le même cas, ils s'abordèrent d'un air passablement embarrassé, le marguillier se frottant le menton, le curé se grattant l'oreille. Catherine s'était envolée. De détours en détours, ils en vinrent enfin à de mutuelles confidences, et le bon curé, qui n'était pas fâché au fond de garder sa nièce quelque temps encore avec lui, se mit à rire de bon cœur du dénoûment de l'aventure.

— Ainsi, s'écria-t-il gaiement, Claude ne veut pas de Catherine, et Catherine ne veut pas de Claude ! A ce compte, il ne manquera guère à la noce que les deux époux. Allons, Noirel, ne vous affligez pas pour si peu. Ne voyez-vous pas bien qu'il y a là-dessous quelque querelle de jeunes amoureux et qu'autant en emporte la brise ? Avant qu'il soit un mois, avant qu'il soit huit jours, qui sait ? peut-être avant que le coq du clocher ait tourné sur sa flèche, ces folles têtes auront changé d'avis.

— Monsieur le curé, répliqua le marguillier qui ne riait guère, vous ne connaissez point mon fils. Je ne pense pas qu'il y ait dans les trois royaumes un mulet plus têtu que ce malheureux Claude. Quand il s'accroche à une idée, — je dois reconnaître que ces accidents se présentent bien rarement, — le diable en personne ne parviendrait pas à l'en démarrer.

— Vous allez voir, dit François Paty, que dame Nature a pris la peine de pétrir monsieur votre fils d'un ciment tout particulier ! J'ai lu je ne sais où, quand j'étais jeune, voilà bien longtemps ! j'ai lu ou je me suis laissé dire que, lorsque deux amants sont en guerre, c'est le cas d'allumer les cierges et de commander le sacristain. En verité, Noirel, ce n'est pas là-dessus que le curé devrait en remontrer à son marguillier.

A ces mots, étant monté sur Annette, qu'il avait équipée lui-même tout en jasant, il partit au pas du pacifique animal, pour aller visiter deux ou trois de ses paroissiens. A peine sorti du village, il avait oublié déjà ce qui venait de se passer, et il allait, rêveur et souriant, écoutant son âme qui s'entretenait en silence avec la nature et son Dieu.

Cependant Marthe était au lavoir et Catherine se trouvait seule au presbytère. Ainsi qu'il en avait la veille pris l'engagement solennel vis-à-vis de son auguste père, Claude faisait bravement sa classe; il avait déjà mis à genoux, au milieu de la salle, et décoré de superbes oreilles d'âne, une demi-douzaine de polissons qui, comptant sur les distractions habituelles du maître, s'étaient livrés étourdiment à la gaieté de leur âge et à l'aimable folie de leur caractère. Quoique la tête de Catherine se montrât de temps en temps à la fenêtre de la cure, le stoïque jeune homme n'avait pas une seule fois entr'ouvert sa porte ni collé son front brûlant contre la vitre. Un seul instant on le vit pâlir et tressaillir en entendant le galop d'un cheval qui s'arrêta sur la place de l'église. L'école, qui guettait avec impatience cet instant de faiblesse et d'oubli, se leva en masse pour en profiter; mais, ressaisissant aussitôt d'une main vigoureuse les rênes de sa volonté, Claude cloua d'un regard olympien tous ses disciples sur leurs bancs. C'est ainsi qu'en ce jour la Muse de l'alphabet rentra victorieuse dans le sanctuaire d'où l'Amour, seigneur aux bras croisés, ainsi que l'appelle Shakespeare, l'avait trop longtemps exilée.

Ce cheval qui venait de s'arrêter sur la place de l'église, à la porte du presbytère, on l'a bien deviné, c'était le cheval de Roger.

Roger arrivait ivre de joie; il fut reçu dans le jardin par Catherine ivre de douleur, calme pourtant, et déjà forte de la résolution qu'elle avait prise sans hésiter, ainsi que le voulait sa pieuse et honnête nature.

— O mon Roger! lui dit-elle aussitôt après s'être assise auprès de lui sur ce même banc de gazon où s'était écroulé, comme un palais de brume, l'édifice gracieux d'un bonheur qui comptait quelques heures à peine; ô mon Roger, il faut nous séparer; nous nous voyons ici pour la dernière fois. Je vous ai dit hier que je vous aimais; c'est la vérité, je vous aime. Comment aurais-je pu m'en défendre? Je ne savais rien, je ne prévoyais rien, je vous aimais, et, quand je l'ai dit, je ne me l'étais pas encore dit à moi-même. Je vous l'ai dit, je ne m'en repens pas. Si Dieu lit dans mon sein, sûrement il est content de moi; s'il m'écoute, c'est sans colère. Partez cependant, il le faut. Je ne suis pas coupable en vous aimant; je le serais en ne cessant point de vous voir. Si nos âmes sont sœurs, nos destinées ne sont pas pareilles. Vous êtes fils du comte des Songères, vous êtes noble, riche; vous êtes tout, hélas! et moi, je ne suis rien. Adieu donc, jeune ami presque aussitôt perdu que rencontré! Gardons ainsi à notre amour son innocence et sa pureté, pour que votre cœur s'en souvienne et pour que le mien ne puisse jamais en guérir.

— Catherine, répondit Roger, je ne sais pas si je suis noble et riche; j'ignore si vous ne l'êtes pas. Quoique vous ayant précédée dans la vie, j'y suis à peu près étranger, pour le moins autant que vous-même. Ce que j'en sais pourtant, laissez-moi vous le dire. Ma mère mourut, j'échappais à peine au berceau. J'ai grandi tristement loin

de ma patrie, sans qu'un regard de mon père ait jamais caressé mon front, sans qu'il m'ait été donné de recueillir un mot affectueux sur ses lèvres. Mon père se remaria, et dans sa nouvelle famille je ne fus qu'un hôte importun. En me retrouvant libre au milieu de ces pauvres campagnes dont je n'avais conservé qu'un vague souvenir, je pensai que j'allais vivre enfin. Mes bras s'ouvrirent dans une folle ivresse; mais je n'embrassai que le vide; et cette liberté que j'avais saluée avec des cris de joie, ne servit qu'à me faire sentir avec plus d'amertume l'isolement de ma jeunesse. C'est alors que vous m'êtes apparue par une journée de mai. Vous pleuriez; je crus voir naître le printemps sous la rosée qui tombait de vos yeux. Votre voix passa sur mon cœur comme la brise sur les hautes herbes où mes chiens venaient de vous faire lever comme un faon. Quand vous vous prîtes à sourire, la nature entière se prit à sourire avec vous. Vous ne m'étiez d'abord apparue que comme un enfant; j'avais cru n'admirer en vous que les grâces naïves des premiers jours de l'adolescence. Cependant, à mon insu, je peuplai ma solitude de votre image; sans m'en douter, je la mêlai à toute la création. Dès lors les champs me révélèrent des mystères et des enchantements que je n'avais jamais soupçonnés. J'écoutai : il me sembla comprendre ce que le vent disait aux bois, la Creuse à ses rives, l'alouette à l'aurore, le rossignol à la nuit. Je vous revis, et bientôt cet amour qui s'agitait en moi, sans se connaître ni trop savoir encore où se poser, s'abattit sur vous qui l'aviez éveillé. Je vous aimai. A mon tour, comment aurais-je pu m'en défendre? Vous aviez la grâce et la beauté qui font la piété plus

douce ; vous aviez la piété qui fait plus charmantes la grâce et la beauté. Je n'avais auparavant sur toutes choses que des idées confuses, des notions incertaines ; en même temps que le bonheur, vous m'enseignâtes la vertu. En vous aimant, j'appris à aimer Dieu et les pauvres qui sont ses enfants de prédilection. En touchant mon cœur, vous en fîtes jaillir du même coup les sources de la tendresse et celles de la bienfaisance. Ce n'est pas vous seulement que j'aimai ; tout ce qui vous entourait me devint cher et sacré. J'en arrivai insensiblement à ne plus vivre que de votre vie. J'aimai ce village, la maison qui vous abrite, l'église où je priais pour vous. J'aimai surtout votre oncle d'une affection peu commune. Pour ajouter à tant de charme, c'est près de vous que j'entendis parler de ma mère, je vous enveloppai toutes deux dans un même sentiment de respect et d'adoration. Ainsi tout était changé dans mon existence. J'avais une famille, j'aimais, j'étais aimé, car je sentais déjà sous mon amour le vôtre germer en silence. Et maintenant que je l'ai vu s'épanouir sur votre bouche et que rien désormais ne manque à mes félicités, vous voulez que je parte pour ne plus revenir ! vous parlez de nous séparer ! Catherine, si vous m'aimez, dites, comment se peut-il faire que vous me parliez de la sorte ?

— O mon ami, reprit Catherine, qu'est-ce donc que l'amour, si je ne vous aime pas ? Ma vie date du jour où je vous vis pour la première fois. Je ne savais ni qui vous étiez ni si je devais vous revoir ; et cependant je sentis aussitôt tout mon être passer dans le vôtre. Votre image souriante s'attacha à mes pas. Le son de votre voix était resté

dans l'air; dans l'azur du ciel je retrouvai le bleu de vos regards. Vous m'aviez dit votre nom, et dès lors j'entendis à toute heure ce doux nom chanter dans mon cœur. Il est bien vrai que jusqu'à présent je n'étais guère qu'un enfant. En vous revoyant, mon âme s'éleva, mon esprit s'agrandit, je compris que j'étais prête pour la joie et pour la douleur. Je vous revis, et je cessai tout à fait de m'appartenir. Vous attendre, vous voir, puis vous attendre encore, ce fut toute mon existence. Je n'existai qu'en vous, que par vous, que pour vous, et pourtant je me pris à chérir avec une nouvelle ardeur tout ce qui m'était déjà cher. Il y avait en moi comme un foyer d'immense charité, dont vous étiez le centre lumineux, et qui aurait voulu pouvoir rayonner sur le reste du monde. O mon ami, si je ne vous aime pas, dites, ah! dites-moi, qu'est-ce donc ce que vous appelez l'amour?

Tandis qu'elle parlait, Roger la regardait avec une expression de tendresse indicible, et, à le voir ainsi la contemplant et l'écoutant dans une muette adoration, on eût dit qu'il recueillait une à une, comme des perles, dans son cœur, les paroles qui tombaient des lèvres de cette aimable créature.

— Vous m'aimez, répliqua-t-il avec tristesse; mais vous reconnaissez que vous pouvez vivre sans moi.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Je n'ai jamais fait l'essai de mes forces. Peut-être suis-je encore bien jeune pour mourir. Et puis, pensez à mon vieil oncle. D'ailleurs, en vous perdant, je ne perdrai pas mon amour; j'en vivrai jusqu'à ma dernière heure, et je le rendrai à Dieu, aussi jeune, aussi pur que je l'aurai reçu.

— Mais, Catherine, demanda le jeune homme, vous ne voulez donc pas vous marier?

— Jamais, Roger, jamais.

— Cependant, reprit-il en se laissant glisser le long du tertre où la jeune fille était assise, si je m'agenouillais à vos pieds, si je prenais vos deux mains dans les miennes, et là, si, ma vie tout entière suspendue à l'un de vos regards, je vous disais d'une voix suppliante : Devant Dieu et devant les hommes, voulez-vous être ma femme? Répondez, Catherine, ne le voudriez-vous pas?

En parlant ainsi, il s'était agenouillé aux pieds de la petite vierge; il avait pris ses deux mains dans les siennes; sa voix était suppliante, et sa vie tout entière paraissait suspendue aux regards de la belle enfant.

— Votre femme, ô mon Dieu! murmura Catherine d'une mourante voix.

— Ma femme, oui, ma femme! ma femme bien-aimée! répétait Roger en couvrant de baisers passionnés les mains et les genoux de la jeune fille éperdue.

Comme un arbuste trop frêle qui ploie sous la pluie dont ses rameaux étaient altérés, Catherine avait penché sa tête sur le front de son jeune amant; mais la relevant aussitôt et s'arrachant, pâle et tremblante, aux étreintes qui l'enlaçaient :

— Partez, partez! s'écria-t-elle. Pourquoi me laisser entrevoir une destinée pour laquelle je ne suis pas née? Ah! Dieu m'est témoin que je n'y songeais pas. Vous le savez, Seigneur! vous savez que mon ambition ne s'est point égarée si haut. Vous savez qu'en l'aimant, je ne demandais rien, pas même son amour. Partez, Roger! par-

tez, vicomte des Songères! Que peut-il y avoir de commun entre vous et la nièce d'un pauvre curé de village?

— Catherine! s'écria le jeune homme avec fermeté, il n'y a ici que deux enfants qui s'aiment et qui déjà se sont unis à la face du ciel. Répondez-moi donc franchement, sérieusement, ainsi qu'il sied à la loyauté de votre caractère; répondez-moi comme si nous étions nés tous deux dans un château ou sous un toit de chaume. Je crois que mon bonheur est en vous; de votre côté, pensez-vous que votre bonheur soit en moi?

— Mais, Roger, cela ne se peut pas. Je sais bien des choses que vous ignorez. Rappelez-vous ce que mon oncle nous disait un soir que nous nous promenions tous trois sur le bord de la rivière. Je ne doute point de votre sincérité; je crois que vous m'aimez assez pour vouloir faire de moi la compagne de vos jours. Soyez-en béni mille fois! Peut-être n'étais-je pas trop indigne d'une félicité si grande. Mais, je vous le répète, cela ne se peut pas. Vous devez assez connaître votre père pour comprendre dès à présent...

— Mon père n'a rien à voir ici, s'écria fièrement Roger en interrompant Catherine. S'il a sa volonté, j'ai la mienne. Je suis libre et je le prouverai. Encore une fois, répondez, comme si vous et moi nous n'avions pour juge et pour maître que Dieu qui nous voit et qui nous entend.

— Je vous aime, répondit Catherine.

— M'estimez-vous assez pour me confier le soin de votre vie? Vous plairait-il de partager ma destinée, heureuse ou fatale, sereine ou tourmentée? Enfin, me voulez-vous pour mari, comme moi, je vous veux pour femme?

— Je vous aime, répéta Catherine avec une douce assurance.

— Viens donc sur mon cœur, ma jeune et belle épouse! s'écria Roger en enveloppant de ses bras caressants le corps souple et flexible de la petite fée.

Catherine appuya sa tête languissante sur le sein de Roger, et celui-ci, abaissant sur elle un regard protecteur, parut, dans le rayon de soleil qui se jouait autour de son front, comme un ange abritant sous ses ailes la créature que Dieu vient de lui donner à garder.

Ils avaient repris leur place sur le banc de gazon; ils y restèrent jusqu'au soir, les mains entrelacées, à mêler leurs chastes transports et à composer ensemble le poëme de leur destinée. Que de jolis projets et que de riantes espérances! Ils étaient là, tous deux jeunes et beaux, amoureux et charmants, s'emparant de l'avenir, le disposant au gré de leur fantaisie, s'interrompant pour se regarder ou pour se répéter qu'ils s'aimaient, pareil à deux oiseaux qui font leur nid tout en se becquetant le long des buissons. Roger se croyait riche par sa mère; il ne doutait pas que le comte des Songères, avant de partir pour l'Allemagne, ne lui laissât la propriété de Bigny, trop heureux de pouvoir à ce prix se débarrasser en même temps de son fils et des comptes de tutelle qu'il avait à lui rendre. C'était là, dans ce domaine où ils s'étaient rencontrés et vus pour la première fois, qu'ils se promettaient de cacher leurs tendresses et de vivre ignorés, loin du monde, sans bruit, faisant du bien autour d'eux. Catherine serait près de son oncle qu'elle visiterait tous les jours. D'ailleurs Roger parlait déjà de faire bâtir à Bigny

une église et un presbytère où François Paty viendrait habiter. Catherine n'y voyait point d'empêchement. Tout paraissait facile à ces heureuses imaginations. On congédiait Robineau, non par esprit de vengeance, mais parce que le vieil intendant était dur aux pauvres et inhospitalier. On installait Paquerette au château. Le père Radigois mettait la poule au pot tous les dimanches et n'avait plus rien à démêler avec MM. les huissiers. Le vicaire était comblé de soutanes et de surplis neufs. Le bon saint Sylvain, qu'on ne se lassait pas de bénir, car il était la cause de tout ce qui venait d'arriver, le bon saint Sylvain avait une magnifique bannière de velours à franges d'argent. Les carpes et les oies pleuvaient dans la cuisine de la bonne Marthe. Claude et le papa Noirel n'étaient pas oubliés. Le père héritait de la charge de Robineau, et le fils passait marguillier d'emblée. Annette enfin, la fidèle Annette, avait de la paille jusqu'au poitrail et de l'avoine jusqu'aux yeux. Ce n'est pas tout. On changeait les conditions du sol, on améliorait la culture. Le pays, qui jusqu'alors n'avait produit que du sarrasin, des châtaignes et du colza, se couvrait de mûriers, de vignes et de blé froment; je crois même qu'on y voyait par-ci par-là quelques orangers. Bref, on réalisait à dix lieues à la ronde tous les rêves de l'âge d'or. L'avis de Catherine était que, sans plus tarder, il fallait tout dire à son oncle. Mais Roger pensa qu'il était plus sage de ne se confier à lui qu'après le retour de son père, quand les obstacles seraient levés et qu'il ne resterait plus au pasteur qu'à bénir l'amour de ses deux enfants. On s'épargnerait ainsi bien du trouble de part et d'autre. Quoiqu'il lui répugnât de

se cacher de son vieil ami, Catherine finit par céder aux raisons que lui donnait Roger. D'ailleurs, le comte des Songères étant attendu au premier jour, ce mystère ne devait guère se prolonger au delà d'une semaine. Si Roger omit de parler de sa tante et de sa cousine, on pourrait croire que ce fut par crainte d'alarmer sa fiancée; le fait est qu'il n'y songea point et que la pensée des dames Barnajon n'altéra pas un seul instant la sérénité de son cœur. Il partit avant que Marthe et le curé fussent de retour. Catherine courut à la fenêtre de sa chambre pour le voir passer à cheval. Ils se dirent encore adieu du geste et du regard, puis, quand le jeune homme eut disparu au bout du sentier, la petite vierge retourna au fond du jardin, bien heureuse à coup sûr, triste pourtant, car son bonheur était trop grand pour n'être pas mêlé d'inquiétudes.

Elle était plongée depuis près d'une heure dans une rêverie demi-souriante, quand elle entendit les feuilles remuer autour d'elle; en tournant la tête, elle aperçut Claude qui la regardait. Comme elle pensait que c'était lui qui avait poussé son père à la demander en mariage, elle ne se gêna point pour lui exprimer vertement son humeur.

— C'est toi! lui dit-elle aussitôt. Je suis bien aise de n'avoir pas à garder plus longtemps ce que j'ai depuis ce matin sur le cœur. D'abord je te déclare que je ne veux pas de toi pour mari. Ensuite, j'estime qu'au lieu de t'adresser à ton père et à mon oncle, tu aurais dû commencer par prendre mon avis. Enfin, je dois t'avouer que je suis lasse de tes obsessions et de tes importunités. Que veux-tu? on ne voit que toi! on ne peut plus faire un pas sans te rencontrer! Tu es partout, excepté dans ta classe.

— Catherine, répondit Claude avec douceur, il me semble que tu es bien cruelle pour ton camarade d'enfance.

— C'est vrai, j'ai tort, pardonne-moi, dit-elle en lui tendant la main. Mais aussi quelle idée t'a passé par la tête de vouloir m'épouser? Je te demande un peu ce que cela pourrrait ajouter à notre affection. Ne suis-je pas ta sœur et n'es-tu pas mon frère? Depuis quand se marie-t-on entre frère et sœur? Voyons, sois raisonnable. Je ne suis pas ce qui te convient. Il te faut, à toi, ce qu'on appelle une belle femme; la grande Nannette, par exemple: à la bonne heure! voilà qui t'irait. Moi, je suis bien trop mince et trop petite. Je ne te ferais aucun honneur et l'on en gloserait dans le pays. Tiens, regarde: c'est tout au plus si je puis te donner le bras. On ne manquerait pas de dire que tu as épousé la fée Nabotte. Et puis, sois franc. La main sur ton cœur, est-ce que c'est de l'amour, ce que tu ressens pour moi? Laisse donc! Je t'avertis que, de mon côté, je n'en ai pas l'ombre pour toi, à moins pourtant que l'amitié ne soit l'ombre de l'amour, comme je le crois.

— Je le sais bien, répondit Claude d'un air résigné; je sais, Catherine, que tu ne m'aimes pas. Aussi n'est-ce pas moi qui t'ai fait demander par mon père à ton oncle. On ne m'avait pas consulté. Bien mieux, j'ai signifié tout net que je ne voulais pas me marier. Tu viens de m'appeler ton frère. Écoute donc, ma sœur, ce que je suis venu te dire, car nous nous verrons rarement désormais, et tu n'auras plus à te plaindre de mes obsessions et de mes importunités. Je suis venu pour te dire adieu, Catherine; non que je sois déjà prêt à partir; mais je vais me retirer

de ta vie, jusqu'à ce que j'en disparaisse tout à fait. Quand tu seras heureuse et que le pauvre Claude n'aura plus rien à faire auprès de toi, alors je quitterai le pays et j'irai où Dieu me poussera. D'ici là, tu ne me rencontreras plus sur ta route; mais tu m'auras encore sous ta main. Si tu as besoin de moi, un mot, un geste, un regard, je viendrai. Puisses-tu ne m'appeler jamais ! Puissé-je m'éloigner bientôt, en emportant ton bonheur à la place du mien ! Adieu donc. Ne m'en veux pas d'avoir troublé tes douces joies par ma présence. J'étais jaloux, parce que je ne comprenais rien. A cette heure que j'ai tout compris, je ne suis plus que triste et malheureux.

Là-dessus, le digne garçon s'éloigna à pas lents, tête basse, les poings dans ses poches.

Catherine le suivit quelque temps des yeux; puis, essuyant du revers de sa main une larme qui brillait au bout de ses longs cils, elle se reprit à penser à Roger.

Roger galopait vers Bigny, enivré d'amour moins encore que de liberté, moins joyeux de l'idée d'épouser Catherine que triomphant d'avoir fait enfin acte d'indépendance et de virilité. Chose étrange! à part l'amour qui l'y poussait, pour briser le joug qui pesait sur lui et pour se prouver à lui-même qu'il était libre, cet enfant venait de se jeter tête baissée dans le mariage. La vie se passe ainsi à poursuivre la liberté et à ne faire que changer de chaînes. Plein de fougue et d'ardeur, éperonnant les flancs de son cheval et filant comme une flèche à travers champs, il paraissait voler à la conquête du monde. Cependant, quand il eut ralenti sa course et qu'il se trouva au milieu des campagnes, sous le froid manteau de la nuit, n'étant

plus exalté par la présence de la petite fée, il ne put se défendre d'un mouvement de surprise et de stupeur en songeant aux engagements solennels qu'il avait contractés. Il se sentit presque dans la position d'un homme qui, les vapeurs du vin dissipées, cherche à se rappeler, avec un vague sentiment de terreur, ce qu'il a dit et fait en état d'ivresse. Il est très-vrai qu'en partant le matin pour Saint-Sylvain, ce jeune homme ne se doutait pas qu'il dût s'engager en ce jour, comme disaient autrefois les poëtes, dans les liens de l'hyménée. Il aimait Catherine d'un amour sincère, poétique et charmant; aussi ne s'était-il point demandé où cela pouvait le conduire. Il l'aimait au hasard et à l'aventure, comme on aime les voyages quand on a vingt ans, que les horizons sont sans fin et qu'on ne sait pas où l'on va. Lorsqu'on a bien couru par tous les sentiers de traverse et qu'on a goûté la piquette de tous les cabarets du chemin, lorsqu'on a jeté sa jeunesse à tous les vents, laissé sa laine à tous les buissons, et que l'on commence d'aspirer secrètement aux douceurs du repos, il peut être doux de découvrir, au détour d'une haie, la fumée du toit domestique, et, sur le pas de la porte, la famille qui sourit en vous ouvrant son sein. Mais rencontrer, dès la première étape, messire Hymen, armé de ses flambeaux, qui vous barre le passage et vous crie: Halte-là! tu n'iras pas plus loin! il faut convenir que la rencontre n'est pas des plus divertissantes, pour peu qu'on ait le goût de l'inconnu, et de secrets instincts qui vous poussent vers les coteaux de la verte Bohême. Telles n'étaient pas précisément les réflexions auxquelles se livrait Roger; seulement il vint un instant où le jeune vicomte fut obligé de reconnaître qu'en-

traîné par la circonstance, il avait pris assez légèrement un parti plus grave qu'il ne l'avait jugé d'abord. Hâtons-nous d'ajouter que ce ne fut qu'un éclair. Il aimait Catherine: il appréciait ce que le ciel avait mis en elle de grâce, d'innocence, de charme et de pureté. La petite vierge et son entourage n'avaient exercé sur lui que de bienfaisantes influences. Il se la représenta telle qu'il l'avait vue, la veille, à la lueur des étoiles, telle qu'il venait de la voir, palpitante entre ses bras, pâle de bonheur et d'amour. Tous ses sens se troublèrent à ces souvenirs; lançant de nouveau son cheval et son cœur au galop, il se dit que, dût son père en étouffer de rage et de dépit, la nièce du curé de Saint-Sylvain serait châtelaine de Bigny et vicomtesse des Songères.

A Bigny comme à Saint-Sylvain, les jours qui suivirent ne furent pas exempts de secrètes agitations. Catherine et Roger continuèrent de se voir, mais le plus souvent en présence de Marthe et de François Paty, et c'est à peine s'ils purent, de loin en loin, échanger quelques mots à la dérobée. Catherine souffrait de cette position qui révoltait tous ses sentiments de droiture et d'honnêteté. Vingt fois elle fut sur le point de s'épancher dans le sein de son oncle; la crainte d'irriter Roger l'arrêta, moins encore que celle d'inquiéter le vieux pasteur. Elle n'osait plus lever les yeux devant lui, se dérobait à ses caresses et s'allait cacher pour pleurer. Elle fuyait Marthe aussi et n'avait goût qu'à la solitude. Seule, elle pouvait du moins se réfugier dans son amour : encore cet amour même était-il rempli de sombres appréhensions. D'après les récits que lui avait faits le bon curé, elle connaissait mieux le comte des Songères que ne

le connaissait son fils; elle prévoyait des obstacles que ne prévoyait pas Roger. Un jour qu'ils se trouvaient seuls au jardin:

— Roger, dit-elle, d'où vient que mon bonheur est triste? serait-ce que tout bonheur est ainsi? J'ai foi en vos serments, je crois en vous comme en Dieu lui-même, et je suis triste jusqu'à la mort! L'air est calme, le ciel est pur, et je frissonne comme aux approches d'un orage! Tenez, mon ami, je sens que nous nous préparons l'un à l'autre un avenir de maux et de misères. Ce n'est pas pour moi que je tremble : je payerais volontiers du repos de toute ma vie la gloire d'avoir été aimée de vous un jour. Je ne recule pas devant ma douleur : mais devant la vôtre, mais devant celle de mon oncle, j'avoue que je suis lâche, sans force ni courage et saisie d'épouvante. Réfléchissez, Roger : il en est temps encore. Peut-être n'avez-vous cédé qu'à l'entraînement du moment? Songez que je mourrais la plus infortunée des créatures, si je surprenais sur votre front ou dans vos regards le regret de m'avoir rencontrée sur votre chemin. Songez à tout, dites-vous bien que je ne suis qu'une pauvre petite fille, sans fortune et sans éducation. Dtes-vous que pour m'épouser, vous aurez à lutter contre votre père, qui n'y consentira jamais, et que, quand vous m'aurez épousée, vous serez tenu vis-à-vis de moi à d'autant plus de tendresse et d'amour que je me sentirai moins digne du rang où vous m'aurez placée, du nom que vous m'aurez offert! O mon ami, que tout cela est grave! Pensez-y, pensez à mon vieil oncle, pensez à vous surtout, et si vous hésitez un instant, partez, Roger, et ne revenez plus. Je ne vous en voudrai pas, jamais une plainte ne sortira contre

vous de ce cœur que votre image ne cessera point d'occuper tout entier.

Ces paroles ne firent qu'exalter l'amour de Roger : l'idée qu'on pouvait douter de son énergie et de sa volonté aurait suffi pour le précipiter dans un parti extrême. Roger n'avait qu'un regret, c'est que les obstacles dont s'effrayait l'imagination de la petite fée ne fussent pas plus sérieux et tout à fait insurmontables ; il les aurait brisés et surmontés. Pour rassurer Catherine, il sut trouver des paroles de flamme. Il était jeune, amoureux, sincère : sans efforts il fut éloquent. La jeune fille ne demandait qu'à se laisser persuader et convaincre. L'éclat de la jeunesse reparut sur ses joues, son âme se rouvrit doucement à l'espoir.

L'intrépide confiance qu'il essayait ainsi de faire passer dans l'esprit de Catherine, Roger l'avait en lui. Prêt à la lutte, il n'admettait pas qu'il ne pût point en sortir vainqueur. C'est le propre de la jeunesse et de l'amour de ne douter de rien. Roger, pour atteindre à son but, aurait eu à déplacer les montagnes de la Marche et à changer le cours de la Creuse, qu'il ne s'en serait pas effrayé davantage. Avec Catherine pour point d'appui, il s'estimait de force à soulever le monde.

Cependant, en observant ce qui se passait au château, ce jeune homme sentait, lui aussi, une sourde inquiétude bourdonner autour de son cœur. En moins de quinze jours, le vieux manoir de Bigny avait été rajeuni des pieds à la tête. A voir les embellissements qu'il avait essuyés, un poëte aurait crié à la profanation, un bourgeois se serait pâmé d'aise. Toute la façade avait été grattée et blanchie à la chaux. Les pierres disjointes du perron avaient été rap-

prochées et soudées. On avait soigneusement arraché les grandes herbes qui poussaient dans la cour; on les avait remplacées par un semis de sable jaune et fin. A l'intérieur, les meubles de palissandre ou de citronnier avaient succédé aux vieux fauteuils et aux bahuts de chêne. Deux appartements surtout, ayant vue sur la partie la moins sombre du parc, se faisaient remarquer par l'élégance de leur décoration. Toutes les recherches du luxe et du bien-être s'y trouvaient réunies. Le grand salon du rez-de-chaussée, entièrement remis à neuf, étincelait de dorures, de glaces et de cristaux. Le piano récemment arrivé de Paris s'y prélassait comme un roi dans la salle du trône. Tous les parquets se cachaient sous des tapis d'Aubusson, qui couraient le long des escaliers jusque dans les noirs corridors. Si les écussons aux armes de la famille n'eussent été conservés partout, on aurait pu se croire dans un hôtel de fraîche date, élevé à grands frais dans la Chaussée-d'Antin par quelque Turcaret moderne. Pas un livre, pas un tableau, pas un véritable objet d'art; en revanche, tout ce que les magasins d'un tapissier peuvent exhiber, au dix-neuvième siècle, de plus riche, de plus somptueux. En même temps le personnel du logis avait subi des restaurations analogues. Les garçons de charrue s'étaient transformés en laquais de bonne maison. On allait, on venait, on s'exerçait toute la journée, sous les yeux de Robineau, qui dressait cette rustique valetaille aux belles manières de la servilité. Robineau lui-même avait fait peau neuve et tranchait de l'intendant de haute volée. Du matin au soir on ratissait les allées, on extirpait les ronces, on éclaircissait les fourrés. Un élève de Carême, expédié de la capitale, préparait déjà

ses fourneaux et faisait manœuvrer toute une armée de jeunes marmitons. Enfin, un bel attelage de chevaux gris pommelé et un alezan de race limousine hennissaient et piaffaient dans l'écurie, tandis qu'une calèche, venue par le roulage, dormait sous la remise, dans son fourreau de toile.

Que penser de tous ces apprêts? Le comte des Songères avait-il l'intention de se fixer à Bigny? Madame Barnajon, sa sœur, et mademoiselle Malvina, sa nièce, devaient-elles s'y fixer avec lui? Pourquoi ces prodigalités qui n'étaient pas dans les goûts du maître? A ces questions qu'il se posait à lui-même, Roger ne savait que répondre; mais il sentait que quelque chose se tramait en opposition avec ses projets. Malheureusement, nul indice ne pouvait le mettre sur la voie. Son père l'avait toujours tenu en dehors du mouvement des affaires en général, et des siennes en particulier. Roger ignorait quels intérêts avaient ramené le comte à Bigny. Il ne se doutait même pas qu'un procès remît en question la propriété de ce domaine. Quoique naturellement fier et réservé, et quelque sentiment de répulsion que lui inspirât Robineau, il se hasarda plusieurs fois à l'interroger; mais Robineau était impénétrable, et, depuis quelque temps, il avait redoublé d'arrogance, si bien que Roger dut se contenir pour ne pas le mettre rudement à sa place. Désespérant de rien tirer de cet animal, qui participait du cuistre et de l'huissier, il prit le parti d'attendre, sans rien dire à Catherine, de peur de l'effaroucher.

A Saint-Sylvain, les choses ne prenaient pas un tour plus gai ni plus rassurant. Quand Roger était là, près d'elle, Catherine croyait aisément au bonheur; aussitôt qu'il s'é-

loignait, la petite vierge sentait sa confiance partir avec lui. Marthe et François Paty avaient fini par s'apercevoir du changement qui s'opérait dans l'humeur de leur chère enfant. Le bon vieillard ne s'en inquiétait guère, persistant à penser qu'il s'agissait entre elle et Claude de quelque bouderie d'amoureux. Marthe se serait bien gardée de dire autrement que M. le curé ; mais au fond, la vieille nourrice, quoiqu'à cent lieues de la vérité, n'était pas bien convaincue que l'ami Claude fût pour beaucoup dans cette affaire. Toujours est-il que le presbytère n'avait plus le charme qui l'embellissait voici à peine un mois. Le mouvement et la vie menaçaient de s'en retirer. Claude n'y montrait plus son nez. La fenêtre où Marthe et la petite fée babillaient autrefois si gentiment, demeurait fermée des journées entières. Catherine ne rôdait plus autour de son oncle ; Claude ne rôdait plus autour de Catherine. Les repas étaient silencieux. François Paty lisait son bréviaire d'un bout à l'autre sans être interrompu par sa nièce. La présence seule de Roger ramenait de temps en temps un peu de soleil sous le toit du pasteur. Le village même, depuis que le jeune Noirel faisait assidûment sa classe, avait un aspect morne et n'était plus animé que par la sortie de l'école. Délivré des soins de son empire, Claude allait vaguer solitairement, comme un chien qui n'a plus de maître : sa démarche affaissée et sa physionomie profondément triste imprimaient au paysage je ne sais quoi de morose et de chagrin. De son côté, le marguillier, qui promenait çà et là une mine longue d'une aune, ne contribuait pas à égayer les horizons.

Bref, de tout ce petit monde que nous avons connu si

heureux, il n'y avait que Paquerette qui n'eût rien perdu de sa joie. Celle-là continuait de vivre, comme par le passé, en plein air, pieds nus, robe à mi-jambe, poussant devant elle son joli troupeau, la gaule en main et la gaieté au cœur.

X

CE QUI SE PASSAIT A PARIS

Tandis qu'à Saint-Sylvain, Roger disposait de son cœur, de sa main et de sa destinée, à Paris, le comte des Songères disposait du cœur, de la main et de la destinée de Roger. Cet homme, qui représente dans cette histoire villageoise le loup que Rivarol aurait voulu voir de temps à autre dans les bergeries de Florian, tenait encore moins du loup que du renard. Pour mieux dire, il tenait des deux : seulement, tant qu'il avait été jeune, le loup avait dominé en lui; en vieillissant, le renard avait pris le dessus. C'était devenu un singulier mélange de souplesse et de rudesse, de ruse et de brutalité. Livré à ses instincts naturels, le loup reparaissait aussitôt ; mais, quand ses intérêts l'exigeaient, le renard avait son tour, et le drôle en aurait remontré aux plus fins.

Peut-être n'a-t-on pas oublié quelle entreprise se proposait le comte des Songères en venant à Paris. Effréné dissipateur en sa jeunesse, il avait gaspillé la fortune dont il devait un jour rendre compte à son fils. Ce jour était arrivé. Si Roger n'avait encore rien réclamé, il pouvait tout

réclamer d'un instant à l'autre. D'ailleurs, il gênait son père, qui n'avait rien tant à cœur que de se débarrasser de lui. En même temps, madame Barnajon disputait la propriété de Bigny à son bien-aimé frère, qui lui était redevable, depuis quelque vingt ans, de sommes considérables. D'abord le loup avait montré les dents ; mais, à la longue, le renard avait imaginé qu'un mariage entre sa nièce et son fils pourrait trancher toutes les difficultés. Le comte des Songères était donc parti pour Paris, à l'unique fin de négocier et de mener à bien cette grande affaire, dans laquelle il s'agissait pour lui de s'acquitter du même coup, à l'aide d'un domaine en litige, envers son fils et envers sa sœur.

Une fois à Paris, son premier soin fut de voir son avoué, de consulter les avocats et les légistes les plus renommés du Palais. Tous s'accordèrent là-dessus que le comte des Songères n'avait pas plus de chances pour perdre son procès que pour le gagner. Le comte n'en demandait pas davantage. Ses consultations en poche, toutes signées de noms fameux, il se présenta chez madame Barnajon, qui ne l'attendait pas et se montra moins charmée que surprise de le revoir. L'entrevue commença par être glacée ; mais, grâce à l'astuce du comte, la glace finit par se fondre. Maître loup s'était complètement effacé ; il ne restait plus que compère renard, qui joua son rôle à ravir et vida tous les tours de son sac. Grave et triste d'abord, il devint affectueux et tendre ; il poussa jusqu'à l'attendrissement et versa même quelques larmes. A l'entendre, il arrivait tout exprès du fond de l'Allemagne pour voir s'il n'était pas possible de mettre un terme à des divisions qui

avaient trop longtemps duré. Il parla de son fils avec amour, des affections de famille en homme qui les ressent vivement. Madame Barnajon, en écoutant son frère, reconnaissait la vérité du proverbe qui dit que, quand il fut vieux, le diable se fit ermite. Toutefois elle se tint prudemment sur ses gardes, et déclara avec fermeté qu'elle était décidée à ne point se départir de ses prétentions. Le comte se récria. Fallait-il troubler ce premier entretien par de viles questions d'intérêt? On avait tout le temps d'en parler. Il était résigné, pour sa part, à tous les sacrifices, et ne reculerait devant rien en vue de ramener la bonne intelligence entre sa sœur et lui. Il ne demandait qu'une trêve qui leur permît de se mieux connaître. Cette trêve, madame Barnajon l'accorda volontiers, et, à compter de ce jour, M. des Songères vécut dans l'intimité de sa sœur et de sa nièce, les observant l'une et l'autre en secret, étudiant le caractère de sa nièce qu'il avait laissée au berceau, et celui de sa sœur qu'il n'avait pas vue depuis plus de vingt ans, s'initiant, avec adresse et sans avoir l'air d'y toucher, à leurs goûts, à leurs ambitions, à leur position dans le monde, à tous les détails de leur intérieur; ne négligeant rien, disant, faisant tout ce qu'il fallait pour flatter les faiblesses d'esprit de la mère et pour exciter les appétits aristocratiques de mademoiselle Malvina Barnajon.

Ce fut au milieu de ces investigations, de ces trames et de ces manœuvres, qu'il reçut la lettre par laquelle Robineau lui dénonçait les chastes tendresses de Roger et de Catherine. Le comte des Songères n'avait aucune idée de la petite vierge, qui ne faisait que de naître quand il

avait quitté le pays. En revanche, il connaissait trop bien le curé de Saint-Sylvain; il se souvenait d'avoir une nuit, dans la chambre de sa femme morte, courbé la tête et ployé les genoux sous la parole et sous le geste du pasteur; il savait qu'il avait un juge dans cet homme; sa haine contre lui n'avait pas vieilli d'un jour. Au nom de François Paty, le loup bondit de rage, comme si la balle d'un chasseur venait de se loger sous sa peau; mais l'on s'abuserait étrangement, si l'on s'imaginait qu'en apprenant l'amour de Roger pour Catherine, de Catherine pour Roger, il sentit croître son irritation et sa colère redoubler. Le renard s'applaudit et se pourlécha les babines. A travers les exagérations du récit de l'intendant, il ne vit qu'une liaison fort peu sérieuse qu'il romprait au besoin quand il en serait temps, et, comme il n'avait jamais envisagé la passion que sous son côté matériel et vulgaire, comme il n'avait jamais rien compris aux délicatesses du cœur non plus qu'aux idéales voluptés de l'amour, loin de s'alarmer, il écrivit à Robineau de laisser courir les choses aussi loin qu'elles pourraient aller. Rien ne lui paraissait plus doux ni plus charmant que de se venger de l'oncle sur la nièce; il lui souriait surtout que son fils fût précisément l'instrument de cette vengeance. Pour lui donner le loisir de la consommer, le comte prolongea son séjour à Paris, se promettant d'arriver assez tôt à Bigny pour se repaître de la honte de la victime et des larmes du curé maudit.

Il poursuivait pendant ce temps l'œuvre de séduction qu'il avait entamée. Lorsqu'il jugea que l'heure était venue, un jour qu'il se trouvait entre madame Barnajon et sa fille :

— Connaissez-vous, dit-il en souriant, l'histoire de deux armées qui, près d'en venir aux mains, profitèrent de quelques heures de trêve pour se visiter et se faire réciproquement les honneurs de leur camp? Ce serait un peu notre histoire, s'il vous plaisait, après m'avoir reçu avec tant de grâce et de bienveillance, de venir à Bigny passer le reste de la belle saison. Comment cette proposition ne vous agréerait-elle pas? Paris est brûlant, poudreux, inhabitable; on n'y voit plus que des gens d'affaires. Toute l'aristocratie a pris sa volée vers les bois. Faites comme elle; n'avez-vous pas des bois, des terres, un parc, un château? Vous, ma sœur, vous retrouverez avec délices les souvenirs de votre enfance; vous, ma belle et charmante nièce, vous visiterez nos montagnes, qui vous offriront des sites et des aspects dignes de toucher une âme poétique comme la vôtre. Songez, ma sœur, songez, Malvina, que votre présence comblera de joie mon aimable Roger. Le cher enfant a fait tout exprès le voyage pour vous être présenté : les fatigues de la route et sa santé frêle et débile ne lui ont pas permis de m'accompagner plus loin. N'ayant pu arriver jusqu'à vous, il vous bénira d'avoir bien voulu venir jusqu'à lui. C'est un enfant, vous l'aimerez, ma sœur; Malvina, vous apprendrez à le chérir comme un frère. D'ailleurs, c'est bien le moins que ma nièce connaisse le domaine et le castel de nos aïeux.

A ces mots de castel et d'aïeux, Malvina rougit de plaisir. Madame Barnajon opposa quelque résistance; mais le comte se montra si pressant et Malvina si suppliante, qu'elle dut finir par céder. Il fut convenu toutefois qu'à la fin de l'automne on reprendrait les hostilités, comme

si de rien n'était. Aussitôt, le comte des Songères envoya ses ordres à Robineau et fit tout préparer pour la réception de ces dames. Il avait eu d'abord l'idée de ne rien faire changer à l'antique manoir; mais, en étudiant les goûts de sa nièce et de sa sœur, il avait compris que le sang des Barnajon avait passé par là, et qu'elles s'accommoderaient difficilement de la poésie des vieux murs. C'étaient de ces femmes qui adorent les ruines, les arceaux brisés, les tourelles habillées de lierre, à la condition de n'y marcher que sur de moelleux tapis et d'y retrouver toutes leurs habitudes de luxe et d'élégance.

Une nuit, en revenant de Saint-Sylvain où il avait passé la journée, Roger s'arrêta consterné au pied du perron. A deux pas de lui, dans la cour, une chaise de poste était dételée, et les fenêtres du château brillaient silencieusement dans l'ombre.

XI

PARIS A BIGNY

Roger passa la nuit à se préparer pour l'assaut qu'il était décidé à ne pas différer d'un jour. En effet, le lendemain, aussitôt qu'il pensa pouvoir se présenter chez son père, qu'il n'avait pas vu la veille à cause de l'heure avancée, il sortit de sa chambre et se rendit à l'appartement du comte d'un pas ferme, d'un cœur résolu. Il n'avait rien perdu de son courage ni de sa fermeté. Toutefois,

près d'entrer, il s'arrêta devant la porte, et là, indépendamment des colères qu'il n'allait pas manquer de soulever, il pâlit et son sang se figea dans ses veines, en songeant à l'accueil dur et glacé qu'il allait essuyer. Il n'avait jamais paru devant son père sans un sentiment de contrainte douloureuse, approchant de l'effroi. Après quelques minutes durant lesquelles il appela Catherine à son aide, honteux de sa faiblesse, prêt à tout braver, il entra. Dans l'antichambre, il se croisa avec Robineau qui sortait de chez son maître ; la figure insultante de cet homme lui fut un aiguillon de plus. Il traversa deux ou trois pièces et arriva sans faiblir et sans hésiter à celle où se tenait le comte. Soit que l'entretien qu'il venait d'avoir avec son intendant ne l'eût pas satisfait, soit qu'il fût préoccupé d'autre part, le comte des Songères se promenait de long en large d'un air sombre et visiblement agité. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se retourna brusquement, et Roger frissonna des pieds à la tête en se retrouvant sous ce regard qui l'avait tenu pendant vingt ans comme un passereau sous l'œil d'un autour. Il pâlit de nouveau et son front se chargea de sueur ; mais ce mouvement d'épouvante fut bientôt remplacé par un sentiment de surprise et même de stupeur, quand il vit son père venir à lui, la main tendue et la bouche riante.

— Bonjour, Roger, bonjour, mon fils ! dit avec effusion le comte, en prenant les mains du jeune homme.

Et, l'attirant sur sa poitrine, il l'embrassa cordialement, avec la brusquerie d'un soldat.

A ce témoignage d'affection, le premier qu'il recevait de son père, Roger, nature tendre, nerveuse, impression-

nable, sentit son cœur se fondre et ses yeux s'humecter.

— Mon père, dit-il d'une voix attendrie, c'est la première fois que vous m'embrassez.

Le comte ne répondit qu'en le pressant derechef dans ses bras.

— Mon père, ajouta Roger de plus en plus ému, je croyais que vous ne m'aimiez pas.

— Mon fils, répliqua le vieux renard avec une mélancolique gravité, les tendresses les plus vraies et les plus profondes ne sont pas toujours celles qui font le plus d'étalage et de bruit. Il y a des âmes silencieuses qui répugnent aux affections bruyantes. Avant de me juger, il faudrait me connaître. Vous apprendrez un jour quels orages ont traversé ma vie et tari dans mon cœur la source des épanchements. Vous saurez aussi comment, sous cette froideur apparente qui vous a fait douter de mon amour, je n'étais préoccupé que du soin de votre bonheur. Et pourtant, j'en conviens, moi-même j'ignorais jusqu'à quel point vous m'êtes cher : l'absence vient de me l'apprendre.

— Mon père, dit Roger qui se demandait s'il était bien éveillé et si ce n'était pas un rêve, je regrette de ne m'être pas trouvé hier au château pour vous recevoir ; vous aviez oublié de me fixer le jour de votre arrivée, et, d'après votre lettre, je ne pouvais pas supposer...

— Bien, bien ! s'écria gaiement le comte des Songères en lui frappant familièrement sur l'épaule : on sait que nul ici-bas ne peut servir en même temps son roi, sa maîtresse et son père. Eh bien ! Roger, pourquoi rougir et vous troubler ? Vous aimez, c'est de votre âge. L'amour sied à la jeunesse comme les roses au printemps.

— Ainsi, mon père, demanda d'une voix hésitante le jeune homme qui marchait d'enchantements en enchantements, ainsi, vous savez tout, vous savez que mon cœur s'est donné pendant votre absence, et, loin de me blâmer, loin de vous irriter, comme je l'avais craint, vous approuvez mon choix et vous souriez à mon amour?

— Comment donc! s'écria le comte. M'avez-vous pris pour un de ces pères de comédie, qui veulent que leur fils gardent jusqu'à trente ans leur robe d'innocence? Mon intention n'a jamais été de vous tenir en charte privée. Vous êtes jeune, il faut que jeunesse se passe. J'avoue même qu'il ne m'aurait nullement agréé d'avoir pour héritier de mes titres et de mon nom un pudibond Joseph toujours prêt à faire à sa virginité le sacrifice d'un manteau. J'aime à sentir chez un jeune homme les feux du matin de la vie; je ne hais rien tant que ces grands dadais qui, en fait de pudeur, en auraient remontré aux prêtresses du culte de Vesta. Non-seulement je vous approuve, mais encore je vous applaudis. La petite est, dit-on, charmante?

— C'est un ange, mon père.

— J'en suis convaincu; règle générale, toutes les femmes qu'on aime sont des anges. La petite, d'ailleurs, tient au paradis par tous les bouts, car c'est, je crois, la nièce d'un desservant de nos environs.

— Oui, mon père, répondit Roger qui, ayant fini par remarquer le ton sur lequel le prenait le comte, commençait d'en souffrir et de s'en offenser. Oui, la jeune fille que j'aime est la nièce du curé de Saint-Sylvain.

— A merveille! s'écria M. des Songères en souriant. Une nièce de curé! malepeste, comme vous y allez! Vos

pareils à deux fois ne se font pas connaître. Qui diable, en vous voyant, aurait pu se douter de cela? Vous commencez mieux que don Juan. Une nièce de curé! excusez du peu; c'est par là que monsieur débute! Recevez mes compliments. Et, dites-moi, Roger, sans indiscrétion, peut-on savoir où vous en êtes avec votre Armide de sacristie?

— Mon père, je vais vous l'apprendre, répondit fièrement Roger qui venait de sentir, à ces mots, le rouge de l'indignation lui monter au visage. Cette jeune fille est pure autant que belle...

— Tant pis pour vous, répliqua le comte.

— Je la vénère autant que je l'aime...

— Dans ce cas, c'est tant pis pour elle.

— Et je veux l'épouser, ajouta Roger avec fermeté.

— Vous dites?...

— Je dis, mon père, que je veux l'épouser, répéta le jeune homme avec une respectueuse assurance.

Roger ne doutait pas qu'à ces mots la foudre n'éclatât sur sa tête. Il en arriva autrement. Le comte partit d'un franc éclat de rire et se prit à marcher par la chambre en se tordant les flancs dans un fol excès d'hilarité, tandis que son fils, muet, debout, immobile, l'examinait d'un air interdit, comme un homme qui, s'étant armé de pied en cap pour une lutte formidable, verrait son adversaire lui jeter des boulettes de mie de pain au nez.

— Enfant, dit enfin le comte en donnant à sa physionomie une expression grave et recueillie, je reconnais là l'honnêteté et la candeur de votre belle âme. Je savais bien que mon Roger n'avait pu jouer le rôle d'un séduc-

teur vulgaire. Dans l'ignorance où vous êtes du monde et de la vie, vous avez dû naturellement supposer que le mariage est une conséquence nécessaire et forcée de l'amour. C'est ainsi qu'on raisonne à vingt ans. Parce qu'on croit aimer et qu'on se croit aimé, on parle de disposer de sa destinée, comme s'il ne s'agissait que d'un jour. Age heureux qu'envie et que regrette, tout en le gourmandant, la raison, triste fille des années et de l'expérience!

— Ne vous y trompez pas, mon père, tout ce que vous pourriez me dire à ce sujet, je me le suis dit moi-même. Mon parti est pris, ma résolution arrêtée, et, s'il est vrai que vous m'aimiez, s'il est vrai que vous vous soyez jamais préoccupé de la pensée de mon bonheur...

— Je vous aiderai, n'est-ce pas? à consommer le malheur de toute votre vie. Bien obligé! vous êtes fou, Roger.

— Ma folie m'est chère et j'y tiens.

— De grâce, laissons là ces enfantillages. Je vous accorde quinze jours pour y réfléchir. Si, dans quinze jours, vous n'en êtes pas revenu de vous-même, eh bien! nous en reparlerons. Mais d'ici là, je vous en prie, Roger, permettez que je goûte en paix la joie que j'éprouve à me retrouver, avec vous et près de ma sœur, dans ces lieux où je suis né et que je revois pour la dernière fois peut-être. Votre père n'est pas heureux, mon fils, il ne le fut jamais. Bientôt il partira pour aller achever de vieillir sur la terre étrangère. Ayez pitié du pauvre exilé; ménagez son dernier bonheur; ne troublez pas le peu d'instants qu'il lui reste à passer sur le sol de la patrie et sous le toit de ses ancêtres.

A ces mots, Roger regarda le comte des Songères pour s'assurer que c'était bien lui qui parlait.

— Vous pleurez, vous pleurez, mon père! s'écria-t-il avec un élan de tendresse involontaire et spontanée.

— Voilà les premières larmes que je répands depuis la mort de votre mère; j'en croyais depuis longtemps la source tarie et desséchée. Allons, point de faiblesse! ajouta-t-il en essuyant ses yeux. Je suis fort, je dois l'être, et, quoique brisé, je m'en irai joyeux, si je puis, avant de partir, réaliser mon dernier rêve, s'il m'est donné pour consolation suprême d'emporter avec moi le sentiment de vos félicités.

Là-dessus, ayant pris affectueusement Roger par le bras, il l'entraîna dans le parc pour y faire un tour, en attendant l'heure de le présenter à sa tante et à sa cousine.

— La patrie n'est pas un vain mot, disait-il avec mélancolie en s'appuyant nonchalamment sur le bras de son fils; l'influence de la terre natale n'est point une chimère accréditée par les poëtes. Je chercherais en vain à m'en défendre. La haine des méchants, la fureur des sots, les lâches calomnies ont pu me contraindre à quitter ces lieux, mais sans pouvoir en détacher mon cœur. La nature n'est point responsable de la perversité des hommes. Que de souvenirs s'éveillent sous mes pas! Tenez, c'est ici que se sont écoulés les premiers jours de votre enfance. J'ai vu courir vos petits pieds sur ces pelouses et dans ces allées. Votre mère vivait alors. Aimable et chère créature, trop tôt ravie à mon amour! Allez, mon fils, on a beau se créer une nouvelle famille, rien ne remplace le foyer où nous avons grandi, la première femme à qui nous avons donné les doux noms d'amante et d'épouse. Roger, je veux

qu'un de ces soirs nous allions, vous et moi, nous agenouiller ensemble sur la tombe de votre mère.

Qu'on tâche de se représenter l'étourdissement et la confusion de Roger, qui voyait ainsi tous ses plans de bataille déjoués, toutes ses batteries démontées, toutes ses pièces enclouées sur place sans avoir brûlé seulement une once de poudre. Il avait compté sur des obstacles à renverser, sur des affronts à subir, sur des colères et des emportements à dompter; aussi s'était-il armé en conséquence et pourvu de courage et de résolution. Mais comment aurait-il pu songer à se mettre en garde contre la tendresse, le sourire et les larmes de cet homme inflexible qu'il n'avait jamais vu ni sourire ni pleurer?

— Ainsi, disait le comte d'une voix caressante, vous avez cru, mon fils, que je ne vous aimais pas? C'est tout simple. La jeunesse ne descend pas au fond des choses et ne voit guère que les apparences. Vous ne vous êtes jamais demandé ce que j'avais dû endurer et souffrir pour en être arrivé à ce point de sombre ennui et de tristesse taciturne et sauvage. Vous ne vous êtes jamais demandé ce qui se cachait peut-être de sensibilité maladive, sous cette froide et rude écorce. Roger, je ne vous en veux pas. Bien loin de là, je m'accuse moi-même d'avoir négligé votre tendresse, de ne vous avoir montré que le côté douloureux de mon âme. A votre tour, mon fils, il faut me pardonner.

— Vous pardonner, mon père! répondit le jeune homme avec déférence. Que puis-je avoir à vous pardonner? Il faut être aimé pour avoir le droit de se plaindre.

— Ce droit vous est acquis, mon fils.

— Vous m'avez embrassé, mon père, et j'ai tout oublié, dit Roger.

— Être charmant! Hélas! c'est à la veille de nous séparer pour toujours que nos cœurs se cherchent et commencent à se rencontrer.

— Il suffit que deux cœurs se soient rencontrés et touchés une fois, pour que le temps ni la distance ne puissent les désunir. Mon père, ajouta Roger qui, moins attendri qu'étonné, ne perdait pas de vue, au milieu de tous ces discours, les intérêts de sa passion, à Dieu ne plaise que je veuille troubler par des préoccupations égoïstes le contentement de votre âme! Il est juste que vos joies passent avant les miennes. Permettez-moi seulement de compter sur la promesse que vous m'avez faite de m'écouter dans quinze jours avec une attention sérieuse, sinon bienveillante.

— Roger, vous pouvez y compter. Comptez aussi que je vous entendrai avec toute la bienveillance d'un esprit ferme et d'une raison sûre qui ne peuvent et ne doivent vouloir que votre bien.

— J'y compte, mon père, et je vous remercie, répondit gravement Roger.

Fort de cette assurance, le jeune des Songères se sentit libre et presque joyeux Nous devons même convénir, au risque de gâter un peu la physionomie de notre héros, qu'au fond il ne fut pas trop malheureux de cet ajournement; car, quoique très-épris de Catherine et décidé à l'épouser, notre jeune ami n'était pourtant pas de ceux qui vont droit au but comme un boulet, franchissent les écueils au lieu de les tourner, et débrouillent du tranchant de leur

volonté les nœuds gordiens que la destinée leur présente.

Ils allaient ainsi causant, lorsqu'au tournant d'une allée, à cette même place on Roger avait rencontré pour la première fois la petite vierge, ils se trouvèrent face à face avec madame Barnajon et sa fille, qui se promenaient de leur côté depuis près d'une heure. Le comte s'empara de la main de Roger et le conduisant à sa sœur :

— Mon fils. dit-il, embrassez votre tante.

Roger embrassa madame Barnajon, puis il s'inclina devant sa cousine.

— Allons, enfants, embrassez-vous, dit le comte.

Malvina tendit sa main au jeune homme, qui la prit avec respect et l'effleura du bout de ses lèvres.

Cette cérémonie achevée, quand on eut échangé de part et d'autre les phrases obligées en pareille occurrence, le comte des Songères offrit son bras à sa sœur, Roger offrit le sien à sa cousine, et la petite caravane s'avança à pas lents vers le château où l'appelait en cet instant la cloche du déjeuner. Comme l'allée était trop étroite pour qu'il fût permis à quatre personnes de marcher de front, madame Barnajon et son frère allaient en avant, suivis à quelque distance de Malvina et de son cousin.

Roger n'avait, à vrai dire, aucune raison d'aimer ces deux femmes. C'est tout au plus si, voilà quelques jours, il se doutait qu'il eût de par le monde une tante et une cousine. Leur présence, qu'il ne s'expliquait pas, devait nécessairement troubler son bonheur et gêner tout au moins sa liberté. Toutefois, bien que médiocrement charmé de les voir, l'impression qu'il en reçut à première vue ne répondit pas précisément à l'hostilité de ses préventions. Il

s'était figuré quelque chose d'assez peu beau et d'assez peu gracieux, qui devait d'abord lui déplaire mortellement. Il avait ses motifs pour en juger ainsi; quand on aime, on s'imagine volontiers qu'en dehors de l'être aimé il n'est rien de beau sous le ciel. Qui a pu croire, quand l'amour le tenait au cœur, qu'il était ici-bas, après sa maîtresse, d'autres femmes jeunes et belles, celui-là n'a jamais aimé. Roger s'était imaginé qu'excepté Catherine, toutes les femmes étaient laides et ressemblaient à la vieille Marthe. Certes, en voyant sa cousine, il ne sentit pas l'image de la petite vierge pâlir dans son sein; seulement, bien qu'il eût préféré la savoir à cinq cents lieues de Bigny, par delà les monts et les mers, il dut se confesser à lui-même que mademoiselle Barnajon était d'un aspect moins désagréable qu'il ne s'était plu à l'imaginer.

C'était une grande et belle personne, yeux noirs et cheveux noirs, regard fier et hardi, teint brun et coloré, taille svelte, élancée, magnifiquement découplée. A l'examiner en détail, on n'aurait trouvé dans ses traits rien d'achevé ni de vraiment exquis. Un pinceau délicat se serait refusé peut-être à reproduire sur la toile l'harmonie sensuelle de ces lignes et de ces contours. Pour parler franc, tout cela manquait bien de noblesse et de distinction; mais c'était dans l'ensemble quelque chose de resplendissant, que rehaussaient encore l'éclat de la santé et la fraîcheur de la jeunesse. On sentait la vie courir et circuler sous cette peau dorée et transparente. Ses cheveux, moins fins que vivaces, se tordaient le long de ses tempes en spirales d'ébène aux reflets bleuâtres. Le soleil d'automne était moins chaud que la lueur humide où nageait sa paupière. Elle

avait une élégante toilette de matin, qu'elle portait avec autant d'aisance que de grâce. Une robe blanche de mousseline des Indes l'enveloppait de ses mille plis; une écharpe de Smyrne flottait sur ses épaules. Un brodequin de satin turc pressait son pied peut-être un peu fort. Sa main, gantée comme pour un bal, jouait négligemment avec une ombrelle de moire grise, au manche incrusté de turquoises.

Quant à madame Barnajon, voilà bien quelque temps qu'il n'était plus question de sa beauté. Toutefois, elle exhalait un parfum d'aristocratie qu'on aurait vainement cherché à respirer autour de sa fille; elle gardait un reste de dignité native que n'avait pu complétement absorber le monde d'argent où elle avait vécu. On voyait, comme nous l'avons déjà dit, que les Barnajon avaient passé par là : mais on y retrouvait aussi quelques vestiges d'une antique race. C'était un parchemin frotté contre un sac d'écus. Le frottement avait bien altéré les caractères; mais, en y regardant d'un peu près, on pouvait encore reconnaître l'empreinte des armoiries.

— Savez-vous, mon frère, disait madame Barnajon, que vous avez fait du vieux manoir de nos pères un lieu d'enchantement et de délices? Si c'est uniquement en mon intention que vous vous êtes mis en si grands frais, on n'est pas plus galant ni plus généreux, à coup sûr.

— Ma sœur, répondit en souriant le comte des Songères, ce château pouvant d'un jour à l'autre vous appartenir par autorité de justice et par droit de conquête, j'ai cru de mon devoir de le restaurer, de l'embellir et de le rendre digne de vous, autant qu'il était en moi de le faire.

— Prenez garde, mon frère! Si vous raillez, vous pour-

riez plus tard vous en mordre les doigts. Je vous avertis que tout ce luxe d'hospitalité que vous avez déployé pour moi, au lieu d'amortir mes prétentions, n'aura servi qu'à les exalter. Vous pensez bien que si je vous ai disputé un taudis, je ne vous céderai pas un palais.

— Palais ou taudis, je vous affirme ici que je n'ai d'autre désir ni d'autre ambition que de vous y installer en souveraine.

— S'il en est ainsi, pourquoi plaidons-nous?

— *Per il piacer e per l'honore.* Plaider est un jeu plein de chances diverses, partant plein d'émotions, voilà pour le plaisir. Ensuite, il ne doit pas être dit qu'un des Songères a laissé prendre, sans coup férir, le domaine de ses ancêtres: voilà pour l'honneur.

— Quelles folies! De toutes les surprises que vous m'avez ménagées, la plus agréable est sans contredit votre fils. Vous m'aviez parlé d'un enfant chétif et malingre; j'imagine que vous vouliez rire.

— Vous le trouvez gentil, mon Roger?

— Dites charmant.

— C'est mon avis; mais il m'en eût coûté d'être le premier à le dire.

— C'est trop de modestie et qui porte à faux; car il m'a paru que mon neveu ne ressemble en rien à mon frère.

— Vous êtes bien bonne. Toute vanité paternelle à part, quand vous aurez appris à l'aimer, vous comprendrez qu'il soit ma joie et mon orgueil. Vous l'avez dit, ce jeune homme est charmant. Doux et fier, tendre et caressant, c'est le portrait vivant de sa mère.

— Pauvre femme! Je ne l'ai pas connue; mais je me

suis laissé conter que vous l'aviez fait mourir de chagrin?

— L'avez-vous cru?

— J'ai pensé que si la chose n'était pas vraie, elle était du moins vraisemblable.

— Grand merci! Ma femme est morte de la poitrine, entre mes bras, en me bénissant.

— Oui, on m'a bien dit dans le temps qu'elle était morte sans connaissance, ajouta tranquillement madame Barnajon.

Laissons ces deux âmes fraternelles poursuivre un si doux entretien, et revenons à nos jeunes gens: l'un timide, embarrassé, rougisssant à tout propos comme une vierge; l'autre, au contraire, douée au plus haut degré de ce viril aplomb et de cette intrépide assurance que la finance enseigne aux vestales de ses salons.

— Comment, mon cousin, disait Malvina, avez-vous pu vous résigner à vivre seul et sans distractions, pendant plus de trois mois, au fond de ces campagnes? A votre place, en moins de huit jours, je serais morte de tristesse et d'ennui. Le château est habitable: mais tout ce pays est affreux. Je n'y ai encore vu que des montagnes, des bois, des prés et des bruyères. Les bruyères font bien, au bal, dans les cheveux. Aimez-vous le bal, mon cousin?

— Mademoiselle, répondit Roger, jusqu'à présent mes plus belles fêtes se sont données dans la solitude. N'ayant rien vu du monde, je ne saurais en parler. Tout ce que j'en puis dire, c'est que mes goûts ne m'y portent point.

— C'est étrange... Vous n'aimez pas le monde?

— Je ne le connais pas.

— Ni ne désirez le connaître?

— Non, mademoiselle.

— Mais alors, mon cousin, à quoi donc passez-vous le temps?

— Que vous dirai-je? Je m'oublie parfois des heures entières, sur les bords de la Creuse, à regarder l'eau qui coule sans bruit à mes pieds: c'est à peu près ainsi que je vois s'écouler mes jours.

— Ah! vous êtes poëte?

— Je n'ai ni ce bonheur ni cet honneur.

— J'aurais pourtant juré, en vous voyant, que vous faisiez des vers.

— C'est une langue divine que je comprends, que j'aime, mais que, hélas! je ne parle pas.

— Moi, j'adore la poésie et je raffole des poëtes. Lamartine! ah! Lamartine! convenez qu'il est ravissant.

— Je ne connais que quelques vers de M. de Lamartine. Je me les redis sans cesse à moi-même. Je les aime comme le son des cloches, le soir, au fond des bois.

— Ah! oui, le son des cloches, le soir, au fond des bois! Au clair de la lune, surtout; j'ai la passion des clairs de lune. On a fait, sur *le Lac*, un grand air que je vous chanterai. Aimez-vous la musique, mon cousin?

— Mademoiselle, je viens d'un pays où la musique est mêlée à l'air qu'on respire.

— De l'Allemagne... heureuse contrée! Moi, je n'admets pas qu'on puisse vivre sans musique. Je me passerais aussi volontiers de dentelles et de diamants. Avez-vous entendu des romances de Loïsa Puget? C'est vrai,

vous vous êtes élevé en Allemagne. Comment se portent les chapeaux à Vienne et à Berlin?

— Mais... sur la tête, je suppose, répondit gravement Roger.

Malvina partit d'un fou rire.

— Et, dites-moi, comment vit-on dans cet horrible pays où nous sommes? Y couronne-t-on des rosières? Avez-vous dans les environs quelque chose comme une préfecture où l'on puisse, sans trop se commettre, aller danser de temps en temps? Dansez-vous la *Mazourka*, mon cousin? Pardon, j'oublie toujours que je parle à un sauvage des bords de l'Orénoque.

On arrivait au château. Après le déjeuner, tandis que Roger s'entretenait avec sa tante qui paraissait prendre plaisir à l'écouter :

— Eh bien! ma jeune et belle châtelaine, demanda le comte en entraînant sa nièce dans l'embrasure d'une fenêtre, que me direz-vous de mon fils?

— Que c'est un Mohican, mais que nous le civiliserons, répondit gaiement Malvina.

— Sous peu de mois, ce jeune Mohican sera ni plus ni moins que comte des Songères, car je prétends lui laisser mon titre en partant. Avez-vous vu nos écussons? Trois merlettes d'or sur un champ d'azur. Il y a de nos ancêtres qui reposent en Terre-Sainte, car nous avons fait les croisades. Un des nôtres fut embrassé par Philippe-Auguste après la bataille de Bouvines. Charles VII, quand il n'était que roi de Bourges, est venu visiter ce château; il a couché dans la chambre que vous occupez. Vous voyez bien ce brillant? C'est la reine Marie-Antoinette qui l'a donné à

votre aïeule maternelle. Nous sommes, entre nous, d'aussi bonne maison que le roi. Votre mère, ma nièce, fit une grande faute en se mésalliant : une irréparable faute! La canaille a beau dire, la noblesse tiendra toujours le haut du pavé. Au-dessous, il n'y a rien ; au-dessus, il n'y a que Dieu. Une couronne de comtesse ferait bien sur le coin de ce joli mouchoir, ajouta-t-il d'un air distrait, en chiffonnant du bout des doigts la fine batiste bordée de valenciennes que Malvina tenait à la main.

— Vraiment, mon oncle, le roi Charles VII a couché dans la chambre où j'ai dormi cette nuit?

— Certainement. Il avait à sa suite Xaintrailles et Dunois. Je pourrais même vous montrer un pan de rideau qu'il déchira avec les éperons de ses bottes.

— En vérité?

— C'est comme je le dis.

— Et ce brillant vient de la reine Marie-Antoinette?

— J'avais juré qu'on ne l'aurait qu'avec ma vie, repartit le comte en détachant de sa cravate une petite épingle qui valait bien deux ou trois pistoles, et qu'il piqua au fichu que Malvina portait autour du cou.

En cet instant, une calèche toute neuve, aux roues brillantes, aux panneaux armoriés, souple comme un jonc, svelte et légère comme une yole, glissa mollement sur le sable de la cour et vint s'arrêter au pied du perron. On touchait aux premiers jours de l'automne, presque toujours magnifique dans les montagnes de la Creuse. Le bleu du ciel avait déjà pâli ; le soleil n'avait plus que ces tièdes ardeurs qui sont, après les feux de l'été, ce qu'est, après les embrasements de la jeunesse, un amour paisible

et serein. Les fils de la Vierge se promenaient dans l'air; le chrysanthème était près de fleurir; les brises, en passant sur la cime des arbres, commençaient d'en tirer des bruits plus sonores. Madame Barnajon et sa fille montèrent dans la voiture où le comte et son fils prirent place vis-à-vis d'elles, puis on partit au pas allongé de deux beaux chevaux gris pommelé pour aller visiter les environs. Quoi qu'en eût dit Malvina, le pays était enchanté. Il est très-vrai pourtant qu'on ne voyait que des coteaux chargés de bruyères et de digitales, des bois sans fin, des roches escarpées, et la rivière au loin, comme un ruban d'argent, au fond de la vallée. Pour plaire à mademoiselle Barnajon, il ne manquait à tout cela que d'être peint par Cicéri sur une toile d'opéra.

On causa : que faire dans une calèche, quand on est quatre, à moins que l'on ne cause? Le comte s'entretint avec sa sœur, Malvina avec son cousin. Quoique amoureux, Roger ne se montra pas trop maussade. Il avait vu Catherine la veille, il se promettait de la revoir le lendemain. En outre, il venait d'apprendre que le séjour de sa tante à Bigny ne se prolongerait pas au delà de l'automne. Il savait qu'à la même époque son père partirait pour l'Allemagne, et qu'il resterait, lui Roger, maître du terrain. Enfin, l'affection que lui avait témoignée le comte, l'espoir de sortir victorieux de la lutte engagée, la satisfaction d'avoir planté son drapeau sur la brèche, tout concourut à le rendre moins hargneux et moins insupportable qu'on ne pourrait le supposer. Il finit même, sans y trouver le moindre charme, par se prêter d'assez bonne grâce au caquetage de sa cousine, qui parlait de tout, à tort et à travers, avec

l'imperturbable aplomb que nous lui connaissons déjà.

De retour au château, après un dîner royalement servi, on se rendit au salon, illuminé comme pour une fête. Les soirées étaient déjà fraîches; un feu de fagots pétillait dans l'âtre. Malvina se mit au piano. Elle en jouait comme tout le monde. Elle exécuta d'abord quelques mélodies de Schubert, puis elle chanta, sans sourciller, quelques grands airs de *Robert le Diable*, de la *Juive* et de la *Favorite*, entremêlés de romances et de barcarolles. Elle chantait sans goût, mais elle avait une de ces voix éclatantes qui passent généralement pour belles. Le comte, qui se pâmait en l'écoutant et se tordait d'admiration dans son fauteuil, déclara qu'elle jouait comme Listz, et que la Catalani, la Pasta et la Malibran n'auraient été que des écolières auprès d'elle. Roger ne put s'empêcher de reconnaître que sa cousine avait de l'agrément.

Bref, cette journée qu'il n'entrevoyait la veille qu'avec un sentiment d'épouvante, fut moins terrible et moins lente à finir qu'il ne se l'était figuré en la commençant. Sur le coup de dix heures, on prit le thé assez gaiement; puis le comte embrassa son fils, Roger embrassa tante, Malvina donna sa main à baiser au jeune vicomte, et, cela fait, on se retira chacun dans son appartement. Ils s'endormirent tous quatre, bercés différemment, le comte en jurant d'avoir raison de sa sœur et de son fils, madame Barnajon en se promettant bien de faire exproprier son frère, Roger en se disant qu'il épouserait Catherine, Malvina en pensant que Charles VII avait couché dans sa chambre et que son cousin serait dans deux mois comte des Songères. Roger vit en rêve la petite fée qui lui souriait, et Malvina trois

merlettes d'or qui se détachaient d'un fond d'azur, voltigeaient sur ses épaules et venaient lui becqueter les lèvres.

Le lendemain était un dimanche. Depuis trois mois, Roger n'avait jamais manqué de passer le dimanche à la cure. Ce jour-là, Catherine l'attendait à coup sûr, et la bonne Marthe avait économisé pendant toute la semaine pour lui pouvoir offrir quelque friandise préparée la veille. On lui faisait de petites fêtes; c'était le seul jour où l'on bût du vin à la table de François Paty. Roger arrivait à l'heure de la messe, et ne retournait à Bigny que le soir après avoir dîné au presbytère. Pour rien au monde il n'eût voulu faillir à de si doux engagements. Son amour en aurait trop souffert; il sentait aussi que la tendresse de la petite vierge en aurait souffert tout autant.

Il se leva donc de grand matin, se déclarant à lui-même qu'il n'y avait en ce jour ni père, ni tante, ni cousine, et qu'eût-il à Bigny vingt tantes comme madame Barnajon et vingt cousines comme mademoiselle Malvina, il n'en irait pas moins à Saint-Sylvain. Le roi lui-même, il l'aurait planté là pour courir où l'appelait son cœur.

Comme il sortait sans bruit du château pour aller seller son cheval, il ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir la calèche attelée devant le perron, et son père qui se promenait dans la cour en compagnie de maître Robineau. Le comte vint à lui aussitôt et l'embrassa avec une nouvelle effusion.

— Roger, lui dit-il, j'ai oublié de vous apprendre hier que ces dames sont dans l'habitude d'entendre la messe tous les dimanches, et qu'elles ont compté sur vous pour les accompagner à Saint-Sylvain. Mes principes bien ar-

rêtés en matière de religion ne me permettant pas de m'offrir moi-même, j'ai pensé que vous ne vous refuseriez pas à me remplacer dans cette occasion, d'autant plus que je vous sais devenu très-pieux et fort assidu au service divin.

A ces mots, Roger rougit, pâlit et se troubla

— C'est que, mon père...

— Vous ne voudrez pas me désobliger. Songez, mon jeune ami, que votre tante est une des Songères, et que les des Songères n'ont jamais plaisanté sur le chapitre des convenances; songez aussi qu'elle ne serait pas ma sœur, que vous auriez encore à remplir les devoirs de l'hospitalité.

— C'est que, mon père, j'ai disposé de ma journée, et qu'aujourd'hui, vraiment, je ne m'appartiens pas.

— Ne sauriez-vous me sacrifier quelque fantaisie de jeunesse, que vous aurez demain la liberté de satisfaire? Je n'ordonne pas; je vous prie.

— Tenez, mon père, s'écria Roger en faisant un violent effort sur lui-même, je suis pénétré jusqu'au fond de l'âme de la tendresse que vous me montrez depuis votre retour. J'en suis touché bien plus que je ne saurais l'exprimer. Il me semble que depuis hier une vie nouvelle a commencé pour moi. Permettez, souffrez cependant...

Ici Roger fut brusquement interrompu par l'éblouissante apparition de madame Barnajon et de sa fille, l'une et l'autre en grande toilette et parées à peu près, Malvina surtout, comme si elles partaient toutes deux pour le Théâtre-Italien.

La piété, on le pense bien, était pour peu dans cette affaire. Madame Barnajon n'était pas fâchée de visiter la petite église où elle se souvenait de s'être agenouillée tout

enfant. Pour Malvina, elle bondissait de joie à l'idée d'aller entendre la messe dans une église de village, et poser, devant l'assistance, en châtelaine, dans le banc seigneurial.

Roger se défendit vainement. La mère le prit par un bras et la fille par l'autre. On l'entraîna dans la voiture; le comte ferma la portière, et les chevaux partirent au galop.

XII

LES DIMANCHES SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

Ce même jour, éveillée bien avant l'*Angelus*, notre petite amie s'était levée de grand matin, mais non plus, comme autrefois, fraîche et vermeille à l'égal de l'aube, et remplissant aussitôt la maison des frais éclats de sa voix joyeuse. Les roses de la santé avaient pâli sur ses joues, la gaieté ne chantait plus dans son jeune sein. C'est ainsi qu'aux approches de l'orage, encore que le ciel soit pur et serein, les fleurs languissent sur leur tige et les oiseaux se taisent sous la ramée. Depuis plus d'une semaine l'insomnie veillait à son chevet, la pensée qu'elle se cachait de son oncle l'obsédait à toute heure comme un remords. Cependant, quoique triste, inquiète, agitée, elle sourit doucement à la pensée qu'elle allait voir Roger et vivre près de lui une journée entière. Elle s'habilla lentement, natta ses beaux cheveux bruns avec soin; puis, parée de ses plus riches atours, elle sortit de sa chambre et alla s'asseoir au fond du

jardin, sur le tertre vert où Roger lui avait engagé sa foi. Pendant ce temps, le bon curé lisait son bréviaire sous les marronniers de la terrasse, et la vieille Marthe penchée sur ses fourneaux, donnait la dernière main à la confection d'un plat de crème dont elle espérait bien que le jeune vicomte se lécherait les doigts. Au premier coup de la messe, Catherine se leva et se rendit à l'église, non sans plonger, en traversant la place, un long regard dans le sentier par où elle attendait Roger. Elle rencontra Claude sous le porche ; mais le digne garçon, au lieu de s'arrêter à lui parler, ainsi qu'il faisait naguère, se rangea silencieusement pour la laisser passer. Catherine, de son côté, n'eut pas le courage de lui rien dire, et passa timidement, comme si elle se sentait coupable. Au milieu des préoccupations qui l'absorbaient, elle ne put s'empêcher de se reporter au temps où ils allaient, elle et lui, cueillir dans les blés et le long des buissons les fleurs qu'ils semaient ensemble, chaque dimanche, sur les marches de l'autel, et peut-être se prit-elle à regretter confusément ces jours de fraternité, de paix et d'innocence. Après qu'elle eut tout disposé pour la célébration de la sainte messe, elle gagna sa place accoutumée, où les pauvres de la commune ne tardèrent pas à venir s'agenouiller autour d'elle. Bientôt la foule qui stationnait au dehors, s'écoula silencieuse et recueillie dans le temple rustique. Claude et le papa Noirel se campèrent devant le pupitre ; le petit Jean agita sa sonnette ; tous les genoux fléchirent, tous les fronts s'inclinèrent : le service divin commença.

Catherine priait avec ferveur : toutefois cette ferveur n'était pas telle que la petite vierge ne tournât fréquem-

ment un regard furtif du côté du banc seigneurial. La pieuse enfant s'indignait elle-même de ces distractions; mais quoi qu'elle pût faire pour se vaincre, comme l'héliotrope vers le soleil, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, son cœur et ses yeux se portaient malgré elle vers l'endroit où ils cherchaient Roger. Plus d'une heure s'était écoulée, le divin mystère approchait de sa fin, et Roger n'avait point paru : le banc seigneurial restait vide. Catherine commençait à s'en inquiéter, quand elle se sentit tirée par sa robe, et Paquerette lui dit à voix basse :

— Mademoiselle, mademoiselle, regardez donc les belles dames qui sont avec le joli monsieur!

A ces mots, ayant levé les yeux de dessus son livre, la petite vierge aperçut Roger debout auprès de Malvina, qui promenait sur l'assistance un regard curieux et hardi. Presque au même instant, Claude sortit du banc où il était assis, et se tournant vers Catherine :

— Pour les pauvres de la paroisse! cria-t-il de sa plus belle voix.

Pâle, muette, immobile, les yeux rivés sur mademoiselle Barnajon dont la toilette et la beauté sans voiles s'étalaient au soleil qui tombait d'aplomb sur sa tête, Catherine demeura sourde à cet appel.

— Pour les pauvres de la paroisse! répéta d'une voix formidable l'honnête Claude, qui était bien loin de soupçonner ce qui se passait en ce moment dans le cœur de la petite fée...

A cette détonation qui venait d'ébranler les vitraux de l'église, Catherine tressaillit comme frappée d'une commotion électrique. Elle essaya de se lever, mais ses jambes se

dérobant sous elle, elle retomba sur son siége. Si elle eût pu voir de quel air triste et doux la regardait Roger, peut-être aurait-elle montré moins de trouble et plus d'assurance; mais elle n'avait d'yeux que pour la jeune et belle étrangère, qui attirait tous les regards de l'assemblée, quelque peu distraite par l'apparition de ces dames.

— Sont-elles belles, mon doux Jésus! sont-elles belles, la jeune surtout! dit Paquerette qui avait bien de la peine à retenir sa langue. Je les ai rencontrées hier qui se promenaient en voiture avec le joli monsieur et un vieux pas joli du tout. Il fallait les voir et les entendre, riant et causant tous quatre, la jeune avec le jeune, la vieille avec le vieux! Et les beaux chevaux! et la belle voiture! Imaginez-vous, mademoiselle...

— Tais-toi, Paquerette, et dis tes prières, murmura Catherine, plus blanche que l'aube de son oncle, plus froide que la dalle où reposaient ses pieds.

— Pour les pauvres de la paroisse! répéta Claude sans se décourager, et cette fois l'église en trembla sur sa base.

— Mademoiselle, reprit Paquerette, c'est M. Claude qui vous invite à faire la quête pour les pauvres. On a beau dire, ajouta-t-elle, c'est encore la plus belle voix du pays.

Par un suprême effort, Catherine se leva, et, sa bourse de quêteuse à la main, elle s'avança sur les pas du jeune Noirel qui lui frayait la route à travers les rangs des fidèles. Elle etait si pâle et si défaite que chacun s'en alarmait en la voyant. — Vous souffrez, qu'avez-vous, mignonne? lui disaient les matrones du hameau. — Qu'a donc la petite vierge? se disaient les paysans entre eux. Claude, qui marchait en avant, était le seul qui ne s'aperçût de rien. A

toutes les questions qu'on lui adressait, à tous les témoignages d'intérêt qu'elle recueillait sur son passage, la nièce de François Paty essayait de sourire et faisait bonne contenance ; mais, arrivée près du banc où se tenait Roger, elle devint si tremblante que la bourse faillit échapper de ses doigts. Madame Barnajon et sa fille y déposèrent bruyamment leur offrande. Pour retourner à sa chaise, Catherine fut obligée de s'appuyer sur Claude, qui remarqua son émotion, et devina sur-le-champ ce qui se passait en elle, car il avait souffert du même mal, son cœur avait saigné de la même blessure, et, chose étrange ! c'est dans ce même banc où Roger lui était apparu si fatalement, l'on doit s'en souvenir, que Malvina venait d'apparaître non moins fatalement à la petite fée. Une âme ordinaire se serait crue vengée, et n'eût pas manqué d'admirer les desseins de la Providence. Mais sous ses dehors incultes, ce brave Claude, ainsi que l'avait dit le pasteur, était de l'or en barre dans un morceau de bure. Il avait l'âme mieux faite que le nez, et, en voyant souffrir Catherine, il lui sembla qu'il était lui-même atteint une deuxième fois.

— Va, rassure-toi, lui dit-il en la reconduisant à sa place : le faisan doré ne chante pas comme la fauvette de nos bois, la tulipe des jardins n'a pas la grâce de la marguerite de nos prés.

Comme la messe venait de finir, il se tint debout humblement derrière elle, attendant qu'elle eût achevé ses prières pour l'accompagner et la soutenir au besoin jusqu'au presbytère. En effet, après que madame Barnajon et Malvina se furent retirées, escortées de Roger et laissant derrière elles un fort parfum d'eau de Portugal, de véti-

vert et de patchouly, ils sortirent ensemble de l'église et arrivèrent assez tôt sous l'auvent, pour voir la calèche emportant au galop des chevaux les deux étrangères et le jeune vicomte, à travers la foule ébahie qui s'ouvrait pour les laisser passer. Immobile de stupeur, Catherine les suivit quelque temps des yeux, puis, quand ils eurent disparu, au bout du sentier, dans un nuage de poussière que soulevaient les roues de la voiture, elle quitta brusquement le bras de Claude, et, prenant vivement par la main Paquerette qui se trouvait là, elle l'entraîna dans sa chambre.

— Parle maintenant, parle! s'écria Catherine d'une voix émue. Tu dis donc qu'hier tu as rencontré ces deux dames qui se promenaient en voiture avec M. Roger?...

— Oui, mademoiselle, et avec un vieux. J'étais cachée derrière une haie et je les ai vues comme je vous vois, mises toutes deux comme des princesses. Des bijoux, des plumes, des dentelles, en veux-tu, en voilà! Elles avaient chacune à la main un petit parapluie large comme un potiron, qu'elles tenaient, tout en jasant, au-dessus de leurs têtes. J'ai suivi les chevaux pendant près d'une lieue en courant derrière les buissons. Mon Dieu, les beaux chevaux! et la belle voiture! et les belles dames! et le joli monsieur! Ça riait, ça babillait, ça se trémoussait, et quand le vent poussait de mon côté leurs voiles et leurs écharpes, ça m'apportait de si douces odeurs que je me prenais à deux mains pour les respirer, et qu'en les respirant je me croyais dans la boutique d'un apothicaire. Je les suivais toujours, et je me disais: Bon! c'est demain dimanche, je conterai tout cela à mademoiselle Catherine: après la messe, ça la divertira.

— Et sais-tu, t'es-tu laissé dire qui sont ces dames, d'où elles viennent, enfin quel intérêt les amène dans ce pays ?

— On dit comme ça que c'est une reine qui, avant eu des désagréments avec ses sujets, veut acheter le château de Bigny pour s'y retirer avec sa fille. Ça expliquerait le remue-ménage qui s'est fait là-bas en ces derniers temps.

— Où donc, là-bas ? demanda Catherine qui sentait, à chaque mot de Paquerette, son inquiétude redoubler.

— A Bigny, mademoiselle, au château de M. Roger.

— A Bigny ! que s'est-il donc fait en ces derniers temps à Bigny ?

— Comment, mademoiselle, s'écria la petite avec étonnement, vous ne savez pas ce qui s'est fait à Bigny, en ces derniers temps ? Depuis quinze jours, il n'est question que de cela dans la contrée. L'autre semaine, le père Radigois est venu souper avec mes maîtres, et toute la soirée ils n'ont pas parlé d'autre chose, si ce n'est, sauf votre respect, d'un de mes porcs qui s'était noyé la veille dans la rivière, ce qui m'en a valu des coups de fouet à travers les jambes ! Quand je pense pourtant qu'il y a des petites filles que leurs mères endorment tous les soirs sur leurs genoux, qui couchent toutes les nuits dans de bons lits bien chauds et qui mangent tous les jours de la miche blanche !

— Il faut plutôt penser, Paquerette, qu'il est sur terre de pauvres petites infortunées encore plus à plaindre que toi.

— Pauvres chères âmes ! c'est que, mademoiselle, elles ne vous connaissent pas, répondit Paquerette en baisant avec amour et respect les mains de la petite fée.

— Va, mon enfant, ajouta Catherine avec mélancolie,

il y a des douleurs plus cruelles que les tiennes et que tu ne soupçonnes point. Continue d'aimer Dieu par-dessus toutes choses pour qu'il t'en préserve durant toute ta vie.

— Oui, mademoiselle, et je le prierai soir et matin pour qu'il en garde aussi la petite vierge.

— Bien, ma fille, répondit Catherine en dévorant ses pleurs, et puissent tes prières arriver jusqu'à lui! Mais tu ne me dis pas, Paquerette, ce qui s'est passé au château de Bigny.

— Voici! Depuis quelque temps j'entendais dire de droite et de gauche, qu'aux préparatifs qui s'y faisaient on croyait bien que le roi l'allait venir habiter avec sa famille. Un jour que je promenais par là mes animaux, je m'avisai de passer mon nez entre les barreaux de la grille et je m'assurai d'abord que le château, que j'avais vu tout noir deux mois auparavant, était devenu tout blanc, comme M. le vicaire quand il a mis son surplis par-dessus sa soutane. Je me dis: Bon! on ne m'a pas trompée, voilà du nouveau. J'avais bonne envie de pousser plus avant, mais la crainte d'être houspillée par M. Robineau me retenait, quand j'aperçus dans une allée du parc le petit Cadet, habillé en monsieur, avec des guêtres de drap aux jambes et un galon d'or à son chapeau. Vous savez, mademoiselle, qu'il n'y a pas trois semaines, le petit Cadet remplissait à Bigny les mêmes fonctions que moi à la Hachère, de sorte qu'on peut dire, sauf votre respect, que nous avons gardé les cochons ensemble. — Tiens, lui dis-je, Cadet, est-ce que tu as fait un héritage, que te voilà vêtu comme un bourgeois? Il voulut d'abord se donner de grands airs; mais je m'y pris si bien et me rigolai de lui d'une si drôle

de façon qu'il finit par venir à moi et par s'offrir à me tout montrer, affirmant que M. Robineau était à la ville, M. Roger aux champs, et que, pour le quart d'heure, il était, lui Cadet, seul maître du logis. Vous jugez si je me fis prier. Je laissai mes bêtes à la porte en leur recommandant d'être bien sages, et je suivis gaiement l'ami Cadet, qui m'apprit, chemin faisant, qu'il était devenu *tigre*, et que, dorénavant, il ne garderait plus ses cochons qu'en voiture. — Tigre! m'écriai-je. — Ou *groum*, si tu l'aimes mieux, me dit-il. — Ça m'est égal, dis-je à mon tour. Nous arrivions au bas du perron. — Essuie tes pieds, me dit Cadet, et figure-toi que tu vas entrer dans le château de la Belle au bois dormant. Je roulai mes pattes dans le sable de la cour, Cadet ouvrit la porte et j'entrai... Mais, mademoiselle, ajouta Paquerette en s'interrompant, il est impossible que le joli monsieur qui vient si souvent à la cure ne vous ait pas conté tout ce qu'il me reste à vous dire.

— Va donc toujours! répliqua Catherine avec un léger mouvement d'impatience.

— Et j'entrai, reprit Paquerette.

— Seulement, tâche d'être brève.

— Brève? demanda la petite.

— Oui, dis plus de choses et moins de mots.

— Oui, mademoiselle, répliqua Paquerette un peu interdite.

— Allons, va, poursuis, je t'écoute.

— Je ne sais plus où j'en étais.

— Tu entrais.

— Bon! voilà que tout d'abord il me sembla que j'en-

fonçais jusqu'aux genoux dans quelque chose de doux et de moelleux. C'étaient des tapis si beaux et si frais qu'on aurait juré des fleurs véritables, et qu'il me vint à l'esprit de me baisser pour les cueillir. Tous les planchers en étaient couverts; il y en avait le long des escaliers et jusque dans les corridors. — Cadet, dis-je en m'arrêtant, je n'oserai jamais marcher là-dessus. — Bah! bah! fais comme moi, dit Cadet. Et il se mit à cabrioler comme un chevreau, au risque de briser toutes ces jolies fleurs sur leurs tiges. Il me mena ainsi de chambre en chambre, et partout où j'allais, ça brillait, ça reluisait, ça flamboyait, que j'en écarquillais les yeux et que j'en avais des éblouissements. Cadet se riait de l'air que j'avais; et, pour m'enhardir, moins encore, je crois, que pour m'humilier, il s'étendait comme un veau dans les fauteuils, ou se roulait comme un chat sur la soie et sur le velours. Dans le salon, il ouvrit une espèce de buffet et s'amusa à taper de toutes ses forces sur de petits morceaux de corne blanche qui se prirent à chanter tout seuls, si bien que, sans y songer, je me mis à gigotter et à danser un rigodon. Si M. Robineau fût entré dans ce moment là! Ça donne la chair de poule rien que d'y songer. — Cadet, demandai-je enfin, c'est donc vrai ce qu'on dit dans le pays, que la famille royale doit venir habiter ce château? — Ca ne me regarde pas, dit Cadet en faisant la roue; va t'informer à l'intendant, il n'y a que lui et Dieu qui le sachent. Tout ce que je sais, moi, c'est que je suis *groum*, et que, depuis que je suis *groom*, *groum*, ou *tigre*, comme tu voudras, je ne fais plus rien que boire, manger, dormir, dormir, manger et boire. — C'est un bon état, Cadet. Il faut pourtant bien,

ajoutai-je, qu'on attende ici quelques grands personnages, car ce n'est pas pour ton museau, j'imagine, qu'on a cloué ces tapis et doré ces plafonds. Dis ce que tu sais, Cadet. — Je suis *groum*, répondit Cadet en se plantant sur un coussin, la tête en bas et les jambes en l'air. — Bon! bon! lui dis-je, tu vas me faire croire qu'un homme de ton importance ignore ce qui se passe au logis. Dis ce que tu sais, Cadet; rappelle-toi, si tu veux que je l'oublie, que tu n'as pas toujours été *tigre*, mon agneau, et que voilà trois semaines au plus...—Eh bien, dit Cadet en se penchant à mon oreille d'un air mystérieux, entre nous, vois-tu, je crois qu'il s'agit d'un mariage.

— D'un mariage! s'écria Catherine plus pâle que la mort.

— Oui, mademoiselle, répliqua Paquerette; d'un mariage avec M. Roger et la fille... Dame! ajouta-t-elle en hésitant, je vous répète ce que m'a dit Cadet.

Paquerette n'était qu'un enfant; mais il est à remarquer que les petites filles sont femmes au berceau et qu'elles ont, de huit à dix ans, des instincts et des intuitions que les hommes n'ont pas toujours de vingt-cinq à trente. Celle-ci comprit vaguement qu'elle avait dit une sottise; elle se jeta au cou de Catherine et la couvrit de pleurs et de baisers.

— Allez, allez, s'écria-t-elle, Cadet n'est qu'un vaurien qui en conte plus qu'il n'en sait, et, s'il retourne d'un mariage, j'en sais plus long que lui là-dessus, je connais mieux que lui les petits pieds qui marcheront sur les jolis tapis.

— Va, dit Catherine avec douceur, va jouer avec les

enfants du village. Tu n'as par semaine qu'un jour de liberté, et il n'est pas juste que tu le passes à pleurer. Pourquoi pleurer d'ailleurs? Je n'en sais rien. Va, mignonne, n'oublie pas en partant d'embrasser mon oncle, dis à Marthe que je suis souffrante, et recommande qu'on me laisse en paix.

Une fois seule, elle cacha sa tête entre ses mains, et les sanglots qui l'étouffaient éclatèrent en liberté. Que se passait-il? qu'allait-il se passer? quel orage s'amassait sur sa tête? quel abîme se creusait sous ses pieds? Sans rien comprendre encore aux sentiments tumultueux de son âme, sans se demander d'où partirait le coup de foudre qui devait la briser, elle sentait autour d'elle l'atmosphère orageuse, et dans son cœur une sourde épouvante. — Ah! pauvre Claude! s'écria-t-elle tout d'un coup, comme il a dû et comme il doit souffrir!

A peine avait-elle achevé ces paroles que la porte s'entr'ouvrit discrètement et Claude se glissa dans la chambre.

— Va-t'en! lui cria l'infortunée avec l'emportement du désespoir. Je te comprends, malheureux? tu viens te repaître de mes larmes et de ma douleur!

— Pardonne-moi, ma Catherine: j'avais promis de ne venir que lorsque tu m'appellerais. Mais voici ce que j'ai trouvé en vidant ta bourse de quêteuse, et dans la pensée qu'il pourrait bien y avoir là dedans quelques bonnes choses qui te feraient du bien, je me suis hâté de te l'apporter.

— Donne, donne, dit Catherine.

Et dépliant de ses petits doigts un chiffon de papier, d'où s'échappa une pièce d'or, elle lut d'un regard avide quelques lignes tracées au crayon par Roger, quelques

mots seulement, mais où respiraient la confiance et l'amour.

« Je vous aime. Que vous êtes belle, agenouillée et priant au milieu de vos pauvres! Priez-vous pour notre bonheur? Vous avez pâli en m'apercevant, souffrez-vous? Vous êtes belle et rien n'est beau que vous. Mon père est de retour, avec ma tante et ma cousine que vous voyez à côté de moi. Il sait tout, et m'a écouté sans colère. Vous apprendrez le reste à notre première entrevue, demain à coup sûr, aujourd'hui peut-être. Si je ne réussis pas à m'échapper, au lieu de m'en vouloir, plaignez-moi. Vous êtes pâle, vous souffrez, qu'avez-vous? Vous êtes belle et je vous aime. »

— Merci, Claude! merci, s'écria Catherine en lui tendant la main.

— Allons, tant mieux! dit le bon Claude d'un ton de satisfaction résignée.

Et, cela dit, il se retira sans plus de bruit, tandis qu'oublieuse déjà du monde entier et souriant à travers ses pleurs ainsi qu'une matinée d'avril mêlée de pluie et de soleil, Catherine relisait le billet de Roger et s'y désaltérait à longs traits, comme au creux d'une source une biche échappée aux chiens des chasseurs.

Or, pendant que ces petites scènes se passaient à Saint-Sylvain, Roger, sombre, irrité, mécontent de lui-même, retournait à Bigny en compagnie forcée des dames Barnajon. Il avait bien tâché de s'échapper après la sortie de la messe, ne fût-ce qu'un instant, pour aller serrer la main du bon curé, dire bonjour à la vieille Marthe, et rassurer

Catherine dont il n'était pas sans avoir remarqué l'attitude inquiète et troublée. Mais la foule compacte et curieuse se pressait autour de la voiture; madame Barnajon avait hâte d'échapper aux regards de cette rustique engeance, et, sur l'invitation de sa tante, dont les grands airs et les grandes manières ne laissaient pas que de lui imposer, Roger avait dû s'en aller comme il était venu, c'est-à-dire à son cœur défendant. Assis en face de sa cousine contre laquelle, sans s'expliquer pourquoi, il nourrissait une secrète irritation, le jeune vicomte se tenait silencieux, grave, ennuyé, presque boudeur. Madame Barnajon regardait le paysage; Malvina seule défrayait l'entretien.

— Eh bien, disait-elle, c'est moins gai et moins amusant que je ne me l'étais figuré. Décidément ça ne vaut pas la course. Elle est affreuse, cette église, et tous ces paysans sont affreux. Et ce village, quel repaire et quel trou! L'herbe y pousse comme dans un pré et l'on y voit des poules dans les rues. Je dois pourtant convenir qu'il a une bonne tête, le curé de Saint-Sylvain. Le connaissez-vous, mon cousin? ça doit faire un vieux brave homme?

— C'est un saint homme, mademoiselle, digne de tous respects et de toute vénération.

— Oui, reprit Malvina, il m'a plu, ce patriarche. Je regrette qu'il officie trop lentement. La faute en est à son grand âge. Et ce grand imbécile qui chantait au pupitre, le connaissez-vous, mon cousin?

— C'est un honnête garçon, dit Roger.

— Comment l'appelez-vous?

— M. Claude.

— Il est gentil, ce M. Claude. Je ne sais pas ce que je

préfère en lui, de son nez ou de sa voix. Et cette petite fille qui s'en allait quêtant pour les pauvres, la connaissez-vous, mon cousin?

Roger ne répondit pas.

— Elle est gentille, cette petite. Quoique mise pauvrement et sans goût, c'est sans contredit ce qu'il y avait de mieux dans l'église. Je lui conseillerais, par exemple, de s'acheter, du produit de sa quête, une ceinture, un fichu et une robe de rechange. Vous la connaissez, mon cousin?

— Oui, mademoiselle, et je m'en honore. C'est une noble créature, aussi pieuse que belle, aussi modeste que charmante. Les pauvres la bénissent; elle est l'ange tutélaire de ce hameau et de ces campagnes, et, quoique mise pauvrement et sans goût, je ne sache pas qu'il y ait rien de plus aimable sur la terre.

— Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement, ma cousine.

Malvina se mordit les lèvres et se tut.

Le reste de la route s'acheva silencieusement. Malvina adressa bien encore de loin en loin quelques questions à son cousin; mais celui-ci y répondit d'un ton si sec et si bref, que mademoiselle Barnajon, de guerre lasse, prit le parti de ne plus souffler mot. De retour au château, on passa sur-le-champ dans la salle à manger; car, bien qu'on eût emporté des provisions dans le coffre de la voiture, les estomacs criaient la faim, si ce n'est pourtant celui de Roger, qui conserva, pendant tout le repas, l'attitude qu'il avait eue dans la calèche, taciturne, préoccupé, se mêlant peu à l'entretien et ne touchant que du bout des dents aux mets qu'on lui servait. Il s'inquiétait du trouble où il avait

laissé Catherine, et regrettait une journée perdue pour le bonheur; il s'en voulait aussi de n'avoir pas eu le courage de rester à Saint-Sylvain et de s'être enfui lâchement; enfin, sans bien se rendre compte de ce qui s'agitait en lui, il avait souffert dans son orgueil et dans son amour, de l'humble position de sa fiancée en présence de sa tante et de sa cousine : telle était la cause inavouée, mais réelle, de la secrète irritation qu'il ressentait depuis quelques heures contre madame Barnajon, moins encore que contre sa fille. Pour Malvina, piquée au vif de la façon dont Roger s'était exprimé en parlant de la jolie quêteuse, elle en avait gardé un vague sentiment dépit et de jalousie. Quand les appétits commencèrent à s'apaiser, les langues se délièrent et la conversation s'engagea.

— Eh bien! mon oncle, elle est jolie, votre église de Saint-Sylvain! Je n'en voudrais pas pour une grange. Le bon Dieu doit être flatté là-haut de se voir de pareilles habitations sur terre. Et l'assistance! parlons-en. Bien m'a pris ce matin, en partant, de verser dans mon mouchoir un flacon d'essence. Et votre banc seigneurial! seigneurial tant que vous voudrez; seulement, je vous conseille d'y faire porter quelques coussins. Dis donc, maman, quand on compare ça aux messes en musique de Saint Roch et aux solennités de Notre-Dame de Lorette!

— Il ne faut pas oublier, répondit madame Barnajon, que nous sommes en pays Marchois, à plus de cent lieues de Paris.

— Elle est charmante! ajouta le comte des Songères en souriant. C'est absolument, mon aimable nièce, comme si vous aviez la prétention de retrouver l'Opéra à Bourganeuf et les Bouffes à Aubusson.

— Mademoiselle, dit à son tour Roger, permettez-moi de n'être pas en ceci tout à fait de votre sentiment. Je ne sais rien, pour ma part, de plus contraire au véritable esprit de la religion, que ces solennités religieuses qui changent en théâtres les maisons du Seigneur, et où les chaises et les bancs se transforment en stalles de balcon et en loges de galerie. Je ne connais ni Saint-Roch, ni Notre Dame de Lorette; mais j'ai visité des cathédrales, merveilles de l'art, chefs-d'œuvre de la foi, enrichies la plupart de tableaux d'Albert Durer, de Rubens et de Van-Dyck. Eh bien, dans aucune, je n'ai mieux senti la présence de Dieu qu'entre les murs nus et sous le toit à jour de cette pauvre église que vous venez de maltraiter si fort.

— C'est que, sans doute, vous avez vos raisons pour en juger ainsi, mon cousin, répliqua vivement Malvina.

— Bravo! bien riposté! s'écria le comte : de la grâce comme un ange et de l'esprit comme un démon.

A ces mots, le jeune homme rougit et se troubla vivement.

— Moi qui n'ai pas les mêmes motifs que vous, reprit mademoiselle Barnajon, encouragée par l'approbation de son oncle, je déclare tout net que je n'ai pas un seul instant senti la présence de Dieu dans ce temple trop primitif. Mais vous-même, mon cousin, il m'a paru que vous étiez moins préoccupé de la présence de la Divinité que de celle...

— Mademoiselle, de grâce... dit Roger en tournant vers sa cousine un regard à la fois sévère et suppliant.

— Le fait est qu'elle est mignonne, cette petite, poursuivit impitoyablement Malvina. Vous la connaissez, mon oncle? N'est-ce pas, maman, qu'elle est agréable? Ni

tournure, ni façon, ni manières, mais toujours est-il qu'au milieu de cette pieuse assemblée de rustres et de manants, on aurait dit un lis poussé dans une étable.

— Certainement, certainement, ajouta madame Barnajon, cette petite n'est point déplaisante du tout.

— Je te jure, maman, qu'elle est très-bien, reprit Malvina, et que, dressée avec un peu de soin, ça deviendrait à la longue quelque chose d'assez avenant et de tout drôlet.

Ici Roger fit un mouvement de bête fauve prête à s'élancer sur sa proie. Ses lèvres étaient blanches; ses yeux bleus, devenus noirs, enveloppaient Malvina d'éclairs et de tempêtes.

— De qui donc parlez-vous, ma nièce? demanda nonchalamment le comte des Songères; car, depuis plus de vingt ans que j'ai quitté ce pays, il a dû y pousser bien des lis que je ne connais pas.

— Comment! mon oncle, s'écria Malvina, vous ne connaissez pas la perle de Saint-Sylvain, l'ange tutélaire de ce hameau et de ces campagnes! Une adorable créature qui ne saurait faire un pas sans éveiller autour d'elle des concerts de bénédictions! Aussi pieuse que belle! aussi modeste que charmante! si modeste, qu'elle cache ses ailes sous son fichu, de peur d'humilier son prochain. Les pauvres ne parlent d'elle qu'en pleurant et le ciel l'envie à la terre. Pour plus amples informations, adressez-vous à mon cousin qui s'honore de la connaître et ne voit rien en ce bas monde de plus aimable ni de plus enchanteur.

— Eh! par Dieu, s'écria le comte, ce ne peut être que la nièce du curé de Saint-Sylvain; c'est la Dulcinée de Roger.

— Ah! oui-da! reprit madame Barnajon

— Mon père... dit Roger d'une voix qu'altéraient la honte et le courroux.

— Vous m'en direz tant! s'écria Malvina. Eh bien, mon cousin, elle est vraiment gentille, je vous en fais mes compliments.

— Oh! mais, reprit le comte d'un ton moitié sérieux, moitié goguenard, ce sont des amours qui ne plaisantent point, et non, je vous prie, de ces amourettes qu'une saison voit naître et mourir. Les feux follets ne sont pas notre affaire. Nous avons fait de la Creuse le fleuve du *Tendre*, et de Saint-Sylvain le village de *Petits-Soins;* mais, pour le sentiment, nous en remontrerions à tous les amants réunis de l'*Astrée*, du *Cyrus* et de la *Polexandre*. C'est de la passion à grandes volées et, on peut le dire, poussée dans le dernier galant.

— Ah! oui-da! répéta madame Barnajon.

— Vous voulez rire, n'est-ce pas, mon oncle?

— Non, sur ma foi, je ne ris pas, s'écria le comte des Songères, et la preuve en est que Roger ne parle de rien moins que d'épouser sa Clélie, sa Mandane ou sa Corysandre.

Là-dessus, la mère et la fille partirent d'un long éclat de rire, auquel le comte mêla bruyamment le sien; tandis que Roger, pâle, muet et terrible, se demandait en les regardant, si ce ne serait pas une justice de Dieu que de les étrangler tous trois.

— Quoi! vraiment, mon neveu?...

— Quoi! sérieusement, mon cousin?...

— Oui, vraiment et sérieusement, dit Roger en se levant de table avec un mouvement de froide dignité.

— Vous voulez épouser cette petite?

— Je veux l'épouser et je l'épouserai, et cette noble créature ne serait pas digne de tous égards aussi bien que de tout mon amour, que j'aurais droit encore de m'étonner, ajouta-t-il avec fermeté, qu'on ne respectât point ici la femme que mon cœur a choisie et qui portera mon nom.

A ces mots, dits d'un ton qui ne permettait pas de réplique, il sortit brusquement, marcha droit aux écuries, et, au bout de quelques instants, on put le voir s'éloigner au galop, à travers les arbres du parc, dans la direction de la grille.

Pendant que Malvina, l'air pensif et plus réfléchi que d'habitude, laissait ses doigts courir au hasard sur les touches du piano, madame Barnajon prit le bras de son frère, et tous deux allèrent se promener autour du château. La journée avait été brûlante. De pâles éclairs, indices de chaleur, blanchissaient l'horizon, le vent qui soufflait du sud mêlait de tièdes bouffées aux fraîches haleines d'une soirée d'automne. Le comte n'avait plus en marchant l'entrain d'esprit qu'il venait de montrer. Il paraissait chagrin, à ce point que sa sœur, qui ne s'en souciait guère, dut finir néanmoins par s'en apercevoir.

— Triste, mon frère? Quel ennui vous agite et quelle idée vous gêne? Peut-être pensez-vous qu'avant qu'il soit longtemps la propriété de ce domaine aura passé de vos mains dans les miennes. Si c'est là ce qui vous préoccupe et vous assombrit de la sorte, permettez-moi de vous faire observer qu'il n'est point sage de vous attrister pour si peu. On ne tient qu'aux lieux qu'on habite. Quel besoin avez-vous de ces terres et de ce château où vous ne vivez

plus depuis vingt ans au moins et que vous vous disposez à quitter pour toujours? Les revenus n'en sont pas si considérables que vous n'y puissiez renoncer sans rien changer à votre train de vie.

— Ma sœur, répliqua le vieux renard, vous en parlez bien à votre aise; savez-vous qu'outre que ce pays s'est singulièrement amélioré durant mon absence, Bigny a plus que triplé de valeur, grâce à l'intelligente administration de l'honnête M. Robineau? Savez-vous que, pendant dix années, les revenus en ont été tout entiers employés à l'engraisser et à l'arrondir comme une poularde du Maine? Savez-vous enfin que, sans parler des embellissements du château, qui en font une résidence princière, ce domaine qui, à la mort de notre père, rendait bon an, mal an, deux milliers d'écus, rapporte aujourd'hui clair et net vingt mille livres de rente?

— Oui-da, vingt mille livres!

— Les registres de M. Robineau en font foi; quand vous le voudrez, je vous les montrerai.

— Vingt mille livres! C'est un homme charmant, ce M. Robineau. Je ne m'en serais jamais doutée, sans ce que vous venez de m'apprendre. Voyons, mon frère, remettez-vous. Vingt mille livres de rente, c'est quelque chose. Mais, Dieu merci, vous êtes riche, et l'on sait que là-bas vous avez épousé des millions. Il me semble qu'au lieu de vous affliger ainsi que vous le faites, vous devriez vous réjouir en songeant que ce château, ce parc et ces terres ne sortiront pas de la famille, et que tout cela passera du frère à la sœur. Quoi de plus touchant? Rien que d'y songer, je me sens tout émue.

— Hélas! vous êtes loin de compte, s'écria le rusé compère. Je suis triste, c'est vrai; mais c'est de voir que ce château, ce parc et ces terres, ma sœur, vous ne les aurez pas.

— Si ce n'est que cela, s'écria madame Barnajon en riant, je puis vous affirmer que vous vous alarmez à tort.

— Plût à Dieu! s'écria le comte.

— Ayez confiance en la justice, ajouta gaiement madame Barnajon.

— Tenez, ma sœur, dit le comte des Songères avec gravité et d'un ton presque solennel, si vous m'en croyez, vous laisserez là ce persiflage malheureusement hors de saison. Je souffre des illusions où je vous vois, j'estime qu'il est de mon devoir et de ma loyauté de ne pas attendre plus longtemps pour vous éclairer sur notre position réciproque. Je vais vous parler à cœur ouvert: veuillez m'écouter avec attention.

Ils s'assirent tous deux sur un banc circulaire, au pied d'un mélèze, et, tandis que madame Barnajon traçait des ronds sur le sable avec le bout de son ombrelle, le comte reprit en ces termes, après quelques minutes de silence et de recueillement:

— Je ne me suis jamais mépris, ma sœur, sur le sens des poursuites que vous avez entamées contre moi. J'ai compris tout d'abord que vous aviez cédé, non pas aux suggestions d'un vil intérêt, mais à celles d'un noble et légitime orgueil. J'étais aussi avant que vous-même dans le secret de vos humiliations, et je vis clairement que vous ne me disputiez l'héritage de nos ancêtres qu'à l'unique fin de vous réhabiliter à vos propres yeux et d'effacer, aux

yeux du monde, la tache d'une mésalliance. Quoi qu'il en soit, je défendis mon bien. Je ne veux pas discuter ici si c'était mon droit; vous ne nierez point que ce ne fût à coup sûr mon devoir. Je n'en souffris pas moins de nos divisions, car vous ne sauriez vous empêcher de reconnaître que je vous ai toujours tendrement aimée.

— Assurément, répliqua madame Barnajon, bien que vous ayez toujours apporté dans votre tendresse la réserve la plus délicate et la plus exquise discrétion.

— Rappelez-vous que je m'opposai de tout mon pouvoir à votre mariage avec M. Barnajon.

— N'est-ce pas quelque chose comme deux cent mille livres qu'en partant vous oubliâtes de lui rendre?

— C'est possible; je venais de perdre ma femme et n'avais guère le cœur à m'occuper d'argent. Pour en revenir à nos dissensions, les choses en étaient là depuis longtemps, la procédure allant son train, et nos avoués, honnêtes gens d'ailleurs, faisant leurs orges et leurs foins dans nos prés et dans nos sillons, quand je m'avisai d'un parti qui devait du même coup mettre un terme à nos différends, satisfaire vos ambitions, renouer entre nous les liens rompus, et les resserrer plus étroitement que jamais.

— Vous m'intéressez vivement, dit madame Barnajon en continuant de tracer sur le sable des figures de géométrie fantastiques.

— Vous aviez une fille adorable, modèle de grâce et de beauté, fidèle image de sa mère à vingt ans. De mon côté j'avais un fils, noble esprit, tendre cœur, âme virginale, caractère chevaleresque. Il me sembla que ces deux aimables enfants étaient nés tout exprès pour nous rapprocher et

nous réconcilier; je crus les voir comme deux anges qui nous prenaient, vous et moi, par la main et nous poussaient tous deux doucement l'un vers l'autre. Je n'hésitai pas; je partis pour la France, emmenant avec moi Roger. Si vous saviez quels projets charmants je caressais pendant ce voyage! et quel joli dénoûment je rêvais à la petite comédie dont j'avais déjà disposé toutes les scènes et préparé toutes les péripéties! Non, jamais artiste n'aura couvé son œuvre avec autant d'amour. Je laissais Roger au château et j'arrivais seul à Paris. A l'aide de ruses innocentes que l'affection me rendait faciles, je parvenais bien vite à vous attirer au château. Malvina et Roger se voyaient et s'aimaient. Ma sœur, vous devinez le reste. Je vous installais tous trois dans le domaine de nos pères, j'abandonnais mon titre à Roger. Malvina était comtesse des Songères, et moi, je reprenais la route de l'exil, après avoir joui quelque temps du spectacle de vos félicités et du tableau de vos tendresses mutuelles.

— Tout cela me paraît fort bien imaginé et pourrait être très-divertissant au théâtre; mais je ne vois pas encore où vous voulez en venir, mon frère, répondit tranquillement madame Barnajon.

— Eh quoi! ma sœur, s'écria le comte, vous ne voyez pas que tous mes plans sont bouleversés de fond en comble? Vous ne comprenez pas qu'il n'y a que le premier acte de ma comédie qui ait complétement réussi, et que le dénoûment en est tout au moins compromis par la folle équipée de Roger?

— Eh bien! demanda madame Barnajon, qu'est-ce que cela peut me faire, que votre pièce tombe dès les premières

scènes? Je n'y suis pour rien, et que m'importe, à moi, que votre fils épouse cette petite mendiante?

— Ce qu'il vous importe et ce que cela peut vous faire? D'abord, ma sœur, il n'est pas démontré que le procès pendant entre nous se termine nécessairement à votre satisfaction et à votre plus grande gloire. Si votre avoué est sûr de ma défaite, le mien se porte garant de mon succès. Le vôtre affirme que le mien est un sot, le mien prétend que le vôtre est un âne. Auquel entendre? Prenez ce petit portefeuille, il renferme une demi-douzaine de consultations désintéressées, toutes signées des noms les plus fameux dans le temple de la chicane. Je vous engage à les méditer. Vous y verrez que les chances sont égales de part et d'autre et que le hasard seul en décidera. Supposons maintenant que le hasard se déclare pour vous. Qu'arrivera-t-il? que vous aurez gagné le néant. Il est vrai que j'ai épousé là-bas quelque bien, mais, pour y toucher, la Thémis française n'aura pas le bras assez long. Quant à Bigny, par acte authentique bien et dûment enregistré, ce domaine cautionne la fortune de ma première femme et répond à mon fils de la dot de sa mère.

— C'est ce qu'il faudra voir, repartit sèchement madame Barnajon.

— Ma sœur, ajouta le comte en se levant, la brise fraîchit, et je crois que nous ferons prudemment de ne pas rester exposés plus longtemps à la rosée du soir.

Ainsi parlant, il offrit galamment son bras à sa sœur, et tous deux reprirent le chemin du château. A son tour, madame Barnajon n'avait plus en marchant la verve ni l'entrain gouailleur qui ne l'avaient pas quittée un seul

instant depuis son arrivée à Bigny. Elle se taisait, et, rentrée au salon, elle ne se gêna point pour laisser percer son humeur, tandis qu'au contraire, son frère redoublait autour d'elle de soins, de prévenances, de grâce et d'aménité. On se retira de bonne heure : le comte, satisfait de sa journée, riant dans sa barbe et se frottant les mains ; madame Barnajon, exaspérée de sentir sa proie lui échapper, et honteuse comme une fouine qu'un mulot aurait prise au piége. Quant à Malvina, elle venait d'arrêter qu'elle épouserait son cousin. Ce n'est pas qu'elle l'aimât le moins du monde, ni même qu'elle appréciât et reconnût ce qu'il y avait en lui d'aimable et de charmant; mais, outre que les trois merlettes lui trottaient déjà par la tête, il suffisait, pour la piquer au jeu, que ce jeune homme aimât une autre femme et voulût l'épouser. Conquérir un cœur libre et qui n'appartient à personne, peut paraître tout aussi glorieux que d'emporter d'assaut une place démantelée et sans garnison ; mais s'emparer d'un cœur déjà pris et déjà occupé, c'est là de quoi tenter les ambitions de toute âme aussi haut située que l'était celle de mademoiselle Barnajon.

Pendant ce temps, que faisait Roger? Roger courait à Saint-Sylvain se jeter aux pieds de Catherine, pour lui baiser les mains et les genoux, pour effacer, à force de tendresses et d'adoration, les lâches affronts qu'on venait d'infliger à sa chaste et poétique image. Il allait comme la foudre, ou pour mieux dire, comme un lion blessé, rugissant de rage et de douleur, sentant, comme autant de flèches à son cœur saignant, les sarcasmes dont l'avaient assailli son père, sa cousine et sa tante. — Va, se disait-il courbé sur sa monture et comme emporté à travers l'es-

pace par l'ouragan de sa colère, va, je te vengerai ! mes lèvres essuieront sur le bas de ta robe l'outrage des méchants, et je te placerai si haut que leur souffle empoisonné ne pourra plus arriver jusqu'à toi. Dans ce château où l'on t'humilie, un jour viendra, ce jour n'est pas loin, où tu commanderas en souveraine, et je veux t'y entourer d'un culte si respectueux, que ceux-là mêmes qui te foulent aux pieds, fleur d'innocence et de beauté, seront forcés de te rendre hommage. — Et il allait, ensanglantant les flancs de son coursier, coupant l'air avec sa cravache, plein de fougue et d'amour, mais d'un amour déjà souffrant; car il n'en est guère qu'un trait railleur ne puisse entamer.

Cependant la nuit descendait des coteaux dans la plaine. Le couchant avait passé, par des dégradations successives, de l'or et de la pourpre aux teintes orangées, des teintes rosées au vert pâle. Les bruits du jour s'éteignaient; les étoiles saupoudraient le ciel; les courlis vagissaient au loin dans les roseaux.

Épuisé par la course rapide qu'il venait de fournir tout d'une haleine, le cheval s'arrêta de lui-même, fumant et blanc d'écume, au milieu d'un carrefour; Roger profita de ce temps de repos pour se remettre et se recueillir. La réflexion l'ayant amené sans effort à comprendre que, même en franchissant la dernière partie du chemin aussi rapidement qu'il avait mesuré la première, il arriverait trop tard à Saint-Sylvain pour pouvoir se présenter convenablement à la cure, il tourna bride et piqua des deux vers Bigny, décidé à provoquer, dès ce soir même, une explication entre son père et lui. En effet, à peine eut-il

mis pied à terre dans la cour du château que, sans prendre le temps de débrider sa monture, il se rendit, cœur ferme et tête haute, à l'appartement du comte, dont les fenêtres étaient encore éclairées.

Quand il entra, M. des Songères était en conférence avec son fidèle Robineau, et, comme celui-ci, en voyant paraître Roger, ne faisait point mine de vouloir lui céder la place :

— Monsieur Robineau, dit le jeune homme d'un ton impératif, veillez à ce que mon cheval ne manque de rien. Vous m'entendez, allez.

Sur un geste de son maître, Robineau se retira, l'oreille basse, en jetant un regard d'hyène au jeune vicomte.

— Roger, je suis charmé de vous voir, s'écria M. des Songères. Je vous ai fait chercher toute la soirée, sans que personne ait pu me dire ce que vous étiez devenu. J'avoue qu'il m'en eût coûté de passer une nuit entière sur le regret de vous avoir affligé, offensé peut-être. Croyez au chagrin que je ressens de mon étourderie. Je m'en accuse, je m'en repens; si vous l'exigez, je m'en excuse. Le fait est que je ne pensais pas que ce fût sérieux à ce point, et si j'en ai plaisanté, c'est qu'en vérité j'étais convaincu que vous alliez en rire avec moi.

— Mon père, répliqua Roger, ce n'est point là ce qui m'amène. Ce qui est fait est fait; n'en parlons plus. Seulement, puisque vous avez rompu vous-même la trêve que vous m'aviez demandée, je pense que je suis dans mon droit en venant réclamer dès à présent l'exécution de vos promesses.

— Tranchons le mot, s'écria gaiement le comte; c'est

une déclaration de guerre, et vous commencez les hostilités. Asseyez-vous, ajouta-t-il plus gravement en lui montrant un siége, et, avant que je vous écoute, veuillez, vous d'abord, m'écouter. Je serai bref.

Quand ils se furent assis tous deux :

— Vous aimez la nièce d'un curé de nos environs. Comment la nommez-vous? Fanchette?... Jeanneton?... Catherine? C'est cela, mademoiselle Catherine. Catherine de quoi? peu importe. Vous l'aimez et voulez l'épouser; c'est très-bien. Je pourrais au besoin vous débiter de longues phrases et de beaux discours sur l'inégalité des conditions et sur l'inconvénient des mésalliances. L'heure est avancée, je vous en fais grâce. J'admets avec vous qu'il soit tout simple, tout naturel et parfaitement équitable que le fils du comte des Songères, héritier des titres de son père, épouse une petite fille qui s'en va quêtant de ferme en ferme pour les frais du culte et pour les réparations de l'église. Rien de mieux : on a vu des rois épouser des bergères. Seulement, dites-moi, sans être riche, cette petite a-t-elle quelque bien? car, en fin de compte, il faut vivre, et le curé de Saint-Sylvain, en vous donnant sa bénédiction, ne vous donnera pas des rentes. Tout ce que pourra faire ce saint homme sera de vous marier pour rien.

— Catherine est pauvre, mais ma mère était riche, répliqua hardiment Roger.

— Mon fils, la dot de votre mère s'est tout entière engloutie dans des spéculations malheureuses; voilà quelque vingt ans qu'il n'en reste pas une obole.

— Qui donc m'en répondra, mon père, si ce n'est vous?

— Moi, mon fils, je n'ai rien. J'ai dissipé mon patri-

moine à obliger des ingrats. En 1826, j'ai versé cinquante mille écus dans la caisse du comité grec; les Turcs savent ce qu'ils sont devenus. Je n'ai rien en propre et ne suis plus qu'un pauvre exilé, vivant en Allemagne, et ne possédant d'autre fortune que celle de ma seconde femme, qui, j'ai tout lieu de le craindre, ne vous permettra pas d'y toucher.

— Mais, mon père, Bigny? ce château? ce domaine?

— Hélas! mon fils, Bigny, ce château, ce domaine, tout cela, dans deux mois au plus, aura cessé de m'appartenir. Voici près de trente ans que je fis à votre oncle, M. Barnajon, l'honneur de lui emprunter quelques sommes, deux cent mille livres, je crois, que je négligeai de lui rendre. Un gentilhomme se serait contenté de ma parole; votre oncle, en vrai Barnajon qu'il était, ne me prêta que sur hypothèques, si bien que les intérêts capitalisés ayant, par suite de ma négligence, grossi outre mesure le chiffre de ma dette, il se trouve qu'à cette heure madame Barnajon, votre tante, ma sœur, est en mesure de me signifier mon congé, ce qu'elle ne manquera pas de faire avec tous les égards dus à mon rang et à ma qualité.

— Eh bien! mon père, s'écria Roger, je suis jeune, je travaillerai.

— Vous travaillerez? à quoi, je vous prie? Avez-vous un état? Savez-vous un métier? Quoique ruiné, je vous ai fait donner l'éducation d'un grand seigneur. Vous ne savez rien et n'êtes bon à rien. Vous montez joliment un cheval et ne manquez jamais une perdrix au vol; mais en ménage cela ne suffit pas. Le ménage, mon fils, est chose grave. Le ménage est un drôle qui aime ses aises et tient

par-dessus tout à être chaudement couvert et grassement nourri. Réduit à vos propres ressources, avec vos habitudes de luxe et d'élégance, je vous le demande, que deviendrez-vous? Supposons, par exemple, que vous épousiez demain mademoiselle Fanchette ou mademoiselle Catherine, le nom ne fait rien à l'affaire. Faites-moi l'amitié de me dire où vous percherez avec votre colombe? car enfin, il n'est pas présumable que le curé de Saint-Sylvain, saint homme s'il en fut jamais, vous permette de faire votre nid dans un coin de son presbytère. Vos enfants, comment les élèverez-vous? en ferez-vous des chantres de paroisse? L'oncle trépassé, il n'est pas immortel, à quelle table irez-vous vous asseoir? Mademoiselle Jeanneton excelle, m'a-t-on dit, dans les ouvrages de broderies? Elle vous brodera des mouchoirs. L'amour vous soutiendra? La vie est longue et l'amour n'a qu'un jour. — Il se fait tard et j'ai sommeil, ajouta-t-il en tirant sa montre. Bonsoir, Roger. La nuit porte conseil. Dormez peu, réfléchissez beaucoup, et dites-vous bien que votre meilleur ami, si vous pouviez avoir un meilleur ami que votre père, ne vous tiendrait pas un autre langage que celui que vous venez d'entendre.

A ces mots, le comte se leva.

— Mais, mon père, demanda Roger quelque peu troublé et assez pareil à un cavalier qui s'apprête à vider les arçons, vous ne sembliez hier préoccupé que du soin d'assurer mon bonheur et mon avenir?

— Rien n'est plus vrai, répliqua le comte en préparant sa toilette de nuit. J'avais avisé un moyen de vous poser convenablement dans la vie. Mais vous vous obstinez à

vouloir épouser mademoiselle Javotte. Épousez-la; que voulez-vous que je vous dise?

Et comme Roger se retirait, la tête moins haute qu'il ne la portait en entrant :

— Eh bien! mon fils, s'écria M. des Songères, vous vous en allez sans m'avoir embrassé?

Le jeune homme l'embrassa d'assez mauvaise grâce et sortit.

XIII

ATTAQUE AU COIN D'UN BOIS

Suivant les recommandations de son père, il dormit peu et réfléchit beaucoup. Ses réflexions ne furent pas précisément couleur de rose. Cependant, levé avec le jour, il partit pour Saint-Sylvain, seulement, contre son habitude, cette fois au pas de sa bête. Près de la grille, au moment où il allait en franchir le seuil, il aperçut Malvina qui, levée, elle aussi, dès l'aurore, se promenait seule sur la lisière du petit bois voisin. Roger la salua froidement et se disposait à passer outre, quand sa cousine courut à lui et l'arrêta sur place par un geste charmant. Elle s'appuya contre l'encolure du cheval, et tournant vers son cousin un regard suppliant :

— Roger, ne vous éloignez pas sans m'avoir pardonné, lui dit-elle. Pardonnez-moi, s'empressa-t-elle d'ajouter sans lui laisser le temps de répondre et en l'enveloppant

tout entier de la flamme de sa prunelle. Si vous saviez quelle nuit je viens de passer! Si vous saviez ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore, vous n'auriez pas le courage de m'en vouloir. Depuis hier j'ai versé plus de larmes que je n'en avais répandu dans toute ma vie. Par quelle fatalité me suis-je montrée pour vous ce que je n'ai jamais été pour personne, dure, méchante, cruelle, impitoyable? J'ignore quel démon me poussait. Ah! ne me jugez pas là-dessus! Je sais, je sens que tout amour sincère est respectable, quel que soit l'objet qui l'inspire, et que s'en railler, c'est se railler de Dieu. Si je l'ai fait, oh! ne m'en voulez pas! c'est que j'ai dû croire que c'était une plaisanterie de mon oncle. Comment aurais-pu supposer que vous, vous, mon cousin, vous aimiez cette enfant au point de la vouloir pour femme? Je le répète, j'ai cru que votre père plaisantait, et je me suis prise à rire. Quand j'ai compris que c'était sérieux, j'ai pleuré. Dites-moi que vous me pardonnez.

— Mademoiselle, répliqua Roger, ne craignez-vous pas de vous enrhumer en vous promenant de si grand matin?

Malvina se tut, et deux larmes, deux vraies larmes, roulant silencieusement sur ses joues, tombèrent sur la main de Roger.

Il s'en fallait que le cœur de notre jeune ami fût doublé d'un triple airain. En voyant ce beau sein ému et ces grands yeux noyés de pleurs:

— Je ne vous en veux plus, dit Roger.

— Merci! vous êtes bon, s'écria la jeune fille avec effusion, en pressant une main de Roger dans les siennes. Aimez, épousez cette enfant. Laissez dire le monde; soyez

heureux à votre aise et à votre guise. N'êtes-vous pas maître de votre destinée, libre de disposer de votre main et de votre nom? Peut-être est-il regrettable que votre cœur ne se soit point adressé plus haut; je crois sincèrement qu'aimer au-dessous de soi est le plus grand malheur qui puisse échoir à un galant homme. Mais qu'y faire? On aime où l'on peut. La grande question est d'aimer. A tout prendre, elle est fort bien cette jeune personne. Elle a, m'a-t-on dit, des habitudes d'ordre et d'économie vraiment surprenantes: ce sera une excellente ménagère. Sans doute vous pouviez prétendre à une alliance plus élevée, aspirer à une position plus brillante; mais le bonheur tient peu de place et n'a pas besoin de vastes horizons. On a fait courir le bruit que l'amour n'est pas éternel, et que, réduit à lui-même, il languit bientôt, dépérit et meurt; vous prouverez que ce sont autant de calomnies. D'ailleurs, n'aurez-vous pas, pour vous distraire, la pieuse intimité de votre oncle et la société de MM. Noirel, père et fils? Ce n'est qu'au village qu'on rencontre encore aujourd'hui de ces âmes simples et naïves qui vous reportent délicieusement au temps des patriarches. Une seule chose m'afflige et me désole en tout ceci, c'est qu'à cause des préjugés invétérés de ma mère qui a la faiblesse d'être là-dessus de l'avis du monde, vous ne pourrez pas nous présenter madame des Songères, et qu'il nous faudra renoncer à des relations qui auraient pu devenir charmantes à la longue. Ingrat, vous en prendrez bien aisément votre parti, et les regrets seront pour moi seule.

A ces mots, elle s'enfuit à travers le parc, et Roger continua tristement son chemin.

XIV

LE RENDEZ-VOUS

Catherine était retombée bien vite dans l'abîme d'où l'avait tirée un instant le billet de Roger. Ç'avait été pour elle comme une branche de saule jetée du rivage à l'infortuné qui se noie. Pour ne pas alarmer son oncle, au lieu de remonter dans sa chambre, ainsi que l'y poussait son cœur, elle s'était rendue, après vêpres, dans la salle du presbytère où se trouvaient réunis, selon l'habitude du jour, quelques notables de l'endroit. Il était fort question, quand elle entra, des embellissements de Bigny, du retour du comte des Songères et de l'arrivée des dames Barnajon au pays. Chacun disait son mot : l'opinion générale était qu'il retournait d'un mariage entre le fils du comte et la jeune étrangère dont on exaltait à l'envi la beauté ; car l'apparition de Malvina avait bouleversé tous les esprits de Saint-Sylvain, et, si nous en exceptons Claude, pas un de ces braves gens ne se fût avisé de soupçonner qu'il existât, au sein même de leur village, une figure plus belle dans son agreste simplicité que la poupée vêtue de gaze et de satin, qu'ils avaient vue le matin à la messe. Aussitôt qu'il aperçut Catherine, Claude essaya de l'entraîner dehors ; mais il faut que la souffrance ait des attraits à nul autre pareils. Catherine s'obstina à vouloir rester, et la malheu-

reuse enfant dut entendre répéter, seulement d'une façon plus nette et plus précise, tout ce qu'avait dit Paquerette quelques heures auparavant.

— Va-t'en, lui disait de temps en temps Claude à voix basse Que fais-tu là? Tu vois bien qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent.

Catherine ne bougeait pas et paraissait prendre un plaisir cruel à tout ce qui se contait autour d'elle, tandis qu'à l'autre coin de la salle, François Paty l'observait d'un œil scrutateur. Le soir, à souper, tant qu'elle fut en présence de Marthe et de son oncle, la petite vierge tint bon, et même, comme le vieux pasteur paraissait triste et souffrant, elle sut trouver, pour l'égayer et le distraire, quelques éclairs de son humeur d'autrefois; mais une fois seule dans sa chambre, dans cet humble réduit qui l'avait vue pendant quinze ans si riante, si vive et si légère, travaillant, priant et chantant, on peut penser quelle explosion de désespoir, et si ses pleurs recommencèrent à couler. La nuit ne fut guère meilleure pour le bon curé qui venait enfin d'entrevoir confusément ce qui se passait dans le cœur de sa nièce. Ce n'est pas qu'en mettant les choses au pis, il les jugeât au point où elles étaient véritablement: toutefois, bien qu'il ne crût à rien de grave, il s'accusa d'avoir encouragé avec trop de complaisance les assiduités de Roger et se félicita du retour du comte qui allait mettre forcément un terme aux visites de ce jeune homme. Il se consulta pour savoir s'il en parlerait à Catherine; mais il croyait le mal si peu avancé qu'il craignit de l'aggraver en y touchant. D'ailleurs, le bon pasteur se défiait un peu de sa perspicacité, et n'était pas bien sûr d'avoir deviné juste

en cette affaire. Cependant l'attitude de Catherine, son front chargé d'ennuis, ses yeux brûlés de larmes, tout lui disait que cette douce et chère créature souffrait, et François Paty avait fini par comprendre que le digne Claude, malgré ses excellentes qualités, ne pouvait être l'unique cause d'un si prompt changement et d'un si grand ravage.

Le lendemain, comme il se promenait seul sous les marronniers de la terrasse, plongé dans ses réflexions et se réjouissant déjà de ce que Roger ne s'était point montré le dimanche à la cure, reconnaissant là et bénissant l'influence du comte des Songères, il aperçut Roger dans la cour. Presque au même instant Catherine parut au bas de l'escalier, et les deux jeunes gens restèrent interdits devant François Paty, qui les regardait pourtant avec bonté. Il les prit doucement chacun par un bras, et, après les avoir entraînés au fond du jardin, il répéta d'un ton ferme, quoique paternel, ce qu'il leur avait dit un soir, qu'ils devaient songer à ne plus se voir, puisqu'à présent que le comte était de retour, Roger ne pourrait plus venir sans désobliger son père. Bref, quoiqu'il eût l'air d'en souffrir et quoiqu'il en souffrît réellement pour son propre compte, il lui fit clairement entendre que ses visites ne devaient plus être aussi fréquentes que par le passé et que même il conviendrait peut-être qu'il y renonçât entièrement. Non qu'il se méfiât de ces deux aimables cœurs; à Dieu ne plaise! mais outre qu'il était très-sincère dans tout ce qu'il disait là-dessus, ne voulant pas être entre le père et le fils un sujet de discorde et de division, il commençait à s'alarmer sérieusement et à trembler pour le repos de sa bien-aimée fille. Tandis qu'il parlait, Cathe-

rine, éperdue, n'attendait qu'un geste, un regard de Roger pour se jeter dans les bras de son oncle et pour lui tout avouer; mais Roger n'opposa que des réponses évasives, et la pauvre petite créature dut encore une fois refouler dans son sein le secret qui la consumait. Ils se quittèrent dans la soirée sans avoir pu réussir à se trouver seuls un moment, si bien qu'après cette entrevue, sur laquelle elle avait compté pour savoir si elle devait vivre ou mourir, Catherine se sentit dévorée de plus d'angoisses qu'elle ne l'était la veille. Roger lui avait semblé contraint, triste, abattu, découragé ; il était parti sans dire quand il reviendrait ; elle avait cherché vainement sur son front, dans sa voix, dans ses yeux, dans son maintien, l'assurance et l'intrépidité qui l'avaient soutenue jusqu'ici. Demeuré seul avec sa nièce, le pasteur voulut la prendre entre ses bras; mais, se dérobant aux caresses de son oncle, elle s'enfuit tout éplorée, et François Paty vit avec effroi qu'il ne s'était pas trompé. Retirée dans sa chambre, Catherine se laissa tomber sur son lit, et son âme tout entière s'exhala en cris de détresse. Hélas! ce n'était plus cette enfant soumise et résignée qui, voilà quelques jours, disait à Roger : « Partez et ne revenez plus! » C'est que l'amour est ainsi fait : toujours prêt à renoncer au bonheur tant qu'il en est sûr, s'y cramponnant avec désespoir aussitôt qu'il craint de le perdre. Ainsi tout allait de mal en pis au presbytère. Une fièvre lente minait sourdement Catherine. François Paty observait sa nièce avec inquiétude, demandant à Dieu de l'éclairer, de l'inspirer et de diriger la main qui devait toucher, pour essayer de les guérir, aux blessures de ce jeune cœur. De son côté, la vieille Marthe, aux

abois et ne comprenant rien de ce qui se passait autour d'elle, allait, venait, et s'agitait sans but. Cependant par une après-midi, Paquerette se glissa comme un furet dans la cour et grimpa comme un chat à la chambre de la petite vierge. Après avoir fermé la porte et s'être assurée que Catherine était bien seule, elle lui sauta au cou, puis, tirant de sa poche une lettre, elle la montra d'un air de triomphe et de mystère. C'étaient quelques lignes de Roger; tout y respirait l'amour, mais non plus la confiance, et l'on y sentait trop que ce jeune homme avait perdu la sécurité qu'il essayait encore d'inspirer à sa bien-aimée. Ardente, passionnée, mais vague dans l'expression et ne précisant rien, cette lettre, au lieu de calmer Catherine, ne fit que redoubler la fièvre qui lui rongeait les os.

Un soir, en revenant de la ville où son oncle l'avait envoyée le matin, je ne sais plus sous quel prétexte, mais en réalité pour essayer de la distraire, Catherine se détourna de son chemin, et, comme si elle eût été dans le secret des préoccupations de sa maîtresse, la douce Annette, allongeant le pas, prit d'elle-même un sentier de traverse qui la conduisit à Bigny. Il faisait nuit noire quand elle s'arrêta devant la grille. Poussée par le démon de la douleur, Catherine mit pied à terre, et, entr'ouvrant la porte sans bruit, elle se glissa dans le parc, si émue qu'elle tenait son cœur à deux mains. Elle reconnut la place où, pour la première fois, elle avait rencontré Roger. Quelques mois seulement avaient passé depuis cette rencontre, et pourtant qu'elle était changée de ce qu'elle était alors! Il y avait là même différence qu'entre cette soirée d'octobre et la matinée de mai où Roger lui était

apparu. Elle allait à pas craintifs, et, à mesure qu'elle approchait du château, elle entendait plus distinctement les sons du piano qui accompagnaient la voix de Malvina. Elle s'assit sur l'herbe, et, la tête entre ses mains, elle écouta ces chants qui semblaient se railler de sa tristesse. Depuis quelques instants, Catherine n'entendait plus que les plaintes du vent dans les rameaux des pins et des mélèzes, quand le sable de l'allée cria auprès d'elle, et, pour n'être pas surprise, elle n'eut que le temps de se cacher derrière un cyprès. Deux ombres s'avançaient à pas lents, et, bien que la soirée fût très-sombre, Catherine reconnut aussitôt Roger et la belle étrangère. C'était en effet mademoiselle Barnajon, enveloppée d'un burnous de cachemire blanc, et nonchalamment appuyée sur le bras du jeune vicomte

— Pourquoi si triste et si rêveur? disait-elle. Tandis que je chantais, j'ai vu des pleurs qui roulaient dans vos yeux. Qu'avez-vous? Parlez-moi. Je voudrais avoir toutes les ressources d'esprit que je n'ai pas, je les emploierais à tâcher de vous égayer et de vous distraire. Malheureusement je n'ai que mon cœur. Roger, ce cœur vous est ouvert, je sens avec orgueil que le ciel ne l'a pas fait trop indigne du vôtre.

Le couple s'était éloigné; Catherine n'en entendit pas davantage. Mais ce qu'elle venait de voir et d'entendre avait suffi pour achever de lui mettre la mort et l'enfer dans le sein.

Or, cette enfant était une nature à la fois trop richement douée pour renoncer aisément au bonheur, trop pure pour douter de Roger, trop honnête pour accepter plus long-

temps la position où ce jeune homme la plaçait. Elle résolut d'en sortir, et le jour suivant, d'une main plus exercée aux jeux de l'aiguille qu'aux travaux de la plume, elle écrivit :

« Vous ne sentez donc pas que je souffre ! Il n'y a donc rien qui vous dise que je meurs de tristesse et d'ennui ! Il me semble que si vous étiez malheureux, fussiez-vous à mille lieues de moi, le monde entier me le dirait ; fussions-nous séparés par les monts et les mers, il me semble que si vos yeux versaient une larme, je la sentirais aussitôt tomber sur mon cœur. Je m'agite, je souffre et suis bien malheureuse. Dieu s'est retiré de cette maison, mon ange gardien m'a quittée, je ne puis plus, je n'ose plus prier ; je n'ai plus goût à rien. Que se passe-t-il ? Je ne doute pas de vous, je crois en vous comme en moi-même ; mais je suis trop inquiète et trop tourmentée pour n'être pas menacée de quelque épouvantable malheur. Par instants je crois sentir, aux déchirements de mon cœur, les défaillances du vôtre. Je me trompe, n'est-il pas vrai, mon Roger ? Vous m'aimez, vous m'aimez encore, vous voulez bien m'aimer toujours ? C'est depuis que je vous ai vu à la messe avec ces dames que je souffre tant. Depuis ce jour, j'ai là comme un serpent qui me déchire et me dévore. Que mon sort se décide ! Il faut que je vous voie, il faut que je vous parle, il faut surtout que je vous entende. Je ne puis plus vivre ainsi, tout vaut mieux que l'état d'angoisse où je me consume. Entre Saint-Sylvain et la Hachère, il y a, sur le bord du chemin, un gros chêne que vous avez dû remarquer à cause d'une sainte Vierge et d'un enfant Jésus que l'on voit entre ses branches. De-

main, à midi, au coup de l'*angelus*, je serai au pied de ce chêne. »

Elle plia ce billet et le confia le jour même à Paquerette, qui partit de son pied léger, plus fière qu'un élève en diplomatie, chargé d'une mission secrète près de la cour de Vienne ou de Berlin.

Ne doutant pas que la lettre n'eût été remise à Roger, Catherine s'échappa le lendemain de la cure et prit le sentier de la Hachère, non plus sur Annette, mais à pied cette fois, comme pour une promenade dans les environs.

La matinée était froide et brumeuse. Un brouillard épais, cotonneux, rasait les guérets, rampait le long des coteaux et accrochait ses flocons de ouate aux flancs rouillés des vallons et des bois. La nature se sentait déjà saisie du premier frisson de l'hiver. Les roitelets et les rouges-gorges voletaient de branche en branche d'un air effaré; sous le ciel terne et gris filaient des bataillons de grues; l'or des ajoncs commençait à briller çà et là dans les landes, où l'araignée avait tendu ses toiles, pareilles à de petits hamacs abandonnés par les lutins et par les sylphes de la nuit

Catherine contemplait avec un sentiment de tristesse attendrie et presque de reconnaissance, ce paysage morne et voilé dont les teintes s'harmonisaient avec les dispositions de son âme; il lui semblait que la création tout entière portait le deuil de son bonheur et de ses beaux jours. Elle marchait le front baissé, et, en la voyant passer, il eût été bien difficile de reconnaître l'heureuse enfant qui glissait, voilà quelques mois les long des haies, fraîche et souriante comme le printemps, vive et joyeuse comme

l'alouette des blés. Cependant, quand le soleil, déchirant la brume qui l'enveloppait, se prit à briller de cet éclat si doux au déclin de l'automne, elle sentit un rayon de chaleur et de vie pénétrer dans son sein. Elle allait voir Roger; il lui apparaissait impossible qu'aucun malheur pût l'atteindre par un si beau soleil, sous un ciel si serein.

Le même jour, à la même heure, le comte des Songères et sa sœur se promenaient ensemble à travers les campagnes. Ce n'est pas que madame Barnajon eût goût le moins du monde à ces excursions matinales; mais le comte l'avait entraînée, et, bon gré, mal gré, elle avait dû se laisser conduire. Depuis le dernier entretien qu'elle avait eu avec son frère, madame Barnajon avait beaucoup médité et beaucoup réfléchi. L'égoïsme et la réflexion l'avaient amenée par des pentes insensibles à envisager sous un nouveau jour la question de ses intérêts. Après avoir passé de longues heures sur les consultations que le comte avait soumises à son appréciation, elle s'était vue forcée de reconnaître que les chances étaient égales des deux côtés, la victoire incertaine, et que le sort seul en déciderait. Or, depuis qu'elle savait que Bigny rapportait, bon an, mal an, vingt mille livres, elle était devenue plus circonspecte et se sentait moins disposée à courir les aventures d'un procès et les hasards de la justice. D'une autre part, s'il était vrai que Bigny répondît à Roger de la fortune de sa mère, madame Barnajon devait n'y plus songer. Enfin, ce qu'elle avait observé de l'humeur, de l'esprit et du caractère de ce jeune homme, lui souriait assez et ne contrariait en rien ses habitudes de souveraineté. Vingt mille livres de rente! Malvina comtesse! un

gendre facile à mener! Pour toutes ces raisons, madame Barnajon était arrivée à souhaiter tout aussi ardemment que le comte un mariage entre sa fille et son neveu, et c'était à cette heure l'unique but de son ambition.

— Eh bien! mon frère, disait-elle, tout pesé, tout vu, tout calculé, je crois que vous aviez raison l'autre soir. Ce n'est pas que je juge ma cause désespérée; bien loin de là. J'ai jeté les yeux sur les pièces que vous m'avez remises; je ne me tiens pas pour battue. Quant aux droits de votre fils, je les nie; nous avons pour nous la priorité. Mais je trouve qu'il est triste et peu moral de donner au monde le spectacle de nos dissentiments, et si vous persistez à penser qu'un mariage entre nos deux enfants...

— Oui, certainement, j'y persiste, s'écria le comte; mais, voilà le diable! Roger est amoureux comme un enragé, et vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas de votre fille.

— Laissez donc! s'écria madame Barnajon en haussant les épaules. Vous allez me faire accroire que le fils du comte des Songères est sérieusement épris de cette petite paysanne?

— Sérieusement, ma sœur, et, je vous le répète, au point de la vouloir épouser. Souhaitez-vous une preuve que ce sont des amours qui ne plaisantent pas? Lisez cette lettre; elle est de la petite. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le hasard seul qui l'a fait tomber entre mes mains.

A ces mots, il tendit à sa sœur la lettre de la petite vierge. Lasse de rôder autour du château, Paquerette avait pris le parti de la remettre à son ami Cadet, qui n'avait

eu rien de plus pressé que de l'aller porter à maître Robineau.

— Un rendez-vous ! s'écria madame Barnajon après avoir lu la lettre de Catherine.

— Oui, ma sœur, un rendez-vous. Qu'on vienne nous chanter maintenant que l'innocence habite les hameaux et que la pudeur, en désertant les villes, s'est réfugiée sur le bord des ruisseaux !

— Un rendez-vous ! répéta madame Barnajon. Un rendez-vous au pied d'un enfant Jésus et d'une sainte Vierge !

— Façon charmante, ajouta le comte, de concilier les exigences du ciel et celles de la terre.

— Savez-vous bien, mon frère, que c'est affreux, cela ! Savez-vous qu'il est de notre devoir d'empêcher qu'un pareil scandale ne se passe dans le domaine de nos pères, sur les terres de nos aïeux.

— Que diable voulez-vous que j'y fasse ? répliqua M. des Songères. Sauriez-vous, par hasard, le secret d'empêcher les nuages d'aller où le vent les pousse, et les amants où l'amour les conduit ?

— Mais songez donc, mon frère, que cette petite malheureuse va se perdre à jamais ! La nièce d'un curé ! quelle horreur ! Il faut courir à elle, lui montrer l'abîme entr'ouvert sous ses pieds ; il faut la sauver à tout prix.

— Ma sœur, ces sentiments vous honorent. Tenez, ajouta-t-il en s'arrêtant au détour du chemin, voici précisément le chêne à la Vierge, et, si mes yeux ne me trompent pas, ce doit être la belle en question que j'aperçois assise au pied de l'arbre. Ma sœur, c'est Dieu qui nous a conduits.

— Allons, mon frère, allons! s'écria résolûment madame Barnajon, il s'agit de sauver une âme.

XV

UN MALHEUR NE VIENT JAMAIS SEUL

Assise au pied d'un chêne séculaire, placé de temps immémorial sous l'invocation de la Vierge qui, du haut de sa niche de branchages et de verdure, paraissait abaisser sur elle un regard souriant et protecteur, Catherine suivait d'un œil distrait les feuilles tournoyantes qu'abattait le vent, images de ses illusions près de se disperser au souffle glacé de la réalité. Tout à coup elle entendit un bruit de pas; pensant bien que c'était Roger, elle se leva brusquement, et se trouva face à face avec madame Barnajon, qu'elle reconnut, quoique ne l'ayant vue qu'une fois. La jeune fille devint si tremblante que madame Barnajon fut obligée de la soutenir et de la faire asseoir auprès d'elle.

— Remettez-vous, ma chère enfant, dit-elle d'un ton de bonté familière, en lui prenant les mains qu'elle pressa affectueusement dans les siennes. Ce n'est pas un juge sévère, c'est bien plutôt une amie que le ciel vous envoie. Si le hasard m'a rendue maîtresse des secrets de votre petit cœur, n'en ayez point de honte ni d'effroi; ma discrétion vous est acquise autant que mon indulgence.

— Je n'ai ni peur ni honte, madame, répondit doucement Catherine qui venait à ces mots de relever le front. Je ne repousse pas l'aumône de votre indulgence, bien que j'ignore a quel titre elle m'est offerte; mais votre discrétion, je n'en ai pas besoin. Petits ou grands, Dieu lit dans tous les cœurs, et, si j'étais coupable, Dieu le saurait déjà.

— Coupable, vous ne l'êtes pas, mon enfant; mais vous pourriez le devenir, si l'on ne vous montrait les dangers auxquels vous exposent votre jeunesse et votre inexpérience.

— De quels dangers voulez-vous parler, madame? demanda Catherine d'un air étonné. Je n'ai jamais fait de mal à personne. A cause de mon oncle, tout ce pays me respecte et m'aime; il n'est pas jusqu'aux chiens des pâtres qui ne me connaissent et ne viennent me lécher les mains.

— Sans doute, sans doute, reprit en souriant madame Barnajon; mais les dangers les plus sérieux sont précisément ceux qu'on ne soupçonne pas. Voyons, ma chère petite, souffrez que je vous parle comme si j'étais votre mère. Ce n'est pas moi que vous attendiez, à cette heure et à cette place?

— Non, madame, et voilà pourquoi je me suis sentie troublée en vous voyant.

— Vous attendiez le fils du comte des Songères?

— Oui, madame, je l'attendais, dit sans hésiter Catherine.

— Vous l'aimez pourtant; il vous aime?

— Oui, madame, nous nous aimons; c'est pour cela que je l'attendais.

— Et vous ne craignez pas de vous rencontrer seule, à travers champs, avec ce jeune homme?

— Puisqu'il m'aime, madame, que puis-je avoir à redouter? répondit la jeune fille avec sérénité.

Après quelques instants de réflexion silencieuse :

— Posons nettement la question. Vous aimez Roger, il vous aime; il a promis de vous épouser?

— Madame...

— Ne vous effarouchez point; ce jeune homme étant le fils de mon frère, vous me reconnaissez bien quelque droit à me mêler un peu de cette grande affaire. Vous êtes charmante, ma chère petite. Depuis quelque trente ans que j'ai quitté cette contrée, j'étais loin de me douter qu'il y poussât des fleurs aussi fraîches et aussi gracieuses. La première fois que je vous vis, c'était à la messe; vous quêtiez pour les pauvres. Je fus frappée de votre bon air. Ce n'est pas tout. On vante à l'envi vos vertus et votre piété. Vous excellez, dit-on, à parer l'église de Saint-Sylvain les dimanches et les jours de fête. Enfin, si j'en dois croire la voix publique, vous brodez à merveille, avec un goût exquis. Il faudrait que je fusse bien difficile pour ne pas m'estimer heureuse de pouvoir vous nommer ma nièce. Malheureusement, nous avons dans notre famille et dans notre monde d'assez sottes idées qui vous en excluent rigoureusement.

— Croyez, madame, qu'il m'en coûterait d'être une étrangère dans la famille de mon mari, répondit Catherine avec dignité; mais je ne m'inquiéterais point de savoir s'il est sous le ciel un autre monde que le coin de terre où je me sentirais aimée.

— Votre mari ne l'ignorerait pas, lui. Tout ce qu'il pourrait faire, serait de l'oublier d'abord; mais un jour viendrait nécessairement où il finirait par s'en souvenir. L'amour, ma chère petite, peut bien remplir tout entière notre vie, à nous autres femmes qui n'avons rien de mieux pour nous distraire; mais dans l'existence d'un homme, ce n'est qu'un bien court épisode qui en occupe à peine la fraîche matinée. Vous n'auriez pas d'autre ambition que de vivre sans bruit au fond de ces campagnes; mais quand Roger aurait découvert que vous lui fermez sa famille et le monde, quels regrets alors ne seraient pas les siens ! quels remords ne seraient pas les vôtres !

— Tout ce que vous me dites, madame, je l'ai dit à peu près à M. Roger, répondit humblement Catherine en baissant la tête.

— J'en suis convaincue, mon enfant; je vous tiens pour l'honneur et la délicatesse même. Je n'ai pu me décider à croire un seul instant aux rumeurs qui circulent, que vous avez tout essayé pour en amener là mon neveu, et que votre oncle s'est fait, tout au moins par ses complaisances, le complice de vos séductions.

— Oh !... madame ! s'écria Catherine, la rougeur au visage, et en joignant ses mains par un brusque mouvement de fierté outragée. Si vous connaissez les malheureux qui disent cela, recommandez-leur de se taire, recommandez-le-leur bien, madame, car on leur ferait un mauvais parti dans le pays, et Claude les tuerait peut-être.

— Je vous répète, mon enfant, que je n'en ai rien cru. La preuve, c'est que me voici. Je n'ai pas hésité à venir vous trouver. Je suis venue, franchement et loyalement,

m'adresser à votre raison, moins encore qu'à votre amour; car, dans les nobles cœurs comme le vôtre, l'amour est généreux et ne recule pas, au besoin, devant l'immolation de lui-même.

— O mon Dieu! s'écria la jeune fille en retenant ses pleurs, il n'est pas en moi de ne plus l'aimer; mais, s'il faut que je meure, dites-le, je suis prête.

— Non, ma chère petite, non, il ne faut pas que vous mouriez; seulement, je ne dois pas vous dissimuler que vous êtes, dès à présent, un obstacle dans la vie de ce jeune homme. Par sa naissance et par sa fortune, héritier des titres et des biens du comte des Songères, Roger était appelé à de brillantes destinées auxquelles votre amour lui interdit désormais de prétendre. Vous brisez toutes les espérances que nous avions posées sur cette blonde tête; vous renversez tous les plans que nous avions formés pour son bonheur. Je ne veux rien vous cacher, mademoiselle : vous réduisez au désespoir toute une famille mortellement frappée dans le dernier rejeton de sa race. Déjà mon frère ne parle de rien moins que de maudire et de déshériter son fils. Entre ces deux cœurs étroitement unis jusqu'alors, vous avez, à votre insu, sans le vouloir, fatalement, semé la discorde. Sous ce toit où nous étions arrivés si joyeux, ce ne sont, depuis notre retour, que des scènes de violence et de désolation profonde. En présence de si grands désastres, que ferez-vous? que comptez-vous faire? Consommerez-vous le malheur de notre maison? achèverez-vous d'entraîner Roger à sa perte? Ce n'est plus pour vous, c'est pour lui que je vous prie et que je vous adjure. Ange d'innocence et de piété,

soyez forte contre vous et contre lui-même. Rendez à ses devoirs cette âme qui ne se connaît plus, en la forçant de reprendre la foi qu'elle vous a donnée dans une heure d'ivresse, de passion et d'oubli. Hélas! c'est une famille entière qui vous parle ici par ma voix. C'est un père éploré qui embrasse vos genoux; c'est une mère qui, du haut du ciel, vous conjure de sauver son enfant?

Elle parla longtemps sans être interrompue, montrant, exagérant à plaisir toutes les calamités attachées aux alliances disproportionnées. Les bras croisés sur sa poitrine, blanche, muette, immobile comme une statue au pied d'un tombeau, Catherine la laissait dire.

— Que voulez-vous, ma pauvre enfant? la vie est ainsi faite; vous ne la changerez pas. Dieu vous soutiendra dans cette dure épreuve, et vous recueillerez plus tard le prix de votre sacrifice. Je sais ce qu'il en coûte de perdre un amant. C'est un rude moment à passer; mais vous verrez qu'on en revient. Je puis même affirmer qu'on s'en console. Vous êtes jeune, et si la vie n'a qu'un printemps, ce printemps a plus d'un amour. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon neveu doit ignorer la démarche que je viens de faire; autrement, ce serait envenimer le mal au lieu de le guérir. Vous êtes jolie comme un cœur. Notre famille n'est pas ingrate; comptez sur sa reconnaissance. Nous ne négligerons rien pour récompenser dignement votre dévouement et votre abnégation. Nous nous emploierons de notre mieux à votre bonheur. Votre église est pauvre, nous l'enrichirons. Votre oncle est vieux, nous ferons de lui un chanoine. Convoite-t-il la cure de Boussac ou de Bourganeuf? nous l'y pousserons. Pour vous,

ma chère petite, en attendant que je puisse vous marier avantageusement, je vous procurerai de l'ouvrage, et je m'engage, pour ma part, à ne porter ni fichu ni mouchoir qui n'ait été brodé de cette jolie main.

Toujours dans la même attitude, Catherine ne répondait pas. Redoutant une explosion de désespoir, madame Barnajon l'appuya contre le tronc du chêne à la Vierge, lui fit respirer un flacon de sels anglais; puis, cela fait, elle s'éloigna à la hâte, comme si, après avoir enfoncé un couteau dans le sein de cette infortunée, elle eût craint de mettre du sang à sa robe.

Une heure après, Catherine retournait à Saint-Sylvain, brisée, anéantie, n'ayant même plus la force de souffrir ni l'énergie de se rendre compte de ce qui venait de se passer. Elle allait, cueillant çà et là les fleurs d'automne qu'elle effeuillait machinalement le long de la route; à voir sa démarche inégale, son regard doux et vague, sur ses lèvres je ne sais quel sourire mille fois plus poignant et plus terrible que l'emportement du désespoir, on l'eût dite atteinte, comme Ophélia, d'une poétique folie.

Arrivée sur un plateau qui dominait la vallée de la Creuse, elle reconnut, à travers le rideau éclairci des trembles et des peupliers, Roger et Malvina, chevauchant côte à côte et suivis à cent pas de distance par ce polisson de Cadet dont les bottes à revers jaunes, les galons dorés et la ceinture de cuir verni reluisaient aux feux du couchant. Vêtue d'une amazone de drap bleu qui sculptait richement les contours de sa taille, coiffée d'un chapeau de feutre gris dont le voile vert flottait à la brise, Malvina montait avec autant d'adresse que de grâce un fin alezan limousin,

magnifiquement harnaché, et relevant le pas avec orgueil, comme s'il eût été fier du poids de sa belle maîtresse.

Catherine pensa à sa petite jupe d'indienne, à son chapeau de paille, à la modeste Annette; et, souriant tristement, elle poursuivit son chemin.

A quelques pas de là, elle rencontra Claude, qui se promenait philosophiquement, comme toujours, le nez en l'air et les mains dans ses poches. Elle ne put se défendre, en l'apercevant, d'un mouvement de joie et presque de bonheur. La douleur l'avait, à son insu, rapprochée de ce vieux compagnon. Catherine lui prit le bras sans rien dire, et tous deux s'avancèrent en silence.

Ils allaient ainsi depuis une heure, échangeant, à longs intervalles, quelques paroles insignifiantes, lorsqu'ils aperçurent, du côté de Saint-Sylvain, une lueur rougeâtre qui embrasait tout l'horizon et projetait au loin sur le paysage des reflets livides. Ils pensèrent d'abord que c'était un effet de soleil couchant; mais ils ne purent longtemps s'y méprendre, le soleil venait de s'abîmer à l'autre bout de l'horizon. A mesure que la nuit descendait, la lueur envahissait le ciel et devenait plus rouge et plus ardente. C'était un nuage aux flancs sanglants, à la base immobile et sombre, à la crête enflammée comme la cime d'un volcan. Claude et Catherine se regardèrent l'un l'autre avec effroi, sans oser d'abord se faire part de leurs réflexions.

— C'est une aurore boréale, dit enfin Claude pour rassurer sa petite amie; rappelle-toi que l'an passé, vers la fin de l'automne, nous vîmes, de la terrasse de la cure, un spectacle tout à fait pareil.

— Vois-tu, vois-tu ces étincelles?

— Ce sont les étoiles qui se lèvent.

— Cette fumée?

— C'est la brume du soir.

— Écoute! écoute! s'écria Catherine en le forçant à s'arrêter.

— C'est la clochette des troupeaux, dit Claude.

— Écoute encore! dit Catherine.

Ils prêtèrent l'oreille, et, au bout de quelques secondes, à travers les mille bruits qui s'élèvent des campagnes au déclin du jour, ils reconnurent le glas du tocsin.

— Le feu! c'est le feu! dit Claude.

— Où? demanda Catherine.

— A Saint-Sylvain; c'est la voix, je la reconnais, de la cloche de notre village.

Ils hâtèrent le pas sans ajouter une parole.

Aux approches du hameau tout n'était que désordre, confusion et désolation. Les bestiaux, qu'on avait retirés des étables, vaguaient au hasard en poussant de longs mugissements. Des meubles, à demi consumés, des bahuts de chêne, des sacs de grain, des matelas, des courtines de serge verte, jonchaient le sol et encombraient les avenues. Là, de pauvres femmes traînaient par la main leurs petits en guenilles, désormais sans abri; ici, toute une famille se lamentait sur les débris fumants de son humble fortune.

Quand Claude et Catherine entrèrent dans le village, l'incendie avait dévoré deux maisons; une troisième était en feu. Attroupée devant la porte d'où la flamme s'échappait comme d'un cratère la foule inoccupée, mais non

indifférente, paraissait attendre, dans une anxiété que nous devons renoncer à décrire, le dénoûment d'un drame dont Catherine et Claude n'avaient pu voir le commencement. Tous les cœurs paraissaient profondément émus; la pâleur était sur tous les fronts, la terreur se lisait sur tous les visages.

— Mon oncle! où est mon oncle? s'écria Catherine qui cherchait François Paty sans pouvoir le trouver. Mon oncle est mort! ajouta-t-elle en apercevant dans un groupe la vieille Marthe qui se tordait les bras et qu'on était obligé de retenir pour l'empêcher de se précipiter dans la fournaise.

Voici ce qui s'était passé:

Les maîtres du logis qui brûlait n'étant pas encore revenus des champs, on s'était empressé, aussitôt que le feu avait gagné le toit, d'en emporter le mobilier et les ustensiles, gisant pêle-mêle sur la place de l'église où on les avait déposés. Tout était sauvé ou à peu près; on n'avait guère oublié qu'un enfant au maillot, suspendu par sa lisière à un clou, le long de la muraille, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui, pour la commodité des parents, dans plusieurs villages de la Marche et de la Bretagne. On ne s'était aperçu de cet oubli qu'en entendant les cris que poussait le petit malheureux, au milieu du craquement des poutres et du pétillement de la flamme. On voulut courir; il n'était plus temps. L'incendie avait tout envahi, et pas un de l'assistance ne se sentait le courage d'affronter l'élément terrible. Une mère seule l'eût osé. Le pauvre petit criait toujours, car sa mère n'était pas là.

C'est alors que, sans songer à son grand âge et ne consultant que son immense charité, François Paty, qui s'était montré partout dans ce désastre, encourageant les uns, dirigeant les autres, consolant les victimes. désignant la cure comme un refuge toujours ouvert aux pauvres et aux affligés ; c'est alors, dis-je, que François Paty s'était avancé au milieu des flammes, aussi calme, aussi serein que le Christ marchant sur les flots de la mer irritée.

Vainement on s'était écrié de toutes parts qu'il n'allât pas plus avant, qu'il courait à une mort certaine ; vainement son vicaire, M. Noirel et la bonne Marthe s'étaient efforcés de le retenir... on avait vu sa tête blanche s'enfoncer et disparaître dans le gouffre embrasé.

Deux minutes, deux siècles s'étaient écoulés, on ne l'avait pas vu reparaître.

Cependant le feu redoublait de fureur. La maison s'affaissait et s'écroulait partie par partie. La toiture menaçait à chaque instant de s'effondrer. Les cris de l'enfant avaient cessé ; l'on n'entendait plus qu'un grondement sourd, pareil au bruit de la tempête.

C'est sur ces entrefaites que Catherine venait d'arriver.

En un instant elle apprit tout. Son premier cri fut vers Dieu, le second vers Claude. Dieu ni Claude ne répondirent. Claude s'était perdu dans la foule. La parole humaine est impuissante à rendre la scène déchirante qui se passa dès lors dans ce pauvre village. Égarée, suppliante, éperdue, Catherine allait de l'un à l'autre, embrassant celui-ci, prenant la main à celui-là.

— Sauvez mon oncle, sauvez-le ! disait-elle. Pas un de vous n'aura-t-il le courage de sauver notre père à tous ? —

Que ferez-vous, quand vous ne l'aurez plus? — Cruels, est-ce ainsi que vous nous aimez? — Ne suis-je plus votre petite amie, votre petite vierge, votre petite fée? — Dites, parlez, ingrats! — Est-il un seul de vous que nous n'ayons consolé dans sa peine? — Vous autres, vous m'avez vue naître et grandir. — Vous, vos sœurs sont mes sœurs et vous êtes mes frères. — Laisserez-vous mourir mon oncle, votre ami, votre vieux pasteur?

— Mes enfants, mes chers enfants! disait à son tour le papa Noirel, je suis bien pauvre, mais je promets dix bons écus à celui d'entre vous qui voudra se dévouer pour notre curé; songez que, si nous le perdons, nous ne trouverons pas son pareil. C'est fort heureux, ajouta-t-il mentalement, que mon gueux de fils ne soit pas là, car il y laisserait pour sûr son gilet, sa veste et ses chausses.

— Mes amis, mes chers frères, un peu de bonne volonté! disait le vicaire sans trop de bruit, sentant bien qu'au lieu de beaux discours, il aurait dû prêcher d'exemple. Ces flammes ne sont rien, comparées aux feux de l'enfer.

— Comment, tas de fainéants, criait Marthe en leur montrant les poings, vous restez là les bras croisés, quand votre pasteur n'a pas craint de se jeter dans ce brasier pour en tirer un de vos enfants? — Vous devriez être trop honorés, brigands que vous êtes, de pouvoir vous faire rôtir pour un si brave homme.

Tout cela se disait à la fois, au milieu d'un trouble et d'un tumulte dont rien ne saurait donner l'idée, tandis que l'incendie lançait à travers les ténèbres ses gerbes et ses fusées d'étincelles.

On se regardait en silence, d'un air morne et découragé.

Rassemblant ce qui lui restait de force et d'énergie, la petite vierge appela Claude encore une fois.

Claude ne répondit pas.

Se sentant abandonnée de tous, Catherine se dégagea violemment des bras qui l'entouraient et s'élança pour aller mourir et s'ensevelir avec son vieil oncle.

Mais en cet instant un grand cri partit de tous les cœurs.

Claude avait paru sur le seuil, portant entre ses bras le pasteur qui tenait le marmot enveloppé dans les lambeaux de sa soutane.

XVI

PROJETS RENVERSÉS

Tandis que ces événements s'accomplissaient à Saint-Sylvain et que la main de Dieu paraissait s'appesantir sur la tête de Catherine, Roger se débattait, sans pouvoir en sortir, au milieu des embarras et des difficultés qui le pressaient de toute part et l'enveloppaient comme un invisible réseau. Nature faible et poétique, depuis sa dernière visite à la cure, il avait laissé couler les jours, dans l'espoir qu'il surgirait d'un instant à l'autre quelque incident imprévu qui le tirerait de l'impasse où il se sentait acculé. Les jours s'étaient écoulés sans rien amener de nouveau; la position restait la même, ou, pour mieux dire, chaque jour qui s'écoulait la rendait plus critique et

plus périlleuse. Gardons-nous, cependant, de calomnier notre jeune héros. Roger ne s'était pas retiré lâchement de la lutte. Il tenait à ses espérances et n'avait pas borné son rôle à demeurer spectateur impassible du drame de sa destinée. Plus d'une fois en ces derniers temps, il était revenu vaillamment à la charge ; mais chaque fois son père avait invariablement répondu : — Vous le voulez, épousez-la, je n'y mets pas d'empêchement. Songez seulement que vous n'avez rien, et qu'à mon grand regret, je ne puis rien pour vous ; songez que ce domaine est tout ce qui me reste en propre, et qu'avant deux mois, votre tante en sera propriétaire légale et légitime. — Qu'opposer à de pareils arguments ? Roger se taisait et courbait la tête. Quoique élevé dans le luxe, il n'avait pas peur de la pauvreté ; mais encore fallait-il pouvoir offrir à Catherine cette classique chaumière dont l'amour s'accommode si volontiers quand on a vingt ans. Prêt à tout quand il ne consultait que son courage, il se reconnaissait incapable de toute chose quand il en venait à l'examen de ses ressources et de ses facultés. Inutile et charmant, pareil aux lis qui ne filent pas, il ne savait rien et n'était apte à rien. Il enviait l'ouvrier qu'il rencontrait chantant, ses outils sur l'épaule ; il enviait le sort du laboureur qui avait, lui du moins, un toit de chaume pour abriter sa femme et ses enfants. Il se disait bien qu'il avait des droits de revendication à exercer contre son père, et qu'en s'adressant à la justice, les choses se passeraient autrement que ne l'affirmait le comte ; mais, grâce à son ignorance des réalités de la vie, il n'avait là-dessus rien d'arrêté ni de précis, et, d'ailleurs, autant par faiblesse que par chevalerie, il

répugnait invinciblement à ces extrémités. L'idée d'un procès à entamer et à poursuivre révoltait tous ses instincts, le ietait dans des épouvantes sans nom. Rien que les termes de procédure qu'employait son père, lorsqu'il était question entre eux de cette affaire, le faisaient pâlir et lui apparaissaient comme autant de monstres impossibles à renverser. C'était un de ces vases fragiles et précieux qui se brisent au premier choc, une de ces organisations délicates à qui Dieu donna la grâce et refusa la force, comme s'il pouvait être jaloux de la perfection de son œuvre.

Que résoudre pourtant? quel parti prendre? Attendre et se confier à cette puissance occulte et mystérieuse qu'invoquent les esprits faibles, et dont les forts ne cherchent qu'en eux-mêmes le secours et l'appui. Chaque jour, il remettait au lendemain pour retourner à la cure, espérant que d'ici là la situation changerait de face, comptant sur un vent propice qui balayerait du soir au matin tous les nuages et tous les obstacles. Le lendemain, rien n'était changé, et Roger se réveillait plus perplexe, plus incertain qu'il ne s'était couché la veille. Il avait écrit, mais sa lettre s'était ressentie du mauvais état de son âme. S'il partait pour la cure, il tournait bride à mi-chemin, et s'en revenait plus sombre qu'il n'était parti. Catherine souffrait; que lui dire? Au point où il s'était avancé, après avoir fait blanc devant elle de son amour et de sa volonté, comment lui confesser qu'il se sentait arrêté dès les premiers pas? Le plus simple et le mieux eût été sans doute de lui tout avouer : mais l'orgueil s'y refusait, et puis Roger comptait toujours sur une inspiration soudaine, sur un lendemain qui n'arrivait jamais.

Malheureusement, ce n'étaient point là les seules luttes ni les seuls combats que ce jeune homme eût à soutenir. Depuis que le comte et sa sœur visaient au même but et n'avaient plus qu'une même ambition, tout conspirait à Bigny contre Catherine et contre l'amour de Roger. Tout en feignant de respecter cet amour, déjà si cruellement outragé, on le criblait d'allusions perfides, avec tant d'adresse et de ménagements hypocrites que Roger n'avait même pas la consolation de pouvoir s'en plaindre et s'en irriter ouvertement. Tantôt c'était le comte qui affectait de parler de Catherine avec un sentiment de déférence exagérée; tantôt c'était sa sœur qui jetait à la pauvre petite un de ces mots de haut dédain qui tuent sans avoir l'air d'y toucher. D'autres fois, madame Barnajon prenait à part son neveu, et, dans des entretiens savamment dirigés, elle cherchait à éveiller en lui l'orgueil de la race et l'appétit des jouissances que procurent la fortune et le monde; elle lui montrait la société parisienne comme un Éden dont elle avait la clef. En même temps, Malvina redoublait de grâces, de coquetteries et de séductions provoquantes. Pour arriver plus sûrement au cœur de son cousin, elle s'était faite la confidente officieuse de sa passion et de ses ennuis. Entrée dans la place, sous prétexte d'y porter secours, elle ne négligeait rien pour parvenir à la démanteler. Le comte et sa sœur s'entendaient pour ménager à ces deux jeunes gens de longs tête-à-tête, et pour ne point gêner les progrès de leur intimité. Le jour, Malvina suivait Roger comme son ombre; le soir, elle chantait pour le distraire. Elle avait étudié ses goûts et savait les airs qu'il aimait. S'il réussis-

sait à s'échapper dans la soirée, elle l'attendait au retour, et Roger la retrouvait, soit au piano, soupirant un chant langoureux, soit sur une des marches du perron, dans une attitude rêveuse et recueillie, soit à sa fenêtre, roulée dans les plis de son burnous, le regard inspiré, ses longs cheveux flottant sur son col et sur ses épaules. Le matin, il la rencontrait dans le parc. Les amants ont la rage de parler de leur martyre. Plutôt que de s'en taire, ils le diraient à l'oiseau qui vole, à la nuée qui passe. Après avoir commencé par en souffrir et par s'en offenser, le jeune vicomte avait fini par être touché de l'intérêt que lui témoignait sa cousine, et par goûter quelque charme à ces épanchements douloureux. Malvina justifiait cette confiance par l'art et le soin merveilleux qu'elle apportait, sous prétexte de les panser, à élargir et à envenimer ses blessures. Elle avait une façon d'exalter Catherine, qui la mettait à cent pieds sous terre, une manière d'approuver Roger qui lui donnait parfois le vertige. Puis, toujours sous le manteau de la pitié, c'étaient de loin en loin des soupirs étouffés, des regards humides, des silences brûlants, une pression de main furtive. Certes l'amour de notre jeune ami résistait à tous ces assauts; mais son cœur avait déjà perdu sa limpidité transparente; à son insu, l'image de la petite vierge ne s'y réfléchissait déjà plus que comme au fond d'un lac tourmenté par un vent d'orage.

Les choses suivaient ainsi leur cours naturel, quand le comte reçut la nouvelle du désastre qui venait de plonger Saint-Sylvain dans la désolation. Il comprit sur-le-champ combien il importait à ses desseins que Roger ignorât ce qui se passait au village. Roger ne savait rien encore,

mais une lettre pouvait tout lui apprendre. Sans perdre une heure, le comte donna ses instructions à Robineau et des ordres pour qu'on redoublât de vigilance autour du château. Ce n'est pas tout : aujourd'hui ou demain, Roger ne manquerait pas d'aller à la cure. Après s'être consulté avec sa sœur, il fut convenu qu'on partirait le lendemain pour quelque excursion prochaine, et qu'une fois partis, on pousserait d'étape en étape, aussi loin que faire se pourrait. Il ne s'agissait d'abord que de décider Roger à s'absenter pour un jour ou deux. C'est sur Malvina qu'on se reposa de ce soin. En effet, le soir, à dîner, comme il était question des ruines de Crozant, mademoiselle Barnajon qui professait pour les ruines un culte passionné, entra sans effort dans son rôle en manifestant aussitôt le désir de connaître celles-ci et d'y faire un pèlerinage.

— Rien n'est plus facile, dit le comte : seulement il faudrait se hâter, car la saison tire à sa fin, nous touchons aux derniers beaux jours.

— Partons demain, dit Malvina.

— Va pour demain ! répliqua le comte. Les plaisirs improvisés sont les seuls qui aient quelque saveur. Je vous promets un des sites les plus romantiques et les plus pittoresques qui se mirent dans l'eau de la Creuse.

— Il est très-vrai, ajouta madame Barnajon, qu'on ne saurait rencontrer rien de plus agréable en ce genre. Mon neveu, vous ne pouvez pas quitter ce pays sans avoir visité Crozant. Autant vaudrait aller à Rome pour en partir sans avoir vu le pape.

— Oh ! les ruines ! s'écria Malvina, j'adore les ruines. Comme il y en a de belles au troisième acte de *Robert le*

Diable! et que je comprends bien la vicomtesse de Blamont, qui en a fait bâtir dans son parc! Je ne sais rien de plus charmant que de rêver, les pieds sur la mousse, à l'ombre d'un vieux mur aux crevasses calfeutrées de lierre. Vous venez avec nous, mon cousin? Si nous avons de la lune, la fête sera complète, car des ruines sans clair de lune, c'est comme un jardin sans soleil.

— Nous aurons la pleine lune, s'écria le comte; voyez, à travers les peupliers effeuillés de la cour, sa face ronde qui nous observe. Malvina a raison, l'astre de la nuit sied aux ruines, comme l'astre du jour aux fleurs.

— Mon oncle, il y faudrait aussi le son du cor.

— Qu'à cela ne tienne, Cadet emportera son cornet à bouquin.

—Enfin, mon oncle, il y faudrait un ouragan et un vieil ermite en capuchon et à barbe blanche, qui nous donnât l'hospitalité.

— On y veillera, mon aimable nièce, bien qu'il soit un peu tard pour les commander, répondit en riant M. des Songères.

— A demain donc! s'écria la jeune fille qui battait des mains. Si vous m'en croyez, Roger, nous laisserons les grands parents aller en voiture et nous escorterons la calèche à cheval. Vous sur votre destrier, et moi sur mon palefroi, nous ferons bien au pied des vieilles tours. Nous aurons l'air d'une vignette de romance.

— Le fait est que ce sera un tableau délicieux, ajouta gravement le comte. Ne le pensez-vous pas, ma sœur?

— Nous pourrons nous croire au moyen âge, répliqua madame Barnajon.

Ici, quoique loin de se douter du piége qu'on lui tendait, bien qu'il ne soupçonnât pas davantage que le deuil fût à Saint-Sylvain et le désespoir à la cure, Roger coupa court à ces beaux projets. Outre qu'il n'avait pas le cœur à ces excursions poétiques, Roger avait compris tout d'abord qu'il serait coupable et même criminel d'aller courir et se distraire en compagnie de sa cousine, tandis que Catherine comptait les jours, attendait et souffrait. Sa conscience n'était déjà pas si tranquille : il ne voulut pas ajouter un remords au trouble qu'il éprouvait. D'ailleurs il avait résolu de passer précisément la journée du lendemain au presbytère. Il déclara donc poliment, mais tout net, qu'il n'irait pas à Crozant ni à cheval ni en voiture, et qu'il resterait à Bigny.

— Alors, c'est une partie manquée, dit Malvina qui ne chercha point à dissimuler le dépit qu'elle en ressentait.

— C'est fâcheux, ajouta le comte d'un air indifférent; car, au dire de tous les artistes et de tous les poëtes qui les ont visitées, ces ruines valent vraiment la peine d'être vues, et qui les a vues une fois ne saurait les oublier jamais.

— C'est tout ce qu'on peut rencontrer de plus agréable en ce genre, répéta madame Barnajon, et j'avoue que, pour ma part, j'y serais retournée volontiers.

— Que voulez-vous? dit Malvina avec des larmes dans les yeux, mon cousin s'y refuse, il n'y faut plus songer.

— Pourquoi donc, ma cousine? répondit le jeune vicomte. Soyez sûre que ma présence n'ajouterait rien au plaisir de la route ni à l'agrément du paysage.

— Allez, dit Malvina en se levant de table, vous n'êtes qu'un ingrat.

A ces mots, la jeune fille s'échappa de la salle à manger et s'enfuit dans le salon où sa mère, son oncle et Roger la suivirent.

— Voyons, dit le comte, n'affligez pas ainsi cette enfant. Tout cela n'a pas le sens commun. Songez qu'il ne s'agit que d'une absence de trois jours au plus.

— Vous êtes peu galant, mon neveu, ajouta madame Barnajon avec hauteur. Nous avons en France une autre façon d'entendre les règles de la courtoisie et les devoirs de l'hospitalité. Votre éducation s'est faite en Allemagne; cela ne se voit que de reste.

Pris entre ces deux feux, Roger s'était approché de sa cousine pour essayer de la consoler et lui expliquer ses raisons.

— Laissez-moi, laissez-moi! dit Malvina en le repoussant. Je vous le répète, vous n'êtes qu'un ingrat. Ai-je fait autre chose, depuis que je suis ici, que de me prêter complaisamment à toutes vos faiblesses et à toutes vos exigences? Vous souvient-il d'un instant où vous n'ayez trouvé en moi la plus tendre des sœurs et la plus dévouée des amies? Vos tristesses et vos ennuis ont été jusqu'à présent mes seules distractions. C'est pour prix de ma tendresse et de mon dévouement, que vous refusez durement de vous rendre au premier désir que je me suis permis d'exprimer; c'est pour me récompenser des soins que j'ai donnés à votre cœur, que vous blessez mortellement le mien? Roger, Roger! s'il vous est doux de me voir souffrir, soyez heureux, car vous m'avez fait bien du mal; vous m'avez

porté un coup dont je doute que je puisse jamais guérir.

— Va, tu en guériras, mon cher ange! s'écria madame Barnajon, qui, en voyant pleurer sa fille, venait de prendre la chose au sérieux. Mon frère, votre fils est un monstre. Il faut qu'il ait sucé, au berceau, le lait d'une louve : sa mère l'a nourri de la moelle des lions et des ours.

— En vérité, Roger, s'écria le comte qui paraissait ne plus savoir où donner de la tête, je ne comprends pas que vous laissiez faire autant de bruit pour si peu de chose. Encore une fois, il ne s'agit que d'une promenade. Vous feriez moins de façons pour vous laisser conduire au supplice. Vous croyez être ferme et vous n'êtes que ridicule.

Enveloppé, harcelé, traqué par son père et par madame Barnajon, vaincu par les larmes de sa cousine que la douleur rendait encore plus belle, secrètement ému peut-être, Roger dut finir, non-seulement par céder, mais encore par s'accuser et par se confondre en excuses.

La réconciliation qui s'ensuivit fut des plus touchantes.

Après que madame Barnajon eut pardonné, en reine que nulle offense ne saurait atteindre, on poussa les deux jeunes gens l'un vers l'autre, et, dans le désordre d'un désespoir à peine apaisé, Malvina se laissa tomber dans les bras de son cousin, qui frissonna depuis la plante des pieds jusque dans la racine des cheveux, en sentant contre sa poitrine ce beau sein agité comme les vagues après la tempête, et contre sa joue cette peau brune et veloutée, encore tout humide de pleurs, fraîche comme les pétales d'une rose, brûlante en même temps comme un soleil d'été. Ainsi qu'il arrive toujours en pareille occurrence, Malvina déclara qu'elle ne tenait pas à ce voyage, qu'elle

y renonçait de tout son cœur, qu'elle avait souffert seulement du refus de Roger, si bien que le jeune des Songères fut obligé de se mettre à ses genoux pour l'y décider, et qu'elle parut n'y consentir qu'en vue de lui être agréable.

Le lendemain, Roger se leva, irrité contre sa cousine moins encore que contre lui-même, inquiet, agité, sentant bien qu'il allait commettre une lâche action. Reculer? il était trop tard. Pour calmer les révoltes de sa conscience, il se dit qu'en fin de compte, il ne s'agissait que d'une absence de trois jours au plus; qu'aussitôt de retour, il volerait à Saint-Sylvain, et que, d'ici là, il aurait peut-être amené son père à lui assurer une position honorable et libre, sinon brillante et fortunée. Ensuite, pour mettre son cœur à l'aise, il écrivit à Catherine, se promettant de confier sa lettre, soit à Paquerette s'il la rencontrait, soit au premier paysan qu'il trouverait sur son chemin.

Sur le coup de dix heures, comme le soleil achevait de dissiper la brume du matin, la calèche vint s'arrêter au pied du perron, suivie de Cadet, qui conduisait à la main deux chevaux de selle. Le comte, sa sœur et sa nièce étaient réunis dans le salon; on n'attendait plus que Roger. Madame Barnajon était en toilette de voyage. Vêtue d'une amazone qui étreignait les trésors de sa taille et tombait à plis magnifiques le long de ses flancs jusque sur le tapis, le teint animé, l'œil hardi et la bouche fière, Malvina ressemblait à une jeune guerrière prête à s'élancer, en un jour de combat, sur les rives de quelque nouveau Thermodon. Cependant Roger n'arrivait pas; impatient de sentir son fils hors de la portée de Saint-Sylvain, le comte l'avait envoyé chercher. Au bout de quelques

minutes, le jeune homme entra en habit de chasse, prêt à partir, mais le visage si défait, qu'en le voyant, on ne douta pas qu'il ne fût instruit de tout. Pourtant Roger ne savait rien. Seulement il était assailli depuis quelques heures par de sombres pressentiments. Une voix intérieure lui disait qu'il ne devait pas s'éloigner; il lui semblait par instants que c'était la voix de Catherine qui criait après lui et qui l'appelait à son aide. Après avoir salué sans mot dire, il s'approcha d'un guéridon et se prit à tremper lentement un biscuit dans un verre de vin d'Espagne. Son père, sa cousine et sa tante l'observaient en silence, d'un air consterné.

— Eh bien ! mon cousin, partons-nous? dit enfin Malvina, en lui posant une main sur l'épaule.

Comme un homme endormi qu'on réveillerait en sursaut, Roger tressaillit, regarda sa cousine, et lui offrit machinalement son bras qu'elle saisit, triomphante et radieuse. Rassuré, pressé d'en finir, le comte présenta la main à sa sœur, et, quelques secondes encore, tout réussissait au gré de leurs désirs, Roger était enlevé, sans s'en douter, comme une infante; mais sur ces entrefaites, un affreux tumulte partit du dehors : cris furieux, aboiements de chiens, meubles renversés; et voici qu'au plus fort du vacarme, la porte du salon, s'ouvrant violemment et avec fracas, laissa passer, comme un boulet, à travers la valetaille qui s'efforçait vainement de le retenir, un personnage sur lequel on ne comptait pas.

Tête nue, la veste en lambeaux, les cheveux grillés, les mains et le visage couverts de brûlures et de cicatrices profondes, calme et froid, cependant terrible, le tout exha-

lant encore une assez forte odeur de roussi, c'était lui, c'était le brave Claude.

— Qu'est cela? quel est ce drôle? Qu'on jette ce manant à la porte! s'écria le comte, pâle et frémissant de courroux; car il avait compris tout de suite que ce ne pouvait être que la ruine de ses espérances.

— Qu'on le saisisse! qu'on l'assomme! criait de son côté Robineau, qui se démenait comme un démon au milieu des laquais attroupés dans l'antichambre et se pressant à l'entrée du salon.

— Le premier qui bouge... dit Claude en se retournant comme un sanglier contre une meute.

Son attitude acheva la phrase plus éloquemment que n'aurait pu le faire le plus grand orateur. Nul ne broncha. Cadet, qui avait de l'ambition, osa seul se jeter sur lui comme un roquet sur un boule-dogue; d'un coup de pouce, Claude l'envoya sauter à vingt pas. Cela fait et la porte du salon fermée, sans avoir l'air de remarquer la présence des dames Barnajon, toutes deux immobiles et muettes de stupeur, le fils Noirel écarta de la main le comte des Songères et s'avança froidement vers Roger.

— Que me voulez-vous? qu'avez-vous à me dire? demanda le jeune homme d'une voix altérée. Que se passe-t-il à Saint-Sylvain? Parlez.

— Vous ne devriez pas l'ignorer, dit Claude; le curé de Saint-Sylvain se meurt.

— Eh bien! qu'il meure, s'écria le comte; c'est de son âge. Est-ce une raison pour entrer ainsi chez les gens et leur étourdir les oreilles?

— Tout le monde meurt, ajouta madame Barnajon; les

curés n'en sont pas plus exempts que les bedeaux et les sacristains.

— Silence! s'écria Roger; qu'on respecte ici l'homme qui consola ma mère et qui l'aida à vivre et à mourir.

— Le curé de Saint-Sylvain se meurt, répéta Claude sans s'émouvoir, et demain, aujourd'hui peut-être, sa nièce sera seule en ce monde.

— Mais, mille tonnerres! s'écria le comte ne se contenant plus et laissant le loup paraître tout entier; que voulez-vous que nous y fassions?... Prenez-vous ce château pour une maison de refuge ouverte aux nièces de curés de campagne? Allez à tous les diables! et nous, Roger, partons; c'est perdre trop de temps à de sots discours.

— Seule en ce monde, reprit Claude simplement, avec gravité; seule, sans foyer, sans appui, plus abandonnée que Paquerette, plus pauvre qu'aucun enfant du village.

— Elle brodera, dit le comte.

— Pauvre petite! ajouta madame Barnajon. Dites-lui, l'ami, qu'elle n'a point à se désespérer, et que nous ferons quelque chose. Je vais écrire au *Sacré-Cœur*. S'il le faut, je payerai sa dot au couvent. Je suis tout attendrie. De la pitié, mon frère! elle est vraiment intéressante.

— Laissez-donc! s'écria le comte. Une intrigante qui en remontrerait aux plus rouées et aux plus habiles! Est-ce que je ne connais pas ses manœuvres? D'ailleurs il y a des fonds votés par la commune pour les orphelins et les indigents.

— Vous, si vous croyez en Dieu, je vous conseille de faire votre prière, dit Claude en regardant le comte d'un œil vert qui ne promettait rien de bon.

En même temps, Roger avait fait deux pas vers son père. Ce n'était plus le faible jeune homme que nous avons connu. L'honneur venait d'accomplir le miracle que l'amour seul n'avait pu faire. Le regard ferme, le maintien sévère, le geste impérieux, le front illuminé du reflet de sa volonté enfin victorieuse, Roger parut alors si grand et si beau, si noble et si fier, que le comte lui-même, en le voyant ainsi, se sentit frappé d'étonnement et presque de respect.

— Monsieur, dit-il en élevant la voix, puisque vous avez dissipé le bien de ma mère, puisqu'il vous serait aussi difficile de me rendre compte de sa fortune que de son bonheur, ce château, depuis l'heure de ma majorité, a cessé de vous appartenir. Si votre sœur croit avoir des droits légitimes et plus sacrés que ceux d'un fils indignement dépouillé par son père, la justice en décidera. En attendant, je suis ici chez moi, et je prends le ciel à témoin que Catherine ne sortira du presbytère de son oncle que pour entrer sous ce toit, appuyée sur mon bras, ma femme devant Dieu et devant les hommes !... Si les sentiments d'amour et de vénération dont je prétends qu'on l'environne devaient paraître trop lourds à quelques-uns, votre hôtel est à Paris, ma tante; mon père, votre famille est en Allemagne.

— Votre main ! votre main ! dit Claude en tendant brusquement la sienne.

Claude et Roger s'embrassèrent comme deux frères.

— Ami, dit Roger, mon cœur vous est acquis à jamais.

— Il n'y a pas de quoi, dit Claude; car, si vous m'aviez repoussé, si je vous avais trouvé le contraire de ce que vous êtes, si vous aviez seulement hésité...

— Eh bien? demanda le jeune vicomte.

— Eh bien! aussi vrai qu'il y a un Dieu là-haut, monsieur, je vous aurais tué, répondit le jeune Noirel.

— A Saint-Sylvain! s'écria Roger.

— A Saint-Sylvain! répéta Claude.

Et tous deux sortirent du salon, en se tenant l'un l'autre par la main.

XVII

OU L'ON VOIT QU'IL NE FAUT DÉSESPÉRER DE RIEN

A demi brisé déjà par les années et par les labeurs de son rude et pieux ministère, François Paty ne s'était pas relevé de ce suprême effort d'héroïsne et de charité. Ses forces avaient trahi son courage; il était près de couronner sa vie par sa mort.

Ses derniers jours furent employés à consoler de sa fin prochaine ceux qu'il avait aidés et soutenus de vingt ans de son existence.

— Pourquoi pleurez-vous, mes amis? disait-il à ses paroissiens qui se pressaient du matin au soir autour de son chevet. Pourquoi vous désoler de la sorte? Vous voyez bien que je ne puis désormais vous être d'aucun secours ici-bas, et qu'il est temps que je m'en aille. Si Claude ne fût accouru, je restais au milieu des flammes, sans en pouvoir tirer un de vos chers petits. Qu'il retourne à la terre, ce corps usé qui n'est plus bon à rien. Mon âme ne cessera pas d'habiter avec vous, ni de prier pour vous au-

près du Tout-Puissant. Je parlerai de vous au patron de votre village. Je lui dirai que vous êtes tous de braves gens, sobres, rangés, laborieux, honnêtes. N'allez pas me faire mentir ! quelle opinion le bon saint Sylvain prendrait-il de votre ancien pasteur ? Honorez ma mémoire, moins par vos regrets que par vos actions. Ne versez pas de larmes sur ma tombe ; répandez-y plutôt le modeste parfum de vos vertus et de vos travaux. Songez que Dieu me demandera compte du troupeau dont la garde me fut confiée ; sachez que toutes les fois que vous aurez bien mérité de notre divin maître, mon âme s'en glorifiera dans le ciel, et que mes vieux os, au fond de leur cercueil, en tressailleront d'allégresse.

Puis il ne manquait pas d'ajouter, car c'était là son unique pensée :

— Je lègue à chacun de vous le seul trésor que j'aie jamais possédé en ce monde ; c'est ma nièce, votre fille à tous. Je la laisse plus pauvre que le plus pauvre d'entre vous. Pressez-vous autour d'elle quand je ne serai plus ; enveloppez-la de votre amour ; soyez-lui tous une même famille. N'oubliez pas, rappelez-vous sans cesse qu'à tous ceux de la paroisse qui viendront me retrouver là-haut, je demanderai devant Dieu ce qu'ils ont fait pour mon enfant, et si ma Catherine est heureuse.

Le lendemain du désastre, pour s'assurer que son dévouement et celui de Claude n'avaient pas été inutiles, il s'était fait apporter le marmot qui allait lui coûter la vie.

— Pardonnez-lui, monsieur le curé ! s'écria la mère se jetant au pied du lit et présentant son fils au pasteur.

— Te pardonner, pauvre innocente créature ! dit Fran-

çois Paty en le prenant doucement dans ses bras : si j'entre dans le paradis, ce sont peut-être ces petites mains qui m'en auront ouvert la porte. Cependant, ma chère amie, ajouta-t-il avec bonté en s'adressant à la fermière, ne suspendez plus vos enfants, comme des sacs, le long de la muraille; outre les accidents qu'on ne saurait prévoir, vous exposez ces petits êtres à périr, en votre absence, d'une congestion au cerveau.

Et cela dit, il avait fait donner à cette malheureuse, ruinée par l'incendie, le peu d'argent qui restait à la cure.

C'est ainsi qu'il se préparait à mourir comme il avait vécu, n'ayant pour tous que de bonnes paroles, se dépouillant pour couvrir son prochain, et, je le dis sans exagération, ne gardant même pas de quoi payer la bière où demain peut-être on déposerait ses dépouilles mortelles.

Sa fin eût ressemblé au soir d'un beau jour, sans une préoccupation incessante qui en troublait profondément le calme et la sérénité. S'il s'effrayait de laisser, en partant, Catherine pauvre et sans appui, ce qu'il avait surpris de ses secrets était loin de lui rendre la confiance et la sécurité. Encore ne croyait-il qu'à un amour silencieux, à peine défini, inavoué peut-être, enseveli à coup sûr dans les replis du cœur qu'il consumait. S'il avait pu se douter du point où en étaient les choses, s'il avait su que sa nièce et Roger s'étaient engagé leur foi mutuellement, connaissant le comte et son fils comme il les connaissait tous deux, quelle n'eût pas été sa terreur! Autant aurait valu pour lui laisser la fille de sa sœur appuyée sur un roseau ou sous la garde d'un ramier.

Quoiqu'il ne crût tout au plus qu'à la moitié du mal,

c'en était déjà trop pour remplir d'épouvante son âme près de s'envoler. Le temps pressait. Il s'agissait d'abriter au plus vite et de fixer irrévocablement la destinée de Catherine. Après s'être assuré des dispositions de Claude, le pasteur ne s'occupa plus que d'amener sa nièce à se réfugier dans le seul port qui lui fût ouvert, comptant pour cela sur la raison précoce de cette enfant que Dieu, dans sa bonté, avait faite aussi sage que belle.

Un jour, — le jour où, de son propre mouvement, Claude était parti pour aller chercher Roger, car il avait compris que, dans sa douleur et dans son abandon, c'était encore vers ce jeune homme que Catherine tournait son espoir, — Catherine était seule au chevet de son oncle. Vaincue par la fatigue, Marthe était allée se jeter sur son lit. Epuisée elle-même et n'en pouvant plus, la jeune fille venait de s'assoupir. La tête languissamment renversée sur le dos de sa chaise, les bras pendants sans vie le long de son corps affaissé, elle dormait de ce demi-sommeil au fond duquel veille la souffrance. Immobile sur son séant, François Paty contemplait cette pâle figure avec une ineffable expression de tristesse et d'amour.

— Enfant! murmura-t-il tout bas; toi qui, pendant vingt ans, fus la grâce de mon foyer désert, je te dis adieu, aimable et chère créature à qui j'ai dû de goûter ici-bas les chastes joies qu'il m'était, hélas! interdit de connaître. Adieu, sourire de ma vieillesse! gai rayon de mes jours, adieu! Sois bénie, jeune compagne de mon austère pèlerinage! Sois bénie, voix charmante qui chanta dans ma solitude! Sois trois fois bénie, jolie fleur qu'attacha la main du Seigneur à la robe du pauvre prêtre!

A ces mots, s'étant penché vers elle, il baisa doucement l'albâtre de son front.

Au contact de ces lèvres déjà froides et près de se glacer, Catherine tressaillit, ouvrit les yeux, passa brusquement sur son visage ses mains amaigries et brûlantes, puis à son tour elle regarda la blanche tête du pasteur qui venait de retomber sur sa couche.

— Mon oncle, dit-elle, il m'a semblé, dans mon sommeil, que vous me disiez adieu, et j'ai cru sentir votre âme qui se posait sur mon front avant de monter au ciel.

François Paty ne répondit pas. Il attira sa nièce sur son sein, et deux larmes qu'il ne put retenir sillonnèrent ses joues livides. Jusqu'à présent Catherine, abusée par le calme souriant du vieillard, n'avait pas perdu tout espoir; à ce silence attendri, elle vit bien que tout était fini et que son oncle allait mourir.

— C'est donc vrai! c'est donc vrai! dit-elle d'une voix étouffée en se pressant contre le bon curé qui l'inondait de pleurs et de baisers.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, vous savez que ce cœur n'a jamais murmuré contre les décrets de votre volonté. Quand vous m'avez frappé, j'ai béni votre droite. Vous m'appelez : Seigneur, me voici prêt. Vous voyez bien, mon Dieu, que c'est sur cette enfant que je pleure! Ma fille, que vas-tu devenir? et que répondrai-je à ta mère quand elle me demandera ce que j'ai fait, avant de te quitter, pour assurer le bonheur de ta destinée?

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon oncle, répondit la jeune fille en secouant tristement la tête; quand elle vous aura perdu, quel bonheur voulez-vous que votre Catherine

attende en ce monde? Je travaillerai. Dieu, qui prend soin des petits oiseaux, ne m'abandonnera pas. Je suis aimée dans ce village; j'ai aussi à la ville de bonnes amies qui me viendront en aide. Et puis, au besoin, j'écrirais à Monseigneur de Limoges qui, en souvenir de vous, me ferait bien ouvrir les portes d'un couvent. Allez, mon oncle, ne vous inquiétez pas

— Mon enfant, répliqua le pasteur, Dieu permet rarement que les morts, si chers qu'ils aient été pendant leur vie, emportent à jamais le bonheur de ceux qui restent sur la terre. Il fait pousser la joie sur les regrets comme le gazon sur les tombes. S'il en était autrement, je ne me pardonnerais pas de mourir. Tu es aimée à la ville et dans le village; mais cela ne saurait suffire au repos de ma dernière heure. Toi, dans un couvent, hirondelle des airs! Non, tu ne renonceras pas à cette belle et sainte nature que nous avons tous deux tant aimée et où tu sentiras, quand je ne serai plus, mon âme errant au milieu des brises, mêlée au parfum des vallées et des bois

Il partit de là pour l'entretenir avec onction des devoirs, des joies et même des douleurs auxquels nulle créature ne saurait se soustraire sans faillir à sa destination; puis, quand il eut montré la famille comme l'unique but de la destinée de la femme, le toit domestique comme le seul refuge où il lui soit permis de rencontrer le bonheur et la dignité, ajoutant qu'en dehors, tout n'est que trouble, égarement et confusion, le pasteur en arriva naturellement au bon Claude.

Catherine écoutait, les yeux baissés, le cœur gros du secret qui voulait en sortir. Il vint un instant où, déchi-

rée de remords et n'y tenant plus, elle tomba à genoux, et, les deux bras tendus vers le mourant:

— Grâce, grâce! s'écria-t-elle. Je vais tout vous dire; mon pere, vous allez tout savoir. J'aime mieux troubler la fin de votre vie que de vous laisser partir sans emporter mon âme tout entière!

Et là, agenouillée, les mains jointes, sous le regard indulgent du vieux prêtre, elle répandit tout ce qu'elle avait, depuis la Saint-Sylvain, amassé dans son sein d'amour et d'espérance, d'amertume et de désespoir. Elle dit tout; et quand elle eut tout dit, la tête inclinée, elle attendit l'arrêt de son juge.

François Paty demeura longtemps interdit et comme écrasé sous le coup de ces confidences.

— Dieu tout-puissant! s'écria-t-il enfin, si vous ne pensez pas que les soixante années que je viens de passer sur la terre aient été tout à fait inutiles au bonheur de quelques-uns de vos enfants, daignez donner à ces mains défaillantes la force de tirer cette frêle créature de l'abîme où l'ont laissée choir mon imprudence et mon aveuglement. Ma fille, relève-toi. Viens là, plus près encore. Ne cache pas la rougeur de ton front. Seul, je fus coupable: jeunes et beaux, pareils à deux matinées de printemps, vous deviez vous aimer, j'aurais dû prévoir que vos âmes s'attireraient irrésistiblement, comme ces deux flammes inquiètes que nous vîmes un soir, au-dessus des marais, se chercher, se poursuivre, et finir par se confondre. Ma fille, l'amour est divin. C'est un passage court et enchanté par lequel Dieu a voulu que la jeunesse pût arriver, souriante et sans efforts, aux devoirs de la virilité. Nobles enfants,

c'est ainsi que vous l'avez compris, puisque le mariage est le but que vous avez aussitôt désigné à vos tendresses mutuelles. Vous êtes-vous demandé seulement, dans l'ivresse de vos chastes transports, si ce but n'était pas au delà de votre portée, s'il vous était permis de pouvoir jamais y atteindre? Écoute-moi, ne te révolte pas. Que serait-ce donc que l'amour, serait-il de divine essence, comme je le disais tout à l'heure, si la raison et la sagesse n'en pouvaient diriger l'essor? J'ai peu d'expérience; je vais mourir vieux, et je n'ai pas vécu; mais, en supposant qu'entre le fils du comte des Songères et la nièce du curé de Saint-Sylvain il y eût une alliance possible, dis, violette des bois, marguerite des prés, qu'irais-tu faire dans un monde que tu ne comprendrais pas et qui te comprendrait encore moins? Qu'aujourd'hui même ce jeune Roger t'épouse à la face du ciel: crois-tu que ton vieil oncle en mourût plus tranquille? Il en mourrait deux fois. Je connais ce jeune homme; ce n'est pas toi qui t'appuierais sur lui; c'est lui qui s'appuierait sur toi. Depuis le retour de son père, qu'a-t-il tenté sérieusement pour ton bonheur? Où est-il à cette heure? que fait-il? Ah! sans doute il ignore tout: on n'ignore rien, quand on aime.

Puis, il opposait l'attitude de Claude à celle de Roger, et Catherine se taisait, quand tout à coup elle s'échappa vivement des bras de son oncle, un pâle éclair de triomphe et de joie traversa son regard humide et illumina la blancheur de son front. Un bruit de pas montait dans l'escalier; la porte s'ouvrit, Claude et Roger entrèrent en même temps. Ainsi que le comte en voyant Claude paraître au milieu du salon de Bigny, François Paty comprit, en

apercevant Roger, que tout était perdu et qu'il touchait à la ruine de ses dernières espérances.

Roger alla d'abord au chevet du pasteur, puis il vint se mettre aux pieds de Catherine, qui, terrassée par tant d'émotions, s'était laissée tomber sur sa chaise. Il lui prit les mains, et ses lèvres y versèrent, avec des baisers, tout ce qu'un jeune cœur peut contenir de plus passionné, de plus tendre, de plus ardent et de plus généreux.

— Pardonnez-moi, je ne savais rien, disait-il. J'ignorais tout, je vous croyais heureuse.

— Heureuse! murmura Catherine.

— Hélas! ajouta Roger avec la loyauté d'un homme qui s'accuse, ou plutôt avec la candeur d'un enfant qui n'est pas dans le secret de ses faiblesses, j'allais partir pour un voyage de quelques jours...

— Pour un voyage de quelques jours... répéta tristement Catherine.

— Oui, reprit Roger, je partais, quand Claude est venu tout m'apprendre.

— Claude! toujours Claude! murmura Catherine, mais d'une voix si basse qu'on ne l'entendit pas.

Lorsque Roger eut fini de parler, après qu'il eut offert tout ce qu'il possédait en ce monde, Catherine garda un silence rêveur, et laissa son regard profond et réfléchi aller lentement du jeune homme au vieillard, et du vieillard à Claude, qui, retiré au fond de la chambre, se tenait humblement dans l'ombre. Roger, toujours agenouillé, François Paty à demi dressé sur sa couche, attendaient tous deux, l'un plein d'espoir, et l'autre d'épouvante. Claude était le seul qui n'attendît rien.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi.

Pendant ce temps, que se passa-t-il dans le cœur de Catherine?... Par une de ces perceptions instantanées qui échappent à l'analyse, comprit-elle ce qui s'était passé, durant ces derniers jours, dans le cœur du jeune vicomte? Se dit-elle que ce n'était pas trop du sacrifice de sa vie tout entière pour assurer le repos des dernières heures de son vieil ami? Recula-t-elle devant l'idée qu'en acceptant les offres de Roger, elle serait, ainsi que l'avait dit madame Barnajon, un obstacle dans la destinée de ce jeune homme? Ou bien, en se rappelant tout ce que Claude avait été pour elle, cette enfant éprouva-t-elle un invincible besoin de couronner tant d'abnégation et de désintéressement?

Nous ne savons.

Par un brusque mouvement de tendresse et de désespoir, comme une jeune mère qu'on sépare de son enfant, Catherine prit à deux mains la blonde tête de Roger, qu'elle baisa coup sur coup sur le front et sur les cheveux; puis, elle se leva et s'avança gravement vers Claude.

— Mon frère, lui dit-elle, tu connais mon cœur; tu sais le martyre qu'il endure. Je doute que je puisse en guérir, et si jamais je m'en relève, je garderai toujours en moi quelque chose de triste et de charmant que le temps ni la mort même ne pourront arracher de mon âme. Tout ce que je puis promettre, et je le promets devant Dieu, c'est de garder intact l'honneur du foyer où j'aurai le droit de m'asseoir. Vois maintenant si tu te sens la force et le courage de m'aider à franchir le seuil de ta maison?

S'il ne se fût appuyé contre le mur, Claude, à ces mots,

tombait à la renverse. Il tira ses mains de ses poches et dit :

— Où tu voudras aller, j'irai et je te porterai dans mes bras.

— Songes-y bien, mon frère; ne te fais pas illusion, reprit gravement Catherine. Tu vas accepter là une bien rude tâche. Tu me verras sourire moins souvent que pleurer. Hélas! elle n'est plus, la petite fée du village.

— Ma sœur, répondit Claude de plus en plus troublé, que tu apportes avec toi la tristesse ou la joie, béni sera le jour où tu entreras sous le toit de mon père.

— Donne-moi donc ta main! dit Catherine. Ami de mon enfance, nous avons souffert et nous souffrons encore tous deux du même mal. Puisque tu le veux bien, nous essayerons d'en guérir ensemble.

A ces mots, elle entraîna Claude vers le lit du pasteur; puis, l'ayant fait agenouiller près d'elle :

— Mon père, dit la petite vierge, bénissez vos deux enfants.

Trois jours après, par une matinée grise et froide, un cortége de deuil sortait de Saint-Sylvain et se dirigeait lentement vers le cimetière du village : le vicaire en tête, près du petit Jean qui tenait la croix; puis un cercueil porté à bras par quatre notables du pays, au nombre desquels était Claude; derrière, Catherine, appuyée sur le

bras de Marthe, entourée et suivie de tous les habitants du hameau. Pas un ne manquait; il ne restait à Saint-Sylvain que le sonneur qui envoyait au mort le dernier adieu. Tous les fronts étaient découverts. On n'entendait que le bruissement des feuilles sèches que soulevaient les pieds de la foule, la voix éplorée de la cloche qui se lamentait dans la brume, et, de loin en loin, un chant lugubre presque aussitôt interrompu par un sanglot. Çà et là des femmes, des enfants, des vieillards accourus des campagnes environnantes, se joignaient en silence au funèbre convoi. On voyait aussi quelques personnes de la ville, entre autres les deux aimables sœurs qu'on n'a peut-être pas oubliées. La marche était fermée par un triste et pâle jeune homme.

Le cortége arriva jusqu'au cimetière sans désordre ni confusion, dans un morne recueillement. Mais lorsqu'on entendit le bruit que fit le cercueil en glissant le long des cordes qui le descendaient dans la fosse, quand il résonna sourdement sous la première pelletée de terre que le vicaire venait de jeter d'une main tremblante, alors on vit un spectacle digne d'une profonde pitié. Les rangs se rompirent, les cœurs éclatèrent, des cris et des gémissements partirent en même temps de tous les points de l'assistance. Non, jamais plus touchant hommage ne fut rendu à la vertu. Il se trouva des femmes qui demandèrent au fossoyeur et qui emportèrent comme des reliques un peu de terre qui avait touché aux planches du cercueil. D'autres jetèrent dans le trou qu'on était en train de combler leur anneau de mariage et des cheveux de leurs enfants. Et Catherine! Catherine, grand Dieu! Il avait fallu l'arra-

chen de dessus la bière qu'elle tenait embrassée par une étreinte convulsive, et la retenir sur le bord de la tombe pour l'empêcher de s'y précipiter.

Quand la terre fraîchement remuée s'éleva comme un tertre au-dessus du gazon, la foule, avant de se retirer, se pressa autour de la nièce du pasteur, et toutes les femmes du village, les plus pauvres comme les plus riches, se disputèrent à qui l'emmènerait sous son toit, car on la savait désormais sans asile; on savait que son oncle, en mourant, n'avait même pas laissé de quoi couvrir les frais de sépulture.

— Venez, ma fille, venez, disaient-elles en lui baisant les mains, le bon Dieu entrera avec vous dans notre maison.

— Merci, mes bonnes amies, merci! répondait Catherine; mon oncle lui-même a marqué la porte à laquelle je dois aller frapper.

Les deux jeunes sœurs s'approchèrent à leur tour.

— Suis-nous à la ville, lui dirent-elles en l'embrassant; notre mère aura une fille de plus.

— Merci, mes bonnes demoiselles, merci! répondit Catherine; je ne veux pas quitter le coin de terre où reposent les os de mon oncle.

Enfin, le pâle jeune homme qui fermait tout à l'heure la marche du cortége et qui jusqu'à présent s'était tenu à l'écart, perça la foule éclaircie déjà et s'avança vers Catherine. Mais la jeune fille détourna la tête, et s'appuyant sur le bras du père Noirel, suivie de Marthe et de Claude, elle sortit du cimetière et prit le chemin du village.

Ce jeune homme descendit au fond de son cœur et se sentit jugé. En y descendant plus avant, peut-être eût-il

trouvé, tout au fond de son désespoir, un sentiment presque imperceptible de satisfaction et de délivrance.

CONCLUSION

Près d'un an s'écoula sans qu'il fût question de mariage entre Catherine et Claude. Catherine n'en parlait jamais ; Claude n'y faisait point d'allusion, et, comme la petite fée brodait du matin au soir, qu'en outre la vieille Marthe s'occupait des soins de la maison, le papa Noirel, assez bon diable au fond, n'en demandait pas davantage. Doué au plus haut degré de cette bonté délicate qui sait être empressée sans bruit, vigilante sans importunité, depuis qu'il vivait avec Catherine sous le même toit, Claude avait redoublé autour d'elle d'attentions, de respect et d'adoration silencieuse. Il n'y avait pas de raisons pour que cet état de choses ne se prolongeât indéfiniment, si le papa Noirel ne se fût chargé d'y mettre ordre, bien à contre-cœur, car le vieil avare tenait à la vie autant qu'à ses pistoles. Un beau matin, on le trouva mort dans son lit. Dès lors Catherine comprit qu'elle ne pouvait plus continuer de s'asseoir au foyer de Claude, ainsi qu'elle l'avait fait jusqu'ici. Il n'y avait plus à reculer. Tous deux décidèrent, d'un commun accord, qu'ils se marieraient au bout de trois mois, et qu'en attendant, Claude irait demeurer à la ville, où des affaires sur lesquelles il ne s'expliquait pas réclamaient, selon lui,

impérieusement sa présence. Le bruit courait dans le pays que le papa Noirel avait laissé une fortune considérable. Les uns disaient vingt mille écus; d'autres poussaient jusqu'à quarante. Sans parler du magot enfoui dans sa paillassse, les anciens du hameau se souvenaient fort bien de deux ou trois petits héritages que le marguiller avait faits dans son jeune temps, et qui, réalisés et placés à gros intérêts, comme on le supposait avec quelque raison, avaient dû, depuis plus de trente ans, s'arrondir et se pelotonner. Claude garda là-dessus le silence le plus absolu, et ne s'en ouvrit même pas à Catherine, dont c'était le moindre souci, et qui, dans la retraite austère où elle vivait, ne sortant que pour aller à l'église et au cimetière où reposait son oncle, put ignorer les bruits qui circulaient à ce sujet. Toujours est-il que le lendemain de la mort de son père, le jeune Noirel donna sa démission de maître d'école et de chantre au lutrin, ce qui fut pour la paroisse une perte véritable, qui n'est pas encore réparée. Comme instituteur de la jeunesse, peut-être a-t-on rencontré son pareil; mais, comme chantre au pupitre, il se passera bien des années avant que l'église de Saint-Sylvain entende résonner sous ses charpentes une voix si sonore et si majestueuse. Près de congédier ses élèves, Claude leur adressa une petite allocution qui parut toucher vivement ces jeunes drôles, surtout lorsqu'ils comprirent que leur maître renonçait au professorat, et qu'ils allaient être sevrés des bienfaits de l'éducation pendant un temps illimité. Ces aimables enfants exprimèrent leur émotion par des cris d'une joie sauvage, et qui ne connut plus de bornes quand Claude leur remit à chacun, comme gage de

son abdication, deux gros sous pour aller jouer au bouchon sur la place, où plus tard on le vit se promener tranquillement au milieu d'eux, comme Sylla dans les rues de Rome, après qu'il eut déposé les insignes de la dictature.

Vers la même époque, le domaine et le château de Bigny furent mis en vente. Quelques jours après l'enterrement de François Paty, sous prétexte de le distraire, on avait enlevé et conduit Roger à Paris, où, de distraction en distraction, ce jeune homme devait finir, de guerre lasse, par épouser sa cousine au bout de six mois. Le lendemain du mariage, débarrassé du même coup de son fils et de son procès, le comte était parti pour l'Allemagne, emmenant avec lui son fidèle Robineau. A quelques semaines de là, madame Barnajon avait acquis la certitude que Bigny qui, au dire de son frère, rapportait, bon an mal an, vingt mille livres, en valait quarante mille au plus, y compris le château qui tombait en ruines, et d'où le comte, avant son départ, avait pris soin de faire enlever tout le luxe et tout l'étalage d'emprunt dont il avait ébloui sa sœur. Cette découverte un peu tardive avait changé en lune de fiel et d'absinthe une lune de miel qui ne brillait déjà pas d'un trop doux éclat. Aigri par les reproches d'une tante doublée d'une belle-mère, bourrelé de regrets, aux prises avec les vanités de Malvina, décidé à ne plus remettre les pieds sur le coin de terre où il avait perdu le bonheur, Roger, de sa propre autorité, avait fait mettre en adjudication le domaine de ses ancêtres.

Ainsi qu'ils en étaient convenus, Claude et Catherine se marièrent à l'église de Saint-Sylvain, trois mois après la

mort du bonhomme Noël. Ce fut une assez triste fête. A ne considérer que l'attitude des assistants, on aurait pu croire qu'au lieu d'un mariage, on célébrait là quelque solennité funèbre. Claude était grave et recueilli. Catherine avait quitté pour un jour ses vêtements de deuil, mais la douleur restait empreinte sur son front et sur son visage. Agenouillés au pied de cet autel où François Paty n'était plus, la même pensée leur traversa le cœur en même temps, et tous deux à la fois se prirent à pleurer. L'assemblée entière était tout près d'en faire autant. Notre ami le vicaire, qui avait succédé au vieux pasteur, se sentait bien attendri lui-même, et lorsque avant de bénir le jeune couple, il rappela, dans une courte exhortation, les mérites et les vertus du bon curé, sa voix se troubla et des gémissements s'entendirent de toutes parts.

A la sortie de l'église, Claude fit monter dans une petite carriole d'osier qui stationnait depuis le matin sur la place, Catherine, Marthe et Paquerette; puis, s'étant assis sur le brancard, il allongea un coup de fouet à la douce Annette qui s'empressa de gagner les champs. Comme elle se doutait bien de quelque surprise, d'un repas, par exemple, servi sous la ramée, dans un des îlots que la Creuse enserre, Catherine ne s'inquiéta point de savoir où on la menait. Telle était d'ailleurs la stupeur dans laquelle la plongeait l'idée qu'elle était la femme de Claude, qu'elle se fût laissé traîner ainsi, sans penser à rien, jusqu'au bout du monde. Cependant la bonne Marthe commençait à s'étonner de la longueur du trajet, quand soudain Catherine avança machinalement la tête hors de la voiture, et quel ne fut pas son étonnement d'apercevoir, à

tent pas devant elle, la grille du parc de Bigny, vers laquelle Claude paraissait diriger Annette! Vainement se récrie-t-elle ; comme s'il était sourd, Claude enfila résolûment l'avenue du château et ne s'arrêta que dans la cour, où il reçut dans ses bras sa femme éperdue, plus morte que vive et se demandant si elle rêvait.

Catherine ne rêvait pas. Seulement, c'est à peine si le parc et le château, grâce aux révolutions qu'ils venaient de subir, étaient encore reconnaissables. Du vieux manoir on n'avait conservé qu'une aile. Le reste avait fait place à une jolie ferme au toit de tuiles, aux contrevents verts, avec de belles étables à l'entour. Dans ces lieux mornes et désolés voilà quelques mois, tout respirait la vie, le mouvement, l'ordre et le travail. On entendait le chant des coqs mêlé aux mugissements des troupeaux. Tout un côté de la cour était encombré d'instruments de labour et de jardinage. Une vache aux flancs bruns tachetés de blanc paissait en liberté au milieu d'une large pelouse. L'unique tourelle qu'on n'eût point abattue s'était transformée en un colombier d'où s'échappaient des bandes de pigeons. L'intérieur de la ferme répondait au dehors; tout y était propre et commode, avec cette élégance qui vient du cœur, que n'a pas toujours la fortune, et que n'exclut point la simplicité. Les meubles étaient de noyer, mais l'on aurait pu s'y mirer, tant ils étaient clairs et luisants. Dans l'aile du château qui restait debout, se trouvait une chambre exactement pareille à celle que Catherine avait occupée à la cure. C'étaient le même ameublement et la même disposition. Catherine reconnut, en y entrant, son petit lit virginal et le christ d'ivoire, qui,

pendant vingt ans, avait protégé son sommeil. Le parc n'existait plus. On l'avait remplacé par un verger et par un jardin où les plates-bandes de légumes s'encadraient dans des bordures de jacinthes et d'œillets. Tout cela s'était fait comme par enchantement. Ce n'est pas que la Marche soit le pays des fées ; qu'on se rappelle seulement que c'est la patrie des maçons.

Après qu'il eut tout montré à Catherine, qui se laissait conduire par la main, après qu'il l'eut promenée sans orgueil et sans ostentation de sa chambre à celle de Paquerette, des étables au colombier, de la basse-cour au jardin, Claude lui dit :

— Tout ici t'appartient. Ce n'est que la moitié de tes rêves : que n'ai-je pu les réaliser tous ! Encore à cette heure je donnerais ma vie pour pouvoir ajouter à ce petit domaine le bonheur qui devait en rehausser le prix.

A ces mots, la pauvre enfant se sentit mourir de honte, de douleur et de confusion, car son cœur était loin d'être guéri, et, quoique profondément touchée des procédés de ce bon Claude, elle défaillait d'épouvante en songeant au prix qu'il devait en attendre ; elle s'indignait secrètement de voir qu'il l'eût conduite ici précisément le premier jour de leur mariage ; elle eût voulu, à tant de générosité, plus de tact et de délicatesse. Hélas ! on avait bien abattu les murs du château et les arbres du parc ; mais quoi qu'on eût fait pour bouleverser ces lieux de fond en comble, on n'avait pu réussir à en chasser l'image de Roger. Catherine s'était flattée que cette journée ne s'achèverait pas. Elle vit avec un sentiment de terreur indicible le soleil descendre à l'horizon et la nuit envahir successivement les campagnes.

Elle n'avait sur les fins du mariage que des idées bien vagues et bien confuses; mais l'ombre qui tombait du ciel lui paraissait peuplée de spectres hideux et de fantômes menaçants. Claude, en lui montrant tous les coins et recoins de la ferme, avait bien dit : Voici ta chambre, voici la chambre de Marthe, voici celle de Paquerette. Il n'avait pas dit : Voici la mienne. Ajoutez que la vieille Marthe, qui nageait dans la joie et ne soupçonnait rien de ce qui se passait depuis plus d'un an dans le cœur de Catherine, ne ménageait ni les fines allusions ni les à-propos galants. Il y avait des instants où, le front couvert de rougeur, Catherine avait envie de s'enfuir et d'aller se jeter dans la Creuse. Ce qui la retenait, c'était la conscience de ce que Claude avait été pour elle, et aussi celle des engagements solennels qu'elle avait contractés au chevet de son oncle expirant.

Cependant, entre onze heures et minuit, Marthe finit par remarquer que Claude, qui s'était éloigné après souper pour donner çà et là le coup d'œil du maître, n'avait point encore reparu. En dépit de Catherine, elle alla le chercher et fureta partout ; point de Claude ! Nul ne put dire ce que Claude était devenu. Au bout d'une heure au moins d'inutiles perquisitions, furieuse, scandalisée au delà de toute expression, Marthe revint auprès de Catherine, qui prit le parti de lui rire au nez et de se sauver dans sa chambre. Toute tremblante et joyeuse à la fois, elle se déshabilla à la hâte et se blottit dans son petit lit, où elle ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Au bout de quelques heures, la jolie dormeuse fut réveillée par les bruits de la ferme. Elle courut à la fenêtre

qu'elle ouvrit; un chaud rayon de soleil entra du même coup dans sa chambrette et dans son cœur. Les moutons bêlaient en se rendant aux champs, les bœufs mugissaient en aspirant l'air frais du matin. Les poules gloussaient dans la cour; les pigeons roucoulaient sur le toit du colombier voisin. Partout en même temps, Marthe s'initiait aux soins de son nouvel empire. Le père Radigois attelait la charrue. Agenouillée sous le pis d'une vache, Paquerette faisait jaillir entre ses doigts le lait écumeux et fumant. A ce tableau de l'école flamande qui se déroulait sous ses yeux, Catherine ne put s'empêcher de sourire, ni se défendre d'un mouvement de joie non encore éprouvé depuis plus d'une année. Elle se dit qu'elle était reine de ce petit royaume; elle entrevit vaguement que tout n'était pas fini pour elle, et que la vie lui gardait encore d'heureux jours.

Pour se relever et pour en venir sans efforts à substituer la réalité féconde aux chimères de la jeunesse, pour en arriver à comprendre que le devoir a sa poésie tout aussi bien que la passion, peut-être ne fallait-il à cette âme brisée qu'un peu de repos, de silence et de liberté.

Dans la matinée, comme Catherine, tout en craignant de le voir paraître, commençait à s'alarmer sérieusement de la disparition de Claude, un messager venu de la ville lui remit la lettre suivante :

« Catherine, ton cœur est encore bien souffrant. Désormais inutile, je sens que ma présence ne pourrait qu'irriter tes ennuis et retarder ta guérison. Je m'éloigne, je pars, heureux de la pensée que là-haut ton oncle est peut-être content de moi. Si j'avais cru pouvoir, sans enchaîner ta

vie à la mienne, te faire accepter la modeste aisance que m'a laissée mon père, je t'aurais dit : Prends tout. Mais tu n'aurais rien voulu prendre. Pardonne-moi de t'avoir épousée ; je ne l'ai fait que pour avoir le droit de te tout donner. Ta fortune n'est pas bien grande; elle l'est assez pour te permettre de vivre doucement, à l'abri du besoin, et de faire du bien à tes pauvres dont je veux que tu restes la chère Providence. Ne t'inquiète pas ; j'emporte bien au delà du nécessaire. Je vais voyager un peu et tâcher de devenir moins bête en courant le monde. Toi, ma sœur, tâche de guérir, sinon tout à fait, du moins assez pour pouvoir me supporter, quand je viendrai te demander l'hospitalité. Tu trouveras bien un coin où me mettre; tu verras que je ne te serai guère embarrassant. Et puis, si ça te gêne de voir mon nez qui te faisait rire autrefois, je repartirai pour ne plus revenir que lorsque tu m'appelleras.

» Ton frère, CLAUDE. »

Catherine, après l'avoir lue, porta cette lettre à ses lèvres ; puis elle la plaça, comme un talisman, sur son cœur.

Au bout d'un an, Claude revint. Nous ignorons s'il repartit. Tout ce que nous savons, c'est qu'il revint précisément le jour où finit l'histoire de la petite vierge.

TABLE